DEC 28 1937

DICAL ROOM
RAL LIBRARY
V. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1937

PAUL VALÉRY	*Mémoires d'un Poème*	721
PAUL REYNAUD	*Perspectives financières de 1938.*	750
MAURICE BARRÈS	*Mes Cahiers (1914).* — Fin. . .	765
G. MARAÑON	*En Marge de la Guerre civile espagnole*	799
LOUIS FRANCIS	*Hassan.* — I	818
JEAN FRAISSINET	*La Grande Pitié de notre Marine marchande*	843
HENRI FAUCONNIER	*Noël Malais.*	856
ANDRÉ THÉRIVE	*Visite aux Musulmans d'Europe*	879
JEAN POMMIER	*Un Cours de Sainte-Beuve.* . .	901
GERARD BAUËR	*Réceptions académiques*	916
ALEXANDRE ARNOUX	*Le Cinéma*	923
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	934
FRANÇOIS PORCHÉ	*Le Théâtre*	943

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 24*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1938*

Don Juan aux mains vides
par Marc CHADOURNE.

Solitude
par Raymonde VINCENT.

La Jeune Anglaise
par Ignace LEGRAND.

Sylvie
par Roger VERCEL.

Terre Natale
par Marcel ARLAND.

Les Frères ennemis
par Jean DE LA VARENDE.

Rose de Dix Mille
par Alexandre ARNOUX.

Comme un Voleur
par André THÉRIVE.

Les Années
par Virginia WOOLF.

La Leçon des Faits
par Somerset MAUGHAM.

Une Peine perdue
par Jacques CHENEVIÈRE.

des romans et nouvelles de MM. Roger Martin du Gard, Jean Giraudoux, Jules Romains, Paul Morand, Georges Duhamel, Francis Carco, Guy de Pourtalès, H. de Montherlant, Jean Giono, Bertrand de La Salle, R. de Traz, Daniel-Rops, A. Lunel, Georges Simenon, Jean Fontenoy, Jean Martet, Pierre Lièvre, Charles Plisnier, Félix de Chazournes, Louis Francis, Louis Bromfield, Sophie Kossak-Szczucka, P.-G. Wodehouse, Erikine Caldwell.

Souvenirs (*suite*)
de Marie DE CHAMBRUN.

Souvenirs inédits
du Comte DE FELS.

Terre de l'amitié
par Jacques CHARDONNE.

Malthus ou du contingentement
par Paul MORAND

L'Homme difficile
par Hugo DE HOFFMANNSTHAL.
adapté par Paul GÉRALDY.

Le Corsaire
par Marcel ACHARD.

Lettres inédites
d'Anatole FRANCE, de MÉRIMÉE, de LAMARTINE, de BALZAC, de SAINTE-BEUVE.

des études littéraires, des essais, de MM. Paul Valéry, Paul Claudel, Jacques de Lacretelle, André Gide, André Maurois, A. Monglond, Julien Benda, Robert Brasillach, Gérard Bauër, André Beucler, Fernand Baldensperger, Bernard Fay, Léon Pierre-Quint, Jean Cassou, André Pierre, Carl Burckhardt, Philippe Soupault, Paul Chauveau, Marcel Thiébaut.

Arnim
par Albert BÉGUIN.

Maurice Barrès
par Ramon FERNANDEZ.

Hoffmannsthal
par Edmond JALOUX.

George Moore
par G. JEAN-AUBRY.

Charles-Louis Philippe
par Georges POUPET.

Racine
par André ROUSSEAUX.

James Barrie
par Maurice LANOIRE.

Jakob Wassermann
par Maurice MURET.

Rainer-Maria Rilke
par Maurice BETZ.

Vingt-cinq ans de poésie française, par René LALOU.

FRAGMENT DES MÉMOIRES D'UN POÈME[1]

Je vivais loin de toute littérature, pur de toute intention d'écrire pour être lu, et donc en paix avec tous les êtres qui lisent, quand, vers 1912, Gide avec Gallimard me demandèrent de réunir et d'imprimer quelques vers que j'avais faits vingt ans avant, et qui avaient paru dans diverses revues de cette époque.

Je fus tout étonné. Je ne pus même pas penser plus d'un instant à cette proposition qui ne s'adressait à rien qui survécût dans mon esprit, et qui n'y pouvait rien éveiller qui le séduisît. Le souvenir bien vague de ces petites pièces ne m'était pas agréable : je ne me sentais aucune tendresse pour elles. Si quelques-unes avaient assez plu dans le petit cercle où elles avaient été produites en leur temps, ce temps et ce milieu favorables s'étaient évanouis comme mes propres dispositions d'esprit. D'ailleurs, je n'ignorais pas, quoique je n'eusse pas suivi les destins de la poésie depuis tant d'années, que le goût n'était plus le même : la mode avait changé. Mais fût-elle demeurée celle que j'avais connue, il m'eût fort peu importé, m'étant moi-même rendu comme insensible à quelque mode que ce fût.

C'est que j'avais abandonné la partie, à peine et négligemment engagée, en homme que les espoirs de cette espèce n'éblouissent pas, et qui voit d'abord dans le jeu de viser l'esprit des autres la certitude de perdre son « âme », — je

1. Ce texte doit suivre une étude de mademoiselle E. Noulet, consacrée à Paul Valéry, que doit publier prochainement la Librairie Grasset.

veux dire la liberté, la pureté, la singularité et l'universalité de l'intellect. Je ne dis pas que « j'eusse raison »... Je ne sais rien de plus fou, et cependant de plus vulgaire, que de vouloir *avoir raison.*

*
* *

Je m'étais toujours trouvé dans l'esprit un certain malaise quand je pensais aux Lettres. L'amitié la plus charmante et la plus enthousiaste m'excitait à me risquer dans cette carrière étrange où il faut être soi pour les autres.

Il me semblait que ce fût se vouer à un ambigu perpétuel que de vivre pour publier. « Comment plaire et se plaire? » me disais-je ingénûment.

A peine le plaisir que me faisaient certaines lectures éveillait-il en moi le démon qui veut qu'on écrive, quelques réflexions d'égale force et de sens contraire s'opposaient à la tentation.

J'avoue que je prenais très au sérieux les affaires de mon esprit, et que je me préoccupais de son salut comme d'autres font celui de leur âme. Je n'estimais rien et ne voulais rien retenir de ce qu'il pouvait produire sans effort, car je croyais que l'effort seul nous transforme et nous change notre facilité première qui suit de l'occasion et s'épuise avec elle, en une facilité dernière qui la sait créer et la domine. Ainsi, des gestes ravissants de la petite enfance, aux actes purs et gracieusement précis de l'athlète ou de la danseuse, le corps vivant s'élève dans la possession de soi-même, par la conscience, l'analyse et l'exercice.

Mais quant aux Lettres, c'était là leur donner un emploi extraordinaire et les définir singulièrement. Les œuvres, dans mon système, devenaient un moyen de modifier par réaction l'être de leur auteur, tandis qu'elles sont une fin, dans l'opinion générale ; soit qu'elles répondent à un besoin d'expression ; soit qu'elles visent à quelque avantage extérieur : argent, femmes ou gloire.

*
* *

La Littérature se propose d'abord comme une voie de développement de nos puissances d'invention et d'excitation, dans la plus grande liberté, puisqu'elle a pour substance et pour

agent la *parole*, déliée de tout son poids d'utilité immédiate, et subornée à toutes les fictions et à tous les agréments imaginables. Mais la condition d'agir sur un public indistinct vient aussitôt gâter cette belle promesse. L'objet d'un art ne peut être que de produire quelque effet le plus heureux sur des personnes inconnues, qui soient, ou bien le plus nombreuses, ou bien, le plus délicates qu'il se puisse... Quelle que soit l'issue de l'entreprise, elle nous engage donc dans une dépendance d'autrui dont l'esprit et les goûts que nous lui prêtons s'introduisent ainsi dans l'intime du nôtre. Même la plus désintéressée, et qui se croit la plus farouche, nous éloigne insensiblement du grand dessein de mener notre *moi* à l'extrême de son désir de se posséder, et substitue la considération de lecteurs probables à notre idée première d'un témoin immédiat ou d'un juge incorruptible de notre effort. Nous renonçons sans le savoir à tout excès de rigueur ou de perfection, à toute profondeur difficilement communicable, à rien suivre qui ne s'abaisse, à rien concevoir qui ne se puisse imprimer, car il est impossible d'aller en compagnie jusqu'au bout de sa pensée, où l'on ne parvient jamais que par une sorte d'abus de souveraineté intérieure.

*
* *

Tant de remarques, qui étaient spécieuses, ne signifiaient, sans doute, qu'une répugnance remarquable de ma nature à l'égard d'une forme d'activité qui peut presque se définir par une confusion perpétuelle entre la vie, la pensée et la profession de celui qui s'y livre. Palissy ne jetait que ses meubles dans le feu de son four à faïence. L'écrivain consume tout ce qu'il est et tout ce qui le touche. Ses plaisirs et ses maux, ses affaires, son Dieu, son enfance, sa femme, ses amis et ses ennemis, son savoir et son ignorance, tout se précipite sur le papier fatal ; il en est qui se donnent des aventures, irritent quelque plaie, cultivent leurs malheurs pour en écrire ; et depuis que l'on a inventé « la sincérité » comme valeur d'échange littéraire (ce qui est assez admirable dans un empire de la fiction) il n'est de tare, d'anomalie, de réserve, qui ne soit devenue chose de prix : un aveu vaut une idée.

Je vais faire le mien, et dénoncer, moi aussi, mon anomalie. Si l'on traite d'*humain* ce système d'exposer au public ses affaires, je dois me déclarer essentiellement *inhumain*.

Ce n'est pas du tout que les effets littéraires obtenus par le contraste assez facile des mœurs moyennes avec les mœurs particulières, et des admises avec les possibles, ne me divertissent pas quand ils se donnent pour ce qu'ils sont : je préfère, en ce genre, Restif à Jean-Jacques, et parfois, M. de Seingalt à M. de Stendhal. L'impudicité n'a aucun besoin de considérations générales. Je l'aime pure.

Quant aux contes et à l'histoire, il m'arrive de m'y laisser prendre et de les admirer, comme excitants, passe temps et ouvrages d'art ; mais s'ils prétendent à la « vérité », et se flattent d'être pris au sérieux, l'arbitraire aussitôt et les conventions inconscientes se manifestent ; et la manie perverse des substitutions possibles me saisit.

Ma propre vie n'échappe pas à ce regard. Je me sens étrangement distinct de ses circonstances. Ma mémoire n'est guère que d'idées et de quelques sensations. Mes événements s'évanouissent au plus tôt. Ce que j'ai fait n'est bientôt plus de moi. Les souvenirs qui font revivre me sont pénibles : et les meilleurs, insupportables. Ce n'est pas moi qui m'appliquerais à tenter de recouvrer le temps révolu ! Enfin, les situations, les combinaisons de personnages, les sujets de récits et de drames ne trouvent pas en moi de quoi prendre racine et produire des développements dans une seule direction. Peut-être serait-il intéressant de faire *une fois* une œuvre qui montrerait à chacun de ses *nœuds*, la diversité qui peut s'y présenter à l'esprit, et parmi laquelle il *choisit* la suite unique qui sera donnée dans le texte. Ce serait là substituer à l'illusion d'une détermination unique et imitatrice du réel, celle du *possible-à-chaque-instant*, qui me semble plus véritable. Il m'est arrivé de publier des textes différents de mêmes poèmes : il en fut même de contradictoires, et l'on n'a pas manqué de me critiquer à ce sujet. Mais personne ne m'a dit pourquoi j'aurais dû m'abstenir de ces variations.

*
* *

Je ne sais d'où me vient ce sentiment très actif de l'arbitraire ; si je l'ai toujours eu, si je l'ai acquis?... Je tente involontairement de modifier ou de faire varier par la pensée tout ce qui me suggère une substitution possible dans ce qui s'offre à moi, et mon esprit se plaît à ces actes virtuels, — à peu près comme l'on tourne et retourne un objet avec lequel notre tact s'apprivoise. C'est là une manie ou une méthode, ou les deux à la fois : il n'y a pas de contradiction. Il m'arrive, devant un paysage, que les formes de la terre, les profils d'horizons, la situation et les contours des bois et des cultures me paraissent de purs accidents, qui, sans doute, définissent un certain site, mais que je regarde comme si je pouvais les transformer librement, ainsi qu'on le ferait sur le papier par le crayon ou par le pinceau. Je ne m'attache pas longuement à des aspects dont je dispose, et qu'il me suffirait, d'ailleurs, de me mouvoir pour altérer. Mais au contraire, la *substance* des objets qui sont sous mes yeux, la roche, l'eau, la matière de l'écorce ou de la feuille, et la figure des êtres organisés me retiennent. Je ne puis m'intéresser qu'à ce que je ne puis inventer.

Cette même tentation travaille en moi les œuvres de l'homme. Il m'est presque impossible de lire un roman sans me sentir, dès que mon attention active s'éveille, substituer aux phrases données d'autres phrases que l'auteur aurait pu écrire tout aussi bien, sans grand dommage pour ses effets. Par malheur, toute l'apparence de réalité que veut produire le roman moderne réside dans ces déterminations si fragiles et ces précisions insignifiantes. Il ne peut en être autrement ; la vie que nous voyons, et la nôtre même, est tissue de détails qui *doivent être*, pour remplir telle case du damier de l'entendement ; mais qui *peuvent être ceci ou cela*. La réalité observable n'a jamais rien de visiblement nécessaire ; et la nécessité ne paraît qu'elle ne manifeste quelque action de la volonté et de l'esprit. Mais alors, — plus d'illusion ! J'avoue que mon sentiment et ma pratique instinctive de substitutions sont détestables : *elles ruinent des plaisirs*. J'admire, j'envie les

romanciers qui nous assurent qu'ils croient à « l'existence » de leurs personnages, dont ils prétendent être les esclaves, suivre aveuglément les destins, ignorer les projets, souffrir les maux et ressentir les sensations, — toutes *possessions* très étonnantes qui font songer aux merveilles de l'occultisme, à la fonction de ces « médiums » qui tiennent la plume pour les « esprits », ou qui subissent le transfert de leur sensibilité dans un verre d'eau, et qui crient de douleur, si, dans cette eau, l'on plonge une pointe.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'histoire elle-même, m'excite plus encore que le roman à ce jeu des altérations possibles, lesquelles se mélangent fort bien aux falsifications réelles qui se découvrent de temps à autre dans les documents les plus respectables. Et tout ceci met utilement en évidence la naïve et bizarre structure de notre croyance au « passé ».

Même dans les sciences positives, que de choses pourraient être tout autrement énoncées, décrites ou ordonnées qu'elles ne le sont, sans dommage pour la partie inébranlable de ces disciplines, qui n'est que recettes et résultats vérifiables.

Quand mon esprit n'est pas gêné dans sa liberté, et qu'il s'arrête de soi-même sur quelque objet qui le fascine, il croit le voir dans une sorte d'*espace* où, de présent et d'entièrement défini, cet objet retourne au possible.

Et ce qui me vient à la pensée m'apparaît assez vite comme un « spécimen », un cas particulier, un élément d'une variété d'autres combinaisons également concevables. Mes opinions appellent bientôt leurs contraires ou leurs complémentaires ; et je me trouverais misérable de ne pas voir dans l'événement réel, ou dans l'impulsion particulière que j'éprouve, un simple élément de quelque ensemble — une *facette* d'un système, d'entre ceux dont je suis capable.

*
* *

J'étais donc assez mal fait pour m'engager à vie dans une occupation qui ne m'intéressait que par ce qu'elle offre de moins « humain ». Je n'y voyais qu'un refuge, un recours ; et, en somme, bien plus un système de séparation ou d'organisation de pensée séparée, qu'un moyen de relation avec incon-

nus et d'action sur eux. J'y trouvais un *exercice* et la justifiais par là.

Écrire était déjà pour moi une opération toute distincte de l'expression instantanée de quelque « idée » par le langage immédiatement excité. Les idées ne coûtent rien, pas plus que les faits et les sensations. Celles qui paraissent les plus précieuses, les images, les analogies, les motifs et rythmes qui naissent de nous sont des accidents plus ou moins fréquents dans notre existence inventive. L'homme ne fait guère qu'inventer. Mais celui qui s'avise de la facilité, de la fragilité, de l'incohérence de cette génération, lui oppose l'effort de l'esprit. Il en résulte cette merveilleuse conséquence que les plus puissantes « créations », les monuments les plus augustes de la pensée, ont été obtenus par l'emploi réfléchi de moyens volontaires de *résistance* à notre « création » immédiate et continuelle de propos, de relations, d'impulsions, qui se substituent sans autre condition. Une production toute spontanée s'accommode fort bien, par exemple, des contradictions et des « cercles vicieux » ; la logique y met obstacle. Elle est la plus connue et la plus importante de toutes les conventions formelles et explicites que l'esprit s'est opposées. Méthodes, poétiques bien définies, canons et proportions, règles de l'harmonie, préceptes de composition, formes fixes, ne sont pas (comme on le croit communément) des formules de création restreinte. Leur objet profond est d'appeler l'homme complet et organisé, *l'être fait pour agir, et que parfait, en retour, son action même,* à s'imposer dans la production des ouvrages de l'esprit. Ces contraintes peuvent être tout arbitraires : il faut et il suffit qu'elles gênent le cours naturel et inconséquent de la divagation ou création de proche en proche. De même que nos impulsions, quand elles passent à l'acte, doivent subir les exigences de notre appareil moteur, et se heurtent aux conditions matérielles du milieu, et que nous acquérons par cette expérience, une conscience de plus en plus exacte de notre forme et de nos forces, ainsi l'invention contrariée et bien tempérée...

Écrire me paraissait donc un travail très différent de l'expression immédiate, comme le traitement par l'analyse d'une question de physique diffère de l'enregistrement des obser-

vations : ce traitement exige que l'on repense les phénomènes, que l'on définisse des notions qui n'apparaissent pas dans le langage ordinaire ; et il arrive que l'on soit obligé de créer des méthodes nouvelles de calcul. Je trouvais de même que les recherches de forme auxquelles devait conduire cette conception de l'*écriture*, demandaient une manière de voir les choses, et une certaine idée du langage, plus subtiles, plus précises, plus conscientes que celles qui suffisent à l'usage naturel.

J'ajoute que les raffinements et les agréments laborieux que les poètes avaient introduits dans l'art des vers depuis 1850 environ, l'obligation de séparer plus qu'on ne l'avait jamais fait l'excitation et l'intention initiales de l'exécution, me disposaient à considérer les Lettres sous cet aspect. Je n'y voyais qu'une combinaison de l'ascèse et du jeu. Leur action extérieure était sans doute une condition, plus ou moins étroite, à satisfaire ; mais rien de plus.

*
* *

Je devais aussi reconnaître dans ma nature certaines particularités que j'appellerai *insulaires*. Il s'agit de curieuses lacunes dans le système de mes instincts intellectuels, défauts qui me semblent avoir été de grande conséquence dans le développement de mes opinions et de mes parti pris, et jusque dans les sujets et la forme de mes quelques ouvrages.

Je dirai, par exemple, que je ne me suis jamais connu le souci de faire partager aux autres mes sentiments sur quelque matière que ce soit. Ma tendance serait plutôt toute contraire. Le goût puissant « d'avoir raison », de convaincre, de séduire ou de réduire les esprits, de les exciter pour ou contre quelqu'un ou quelque chose, m'est essentiellement étranger, si ce n'est odieux. Comme je ne puis souffrir que l'on veuille me changer les idées par les voies affectives, je suppose à autrui la même intolérance. Rien ne me choque plus que le prosélytisme et ses moyens, toujours impurs. Je me persuade que l'apologétique a finalement beaucoup plus nui aux religions qu'elle ne les a servies, — du moins, si l'on a égard à la qualité des captures. J'en ai fait ce conseil : *Cache ton Dieu*,

car, comme il est ton fort, tant qu'il est ton plus grand secret, il est ton faible, dès que les autres le connaissent.

Que si l'on veut déclarer sa pensée, j'aime qu'on l'articule sans chaleur, et en toute transparence, de manière qu'elle s'expose moins comme une production d'un individu que comme un effet de conditions qui se conviennent et se combinent dans un instant, ou comme un phénomène d'un autre monde que celui où l'on trouve des personnes et leur humeur. Il me déplaît d'imaginer, au travers de la page que je lis, quelque visage enflammé ou ricanant, sur lequel se peint l'intention de me faire aimer ce que je hais ou haïr ce que j'aime. C'est la grande affaire des politiques de toute espèce que d'agir sur les nerfs des gens : que deviendraient-ils sans les épithètes? Ils seraient fort embarrassés si l'on exigeait d'eux qu'ils organisent leur pensée de bout en bout. Mais la véritable force s'impose par la structure et ne demande rien. Elle contraint les hommes sans les voir.

En somme, je regarde bien plus amoureusement aux méthodes qu'aux résultats, et la fin ne me justifie pas les moyens, car — *il n'y a pas de fin.*

Ensuite, comme je ne m'intéresse pas à modifier les sentiments des autres, je me trouve, de mon côté, assez insensible à leur dessein de m'émouvoir. Je ne me sens aucun besoin des passions de mon prochain, et l'idée ne m'est jamais venue de travailler pour ceux qui demandent à l'écrivain qu'il leur apprenne ou leur restitue ce que l'on découvre, ou que l'on éprouve, simplement en vivant. Du reste, la plupart des auteurs s'en chargent, et les plus grands poètes ont accompli à miracle la tâche de nous représenter les émotions immédiates de la vie. Cette tâche est de tradition. Les chefs-d'œuvre abondent en ce genre. Je me demandais s'il y avait autre chose à faire.

*
* *

C'est pourquoi, bien plutôt que dans les Lettres, j'aurais placé mes complaisances dans les Arts qui ne reproduisent rien, qui ne feignent pas, qui se jouent seulement de nos propriétés tout actuelles, sans recours à notre faculté de vies ima-

ginaires et à la fausse précision qu'on leur donne si facilement. Ces modes « purs » ne s'embarrassent pas de personnages et d'événements qui empruntent de la réalité observable tout ce qu'elle offre d'arbitraire et de superficiel, car il n'y a que cela qui soit imitable. Ils exploitent, au contraire, ils organisent et composent les valeurs de chaque puissance de notre sensibilité détachée de toute référence et de toute fonction de *signe*. Ainsi réduite à elle-même, la suite de nos sensations n'a plus d'ordre chronologique, mais une sorte d'ordre intrinsèque et instantané qui se déclare de proche en proche... Je ne puis expliquer ici dans le détail ma pensée et ses arguments, ni ses conséquences : mais il suffit de songer aux productions que l'on groupe sous le nom général d'*Ornement*, ou bien à la *musique pure*, pour m'entendre. Le musicien, par exemple, se trouve *comme en présence* d'un ensemble de possibilités dont il lui est loisible de disposer sans aucune référence au monde des choses et des êtres. Par son opération sur les éléments de l'univers de l'ouïe, les affections et émotions « humaines » peuvent être excitées, sans que l'on cesse de percevoir que les formules musicales qui les raniment appartiennent au système général des sons, naissent en lui et s'y résolvent ensuite, pour que leurs unités se recomposent en de nouvelles combinaisons. Par là, *il n'y a jamais confusion possible de l'effet de l'œuvre avec les apparences d'une vie étrangère; mais bien communion possible avec les ressorts profonds de toute vie.*

Mais je n'avais ni les dons ni les connaissances techniques qu'il eût fallus pour suivre cet instinct formel des productions de la sensibilité développée à l'écart de toute représentation, qui manifestent la structure de ce qui ne ressemble à rien, et qui tendent à s'ordonner en constructions complètes par elles-mêmes. Il s'engendre ainsi un état d'esprit curieusement anti-historique, c'est-à-dire une vive perception de la substance tout actuelle de nos images du « passé » et de notre liberté inaliénable de les modifier aussi facilement que nous pouvons les concevoir, sans aucune conséquence...

*
* *

Certains poèmes que j'ai faits n'ont eu pour germe qu'une de ces sollicitations de sensibilité « formelle » antérieure à tout « sujet », à toute idée exprimable et finie. La « Jeune Parque » fut une recherche, littéralement indéfinie, de ce qu'on pourrait tenter en poésie qui fût analogue à ce qu'on nomme « modulation » en musique. Les « passages » m'ont donné beaucoup de mal ; mais ces difficultés me contraignaient à découvrir et à noter quantité de problèmes précis du fonctionnement de mon esprit, et c'est là, au fond, ce qui m'importait. Rien, d'ailleurs, ne m'intéresse plus dans les arts que ces transitions où je vois ce qu'il y a de plus délicat et de plus savant à accomplir, cependant que les modernes les ignorent ou les méprisent. Je ne me lasse pas d'admirer par quelles nuances de formes la figure d'un corps vivant, ou celle d'une plante, se déduit insensiblement et s'accorde avec elle-même ; et comme s'ouvre enfin l'hélice d'une coquille, après quelques tours, pour se border d'une nappe de sa nacre intérieure. L'architecte d'une belle époque usait des modénatures les plus exquises et les plus calculées pour raccorder les surfaces successives de son œuvre...

Tel autre poème a commencé en moi par la simple indication d'un rythme *qui s'est peu à peu donné un sens*. Cette production, qui procédait, en quelque sorte, de la « forme » vers le « fond », et finissait par exciter le travail le plus conscient à partir d'une structure vide, s'apparentait, sans doute, à la préoccupation qui m'avait exercé, pendant quelques années, de rechercher les conditions générales de toute pensée, quel que soit son contenu.

Je rappporterai ici une observation assez remarquable que j'ai faite sur moi-même, il y a peu de temps.

J'étais sorti de chez moi pour me délasser, par la marche et la dispersion des regards, de quelque besogne ennuyeuse. Comme je suivais la rue que j'habite, et qui s'élève assez rapidement, je fus *saisi* par un rythme qui s'imposait à moi, et me donna bientôt l'impression d'un fonctionnement étranger. Un autre rythme vint doubler le premier et se combiner

avec lui, et il s'établit je ne sais quelles relations *transverses* entre ces lois. Cette combinaison, qui passait de beaucoup tout ce que je pouvais attendre de mes facultés rythmiques, rendit presque insupportable la sensation d'étrangeté dont j'ai parlé. Je me disais qu'il y avait erreur sur la personne, que cette grâce se trompait de tête, puisque je ne pouvais rien faire d'un tel don, qui, dans un musicien, eût, sans doute, pris forme et durée, car ces deux parties m'offraient bien vainement une composition dont la suite et la complexité émerveillaient et désespéraient mon ignorance. Le prestige s'évanouit brusquement, au bout d'une vingtaine de minutes, me laissant sur les bords de la Seine, aussi perplexe que la cane de la Fable qui vit éclore un cygne de l'œuf qu'elle avait couvé. Le cygne envolé, et ma surprise revenant sur elle-même, j'observai que la marche m'entretient souvent dans une vive production d'idées, avec laquelle elle manifeste parfois une sorte de réciprocité : l'allure excitant les pensées, les pensées modifiant l'allure ; l'une fige le marcheur, l'autre presse son pas. Mais il arrive, cette fois, que mon mouvement attaque ma conscience par un système de rythmes assez savant, au lieu de provoquer ce composé d'images, de paroles intérieures, d'actes virtuels que l'on nomme Idée. Mais si nouvelle et inattendue que puisse être une « idée », ce n'est encore qu'une idée : elle appartient à une espèce qui m'est familière, que je sais à peu près noter, manœuvrer, adapter à mon état. Diderot disait : *Mes idées, ce sont mes catins.* Voilà une bonne formule. Mais je ne puis en dire autant de mes rythmes inattendus. Que fallait-il en penser ? J'ai imaginé que la production mentale pendant la marche, devait répondre à une excitation générale qui se dépensait comme elle pouvait du côté de mon cerveau ; que cette sorte de fonction quantitative pouvait aussi bien être satisfaite par l'émission d'un certain rythme que par des figures verbales ou des signes quelconques ; et qu'il y avait donc un moment de mon fonctionnement au point duquel idées, rythmes, images, souvenirs ou inventions n'étaient que des *équivalents.* A ce point, nous ne serions *pas encore* entièrement nous-mêmes. *La personne qui sait qu'elle ne sait pas la musique* n'était pas encore en vigueur en moi, quand mon rythme s'est imposé, de même que la per-

sonne qui sait qu'elle ne peut voler n'est pas encore en vigueur dans celui qui rêve qu'il vole...

Je crois, d'ailleurs (par d'autres considérations) que toute pensée serait impossible si nous étions tout entiers présents à tout instant. Il faut à la pensée une certaine liberté, par abstention d'une partie de nos pouvoirs.

Quoi qu'il en soit, cet incident m'a paru devoir être noté, et pouvoir être utilisé dans une étude sur l'invention. Quant à *l'équivalence* dont je viens de parler, elle est certainement une des principales ressources de l'esprit, auquel elle offre des substitutions très précieuses.

*
* *

Cette bizarrerie de n'aimer dans l'art d'écrire que ce qui est insensible, ou indifférent, ou ennuyeux aux yeux de la plupart des personnes qui lisent, et de trouver précisément les mêmes qualités répulsives à ce qu'elles aiment dans un livre, m'éloignait de plus en plus du désir de fonder quoi que ce fût sur le plaisir incertain d'autrui. Je savais, d'ailleurs, par une expérience précoce que le hasard m'avait procurée, que la magie de la littérature tient nécessairement à « quelque méprise », due à la nature même du langage, laquelle permet souvent de donner plus qu'on ne possède ; et quelquefois, beaucoup moins.

Je craignais si fort de me prendre moi-même à ce piège, que je me suis interdit, pendant quelques années, d'employer dans mes notes (qui n'étaient que pour moi) nombre de *mots*... Je ne dis pas lesquels. S'ils me venaient à l'esprit, j'essayais de leur substituer une expression qui ne dit que ce que je voulais dire. Si je ne la trouvais point, je les affectais d'un signe qui marquait qu'ils étaient mis à titre précaire. Ils me semblaient ne devoir servir qu'à *l'usage externe*... C'était définir, en quelque manière, la littérature, en opposant ses moyens à ceux de la pensée travaillant pour elle-même. La Littérature (dans le cas général) exige que ce travail soit borné, arrêté à un certain point, et même finalement dissimulé. Un auteur doit s'efforcer de faire croire qu'il ne pourrait traiter tout autrement son ouvrage. Flaubert était convaincu qu'il

n'existe pour une idée qu'une seule forme, qu'il s'agit de la trouver ou de la construire, et qu'il faut peiner jusque-là. Cette belle doctrine n'a malheureusement aucun sens. Mais il n'est pas mauvais de la suivre. Un effort n'est jamais perdu. Sisyphe se faisait des muscles.

*
* *

C'est un état assez délicieux que de vivre et travailler, sans attente ni visée extérieure, sans songer à un terme placé hors de soi, à un ouvrage fini, à un but qui se puisse exprimer en peu de paroles ; sans le souci de quelque effet à produire sur quelqu'un et du jugement d'autrui, considération qui conduit inévitablement à faire ce que l'on n'eût pas fait de soi-même, à retenir sur d'autres points : en somme, à se comporter comme un autre. Cet autre devient votre personnage : *l'Homme de Gloire.*

Le « temps » ne me coûtait rien, ne comptait pas ; et donc, il n'y en avait point de perdu.

Mes amis ne concevaient point cette indifférence à l'égard de l'avenir. Rien ne sortait d'une existence qui ne pouvait cependant paraître ni très oisive, ni détachée des choses de l'esprit. Rien n'en serait sorti, si des circonstances indépendantes de ma volonté (comme dit naïvement le Code) n'avaient fait leur office, qui est de tout faire. Dans mon cas particulier, elles avaient à résoudre un problème assez difficile : transformer en écrivain de métier un amateur d'expériences intellectuelles poursuivies en vase clos. Je leur offrais cependant cette chance, que j'avais abandonné depuis toujours au hasard la direction de ma vie extérieure. Les événements sont intraitables ; et d'ailleurs, les plus heureux succès ne sont que de surface ; le calcul, tout illusoire : ce qu'on prend pour son bon résultat exige l'infini de conditions qui constitue la « réalité »... Tout mon vouloir ne s'appliquait à l'extérieur qu'à essayer de préserver ma liberté intérieure. Que faisais-je de celle-ci ?

*
* *

Je regrette le temps où je jouissais du souverain bien (cette liberté de l'esprit). Il se partageait si facilement entre les heures d'une occupation nécessaire (mais toute séparée de mes entreprises réservées), et des heures absolues, qui valaient ce qu'elles valaient, — ce que peut valoir un éternel ébat dans l'indépendance pure ! L'objet idéal de ma vie pensée me parut être de ressentir son acte et son effort propres jusqu'à reconnaître les conditions invisibles et les bornes de son pouvoir ; de quoi je me faisais l'image d'un nageur, qui, détaché de tout solide, et délié dans le plein de l'eau, acquiert au sein de l'absence d'obstacles, le sentiment de ses formes de puissance et de leurs limites, depuis le nœud de ses forces distinctes jusqu'aux extrêmes de leur extension.

Je ne souhaitais que le pouvoir de faire, et non son exercice dans le monde.

*
* *

Il y avait, j'en ai peur, fort peu de métaphysique dans mon cas. Ma première et très courte pratique de l'art des vers m'avait accoutumé à disposer des mots, et même des « idées » comme de moyens, qui n'ont que des valeurs instantanées, des effets de position. Je trouvais idolâtre de les isoler de leur emploi local, d'en faire des difficultés quand on venait de s'en servir familièrement. Mais la métaphysique exige que l'on s'attarde sur ces passerelles de fortune. « Qu'est-ce que le Temps ? » dit-elle, comme si tout le monde ne le savait fort bien. Elle se répond par des combinaisons verbales. Il me paraissait donc plus... philosophique de s'intéresser sans façon et sans autre détour à ces combinaisons elles-mêmes. Le *faire* remplace alors un prétendu *savoir*, et le *Vrai* se hausse au rang d'une convention bien appliquée.

Tout ceci est horrible à dire. Mais enfin je ne pouvais me résoudre à épouser les problèmes des autres, et à ne pas m'étonner qu'ils n'eussent pas envisagé les miens. Peut-être ai-je l'étonnement trop facile ? Un jour, je me suis étonné que personne n'ait eu l'idée de se divertir à construire une table

de transformation des diverses doctrines philosophiques qui eût permis de traduire l'une dans l'autre. Un autre jour, que je ne pusse trouver nulle part une autre table : celle de tous les actes réflexes observés jusqu'ici... Je pourrais composer un véritable traité de mes étonnements, dont plus d'un exemple me mettrait moi-même et mes actes en cause.

En somme, il se faisait en moi, de jour en jour, une manière de « système », dont le principe essentiel était qu'il ne pût et ne dût convenir qu'à moi seul. Je ne sais si le mot « Philosophie » peut recevoir un sens qui exclue l'individu, et qui implique quelque édifice de préceptes et d'explications qui s'impose et qui s'oppose à tous? Selon moi, une philosophie est, au contraire, chose assez rigoureusement personnelle ; chose, donc, intransmissible, inaliénable, et *qu'il faut rendre indépendante des sciences pour qu'elle le soit*. La science est nécessairement transmissible, mais je ne puis concevoir un « système » de la pensée qui soit communicable, car la pensée ne se borne pas à combiner des éléments ou des états *communs*.

*
* *

Il est presque inutile de dire que je lisais fort peu, en ce temps-là. J'avais d'abord pris la lecture en aversion, et même distribué entre quelques amis mes livres préférés. J'ai dû en racheter quelques-uns, plus tard, après la période aiguë. Mais je demeure peu lecteur, car je ne recherche dans un ouvrage que ce qui peut permettre ou interdire quelque chose à ma propre activité. Être passif, croire un récit, etc... cela coûte fort peu, et contre ce peu, de grandes jouissances peuvent être obtenues et l'ennui conjuré. Mais la sorte de réveil qui suit une lecture prenante m'est assez désagréable. J'ai l'impression d'avoir été joué, manœuvré, traité comme un homme endormi auquel les moindres incidents du régime de son sommeil font vivre l'absurde, subir des supplices et des délices insupportables.

*
* *

Ainsi ai-je vécu pendant des années, comme si les années ne passassent point, m'éloignant de plus en plus de l'état d'esprit dans lequel peut végéter l'idée d'avoir affaire au public.

C'est que mes pensées se faisaient de plus en plus leur langage, que je dépouillais le plus possible des termes trop commodes, et surtout de tous ceux qu'un homme seul et s'étudiant de très près à circonscrire et à presser un problème, n'emploie jamais.

S'il m'arrivait, parfois, de songer aux conditions de la littérature dans l'époque qui se modifiait très rapidement autour de moi, je concluais en simple observateur que ce qui exige du lecteur une application même modérée n'était plus de ce temps nouveau, et qu'on ne trouverait pas désormais une personne sur un million pour donner à un ouvrage une quantité et une qualité d'attention qui permit d'espérer la conduire assez loin avec soi, qui valût que l'on pesât ses mots, et que l'on prît des constructions et des ajustements le soin et le souci sans quoi une œuvre ne devient pas pour son auteur un *instrument de la volupté de parfaire.*

Or d'assez graves inquiétudes étant venues traverser cette vie d'apparence stationnaire, qui n'absorbait ni n'émettait rien ; d'autre part, une certaine lassitude de sa longue persévérance dans des voies assez abstraites se prononçant, et enfin, *ce-qu'on-ne-peut-savoir* (comme l'âge ou tel point critique de l'organisme) agissant, il se fit ce qu'il fallait pour que la poésie pût reprendre quelque puissance en moi, si l'occasion s'en présentait.

Ceux qui m'avaient demandé de publier mes vers anciens avaient fait copier et assembler ces petits poèmes épars et m'en avaient remis le recueil, que je n'avais pas plus rouvert que je n'avais retenu leur proposition. Un jour de fatigue et d'ennui, le hasard fit (lui qui fait tout) que cette copie égarée dans mes papiers vint à la surface de leur désordre. J'étais de sombre humeur. Jamais poèmes ne sont tombés sous des regards plus froids. Ils retrouvaient dans leur auteur l'homme du monde qui s'était fait le plus rebelle à leurs effets. Ce père ennemi feuilleta le très mince cahier de ses poésies complètes où il ne découvrait que de quoi se réjouir d'avoir abandonné le jeu. S'il s'arrêtait sur une page, il considérait la faiblesse dans la plupart des vers : *il se sentait je ne sais quelles envies de les renforcer, d'en refondre la substance musicale...* Il y en avait çà et là, d'assez gracieux, qui ne venaient qu'accuser

les autres, et gâter l'ensemble, car *l'inégalité dans un ouvrage m'apparut alors, tout à coup, le pire des maux.*

Cette remarque fut un germe. Elle ne fit que passer dans mon esprit de ce jour-là, — le temps d'y déposer quelque semence imperceptible qui se développa un peu plus tard, dans un travail de plusieurs années.

D'autres observations m'induisirent à repenser d'anciennes idées que je m'étais faites de l'art du poète ; à les remettre au net ; à les exterminer le plus souvent. Je trouvai bientôt un amusement à essayer de corriger quelques vers, sans attacher l'ombre d'un dessein à ce petit plaisir local que procure un travail libre et léger, que l'on prend, que l'on laisse, qui se passe en substitutions indéfiniment essayées ; où l'on ne met de soi que ce qui ne prétend à rien. Il faut avouer qu'il n'est pas sans exemple qu'en effleurant ainsi, sans se laisser engager, les claviers de l'esprit, on en tire parfois des combinaisons très heureuses.

*
* *

C'était jouer avec le feu. Mon divertissement me conduisait où je ne pensais pas d'aller. Quoi de plus ordinaire dans l'amour? Un regard à peine appuyé, une concordance de rires, — le philosophe y voit déjà le génie de l'espèce évoqué, et les conséquences les plus vivantes s'ensuivre, d'acte en acte, et du trouble au berceau.

Mais les chemins de l'esprit sont moins frayés ; nul instinct ne les oriente. J'allais à la poésie sans le savoir, par le détour des problèmes qu'on peut trouver, ou introduire en elle, comme en toute chose, et dont la recherche n'importe guère à la pratique de cet art.

Comme je ne songeais pas le moins du monde à m'y reprendre, ma liberté était entière, et je pouvais essayer sur ce sujet l'application d'une certaine « méthode » particulière et privée que je m'étais faite, ou plutôt qui s'était faite de mes observations, de mes refus, des précisions, des analogies que j'avais suivies, de mes besoins réels, de mon fort et de mon faible.

Je n'en dirai que deux mots, et serais bien embarrassé de m'en expliquer davantage. Voici le premier de ces mots :

Le plus de conscience possible. Et voici le second : *Essayer de retrouver avec volonté de conscience quelques résultats analogues aux résultats intéressants ou utilisables que nous livre (entre cent mille coups quelconques) le hasard mental.*

J'ai scandalisé diverses personnes, il y a quelques années, pour avoir dit que j'aimerais mieux avoir composé une œuvre médiocre en toute lucidité qu'un chef-d'œuvre à éclairs, dans un état de transe... C'est qu'un éclair ne m'avance à rien. Il ne m'apporte que de quoi m'admirer. Je m'intéresse beaucoup plus à savoir produire à mon gré une infime étincelle qu'à attendre de projeter çà et là les éclats d'une foudre incertaine.

Mais il ne s'agissait pas de composer, à cette heure. Et si je me tenais des propos de cette rigueur, ce n'était point pour me constituer des préceptes et une discipline dont je n'avais que faire ; c'était que je répondais en esprit à certains préjugés qui m'avaient choqué autrefois.

En ce temps-là, régnait une opinion, qui n'est peut-être pas tout à fait sans substance. Plusieurs, ou presque tous, pensaient, quoique assez vaguement, que les analyses et le travail de l'intellect, les développements de volonté et les précisions où il engage la pensée ne s'accordent pas avec je ne sais quelle naïveté de source, quelle surabondance de puissance ou quelle grâce de rêverie que l'on veut trouver dans la poésie, et qui la font reconnaître dès ses premiers mots. On observait que la méditation abstraite de son art, la rigueur appliquée à la culture des roses, ne peuvent que perdre un poète, puisque le principal et le plus charmant effet de son ouvrage doit être de propager l'impression d'un état naissant et heureusement naissant, qui, par la vertu de la surprise et du plaisir, puisse indéfiniment soustraire le poème à toute réflexion critique ultérieure. Ne s'agit-il pas d'émaner un parfum si tendre ou si fort qu'il désarme et enivre le chimiste, et le réduise chaque fois à respirer avec délices ce qu'il allait décomposer ?

*
* *

Je n'aimais pas cette opinion. Il y a trop de choses sur la terre, et dans le ciel surtout, qui nous demandent le sacrifice

de l'esprit : la vie et la mort conspirent à gêner, ou bien à avilir, toute pensée, car la tendance de la pensée me semble être de s'exercer comme si ni les besoins matériels, ni les passions, ni les craintes, ni rien d'humain, rien de sentimental, de charnel ni de social ne pouvait corrompre, ni altérer la suprême fonction de se distinguer indéfiniment de toute chose, et de la personne même qui pense, qui ne lui sont que des moyens, des prétextes, des ressources de mystère et de preuves, qui l'excitent, qui la nourrissent, qui lui répondent ou qui l'interrogent — car il faut bien, *pour que la lumière soit*, que la puissance vibrante se heurte à des corps d'où elle éclate.

Je ne pouvais donc souffrir (dès 1892) que l'on opposât l'état de poésie à l'action complète et soutenue de l'intellect. Cette distinction est aussi grossière que celle que l'on enseigne exister entre la « sensibilité » et « l'intelligence », deux termes que l'on serait bien en peine de préciser sans se dédire ou se contredire, et qui ne se divisent bien qu'à l'école, où l'on développe jusqu'à la nausée le célèbre contraste de « l'esprit de géométrie » avec celui de « finesse », thème de dissertations infinies et réserve inépuisable de variations didactiques.

En vérité, tout ce qui est de l'esprit s'exprime encore par des mots très vénérables (comme « esprit » lui-même) qui ont pris au cours des âges une quantité de significations dont aucune n'a de référence. Ces vénérables mots se sont formés indépendamment les uns des autres ; ils s'ignorent entre eux, comme les mesures anglaises qui n'ont pas de diviseur commun. « Souffle », « pesée », « choix », « prendre ensemble », etc..., voilà nos instruments originels d'analyse et de notation... L'emploi inévitable (jusqu'ici) de ces termes incohérents dans des recherches qui visent à la précision, conduit assez souvent à des conclusions étonnantes, à des oppositions toutes verbales, etc... Mais que faire?

Je m'excuse de m'être égaré vers un sujet tout autre que le mien. Je disais que je n'aimais point qu'on voulût me contraindre à n'être pas tout ce que j'étais, et à me diviser contre moi-même. Mon désir était, au contraire, de m'exercer de mes deux mains... Personne a-t-il jamais songé à remontrer au musicien que les longues années qu'il consume à étudier

l'harmonie et l'orchestre exténuent son démon particulier? Pourquoi suspendre le poète à la faveur de l'instant même?

J'avoue que je me sens parfois au cœur une morsure de l'envie quand je me représente ce musicien savant aux prises avec l'immense page aux vingt portées, distribuant sur ce champ réglé son calcul des temps et des formes, et pouvant véritablement *composer*, concevoir et mener l'ensemble avec le détail de son entreprise, voler de l'un à l'autre, et observer leur dépendance réciproque. Son action me semble sublime. Ce genre de travail est malheureusement presque interdit à la poésie par la nature du langage et par les habitudes que son rôle pratique permanent imprime à l'esprit : nous exigeons, par exemple, qu'un discours ne puisse recevoir qu'un sens.

Il me souvient que l'idée seule de composition ou de construction m'enivrait, et que je n'imaginais pas d'œuvre plus admirable que le drame de la génération d'une œuvre, quand elle excite et déploie toutes les fonctions supérieures dont nous pouvons disposer. Je sentais trop vivement l'impuissance des plus grands poètes devant ce problème d'organisation complète, qui ne se réduit pas du tout à un certain ordre des « idées », ni à un certain mouvement... Ni la passion, ni la logique, ni la chronologie des événements ou des émotions ne suffisent. J'en étais venu à considérer les ouvrages les plus beaux comme des monuments mal liés et se désagrégeant sans résistance en merveilles, en morceaux divins, en vers isolables. L'admiration même qu'excitaient ces précieux fragments agissait sur le reste du poème comme un acide sur la gangue d'un minéral, et détruisait le *tout* de l'ouvrage ; mais ce *tout* était tout pour moi.

On voit que la préoccupation de l'effet extérieur était subordonnée à mes yeux à celle du « travail interne ». Ce que l'on nomme le « contenu », ou le « fond » des œuvres, et que j'appelle volontiers leur partie, ou plutôt, leur aspect « mythique », me paraissait d'intérêt secondaire. Comme, dans une démonstration, on prend un cas particulier « pour fixer les idées », ainsi, selon mes goûts spéculatifs, devait-on faire des « sujets ». Je prétendais réduire au minimum *l'idolâtrie*.

En somme, je me faisait une sorte de définition du « grand

art », qui défiait toute pratique ! Cet idéal exigeait impérieusement que l'action de produire fût une action complète qui fît sentir, jusque dans l'ouvrage le plus futile, la possession de la plénitude des pouvoirs antagonistes qui sont en nous : d'une part, ceux qu'on pourrait nommer « transcendants » ou « irrationnels », qui sont des évaluations « sans cause », ou des interventions inattendues, ou des transports, ou des clartés instantanées, — tout ce par quoi nous sommes à nous-mêmes des foyers de surprises, des sources de problèmes spontanés, de demandes sans réponses, ou de réponses sans demandes ; tout ce qui fait nos espoirs « créateurs » aussi bien que nos craintes, nos sommeils peuplés de combinaisons très rares et qui ne peuvent se produire en nous qu'en notre absence... D'autre part, notre vertu « logique », notre sens de la conservation des conventions et des relations, qui procède sans omettre nul degré de son opération, nul moment de la transformation, qui se développe d'équilibre en équilibre ; et enfin, notre volonté de coordonner, de prévoir par le raisonnement les propriétés du système que nous avons le dessein de construire, — tout le « rationnel ».

*
* *

Mais la combinaison du travail réfléchi et « conservatif » avec ces formations spontanées qui naissent de la vie sensorielle et affective (comme les figures que forme le sable ému par des chocs sur une membrane tendue) et qui jouissent de la propriété de propager les états et les émotions, mais non celle de communiquer les idées, ne laisse pas d'être fort difficile.

Tandis que je m'abandonnais avec d'assez grandes jouissances à des réflexions de cette espèce, et que je trouvais dans la poésie un sujet de questions infinies, la même conscience de moi-même qui m'y engageait me représentait qu'une spéculation sans quelque production d'œuvres ou d'actes qui la puissent vérifier, est chose trop douce pour ne pas devenir, si profonde ou si ardue qu'on la poursuive en soi, une tentation prochaine de facilité sous des apparences abstraites. Je m'apercevais que ce qui désormais m'intéressait dans cet art était la quantité d'esprit qu'il me semblait pouvoir déve-

lopper, et qu'il excitait d'autant plus qu'on se faisait de lui une idée plus approfondie. Je ne voyais pas moins nettement que toute cette dépense d'analyse ne pouvait prendre un sens et une valeur que moyennant une pratique et une production qui s'y rapportât. Mais les difficultés d'exécution croissaient avec la précision et la diversité des exigences que j'aimais de me figurer, cependant que le succès de l'effort à accomplir demeurait nécessairement arbitraire.

Davantage, j'avais pris trop de goût à des recherches beaucoup plus générales. La poésie m'avait captivé ; ou du moins, certaines œuvres de poésie. Son objet me paraissait être de produire *l'enchantement*. Au plus loin de ce que fait et veut la prose, je plaçais cette sensation de ravissement sans référence... C'était l'éloignement de l'homme qui me ravissait. Je ne savais pourquoi on loue un auteur d'être humain, quand tout ce qui relève l'homme est inhumain ou surhumain, et qu'on ne peut, d'ailleurs, avancer dans quelque connaissance ou acquérir quelque puissance, sans se défaire d'abord de la confusion de valeurs, de la vision moyenne et mêlée des choses, de la sagesse expédiente, — en un mot — de tout ce qui résulte de notre relation statistique avec nos semblables et de notre commerce obligatoire et obligatoirement impur avec le désordre monotone de la vie extérieure.

*
* *

Au bout de quelques mois de réflexions et vers la fin de ma vingt et unième année, je me suis senti détaché de tout désir d'écrire des vers et j'ai délibérément rompu avec cette poésie qui m'avait pourtant donné la sensation de trésors d'une mystérieuse valeur, et avait institué en moi le culte de quelques merveilles assez différentes de celles que l'on enseignait à admirer dans les écoles et dans le monde... J'aimais que ce que j'aimais ne fut pas aimé de ceux qui se plaisent à parler de ce qu'ils aiment. J'aimais de cacher ce que j'aimais. Il m'était bon d'avoir un secret, que je portais en moi comme une certitude et comme un germe. Mais les germes de cette espèce alimentent leur porteur au lieu d'en être alimentés. Quant à

la certitude, elle défend son homme contre les opinions de son milieu, les propos qui s'impriment, les croyances communicables.

Mais, en fait, la poésie n'est pas un culte privé : la poésie est littérature. La littérature comporte, quoi qu'on fasse et qu'on le veuille ou non, une sorte de politique, des compétitions, des idoles en nombre, une infernale combinaison du sacerdoce et du négoce, de l'intime et de la publicité ; tout ce qu'il faut enfin pour déconcerter les premières intentions qu'elle fait naître, et qui sont, en général bien éloignées de tout ceci, et nobles, et délicates, et profondes. L'atmosphère littéraire est peu favorable à la culture de cet enchantement dont j'ai parlé : elle est vaine, contentieuse, tout agitée d'ambitions des mêmes appâts, et de mouvements qui se disputent la surface de l'esprit public. Cette soif pressante et ces passions ne conviennent à la formation lente des œuvres, pas plus qu'à leur méditation par les personnes désirables, dont l'attention peut seule récompenser un auteur qui n'attache aucun prix à l'admiration toute brute et impertinente. J'ai cru observer quelquefois que l'art est d'autant plus savant et subtil que l'homme est plus naïf dans la société, et plus distrait de ce qui s'y passe et de ce qu'on dit. Ce ne fut, sans doute, qu'en Extrême-Orient et en Orient, et dans quelques cloîtres du Moyen Age que l'on put véritablement vivre dans les voies de la perfection poétique, sans mélange.

J'en finirai sur ce point par deux remarques qui illustreront, peut-être, la différence qu'on peut voir, si l'on veut, entre la Littérature et les Lettres.

La Littérature est en proie perpétuelle à une activité toute semblable à celle de la Bourse. Il n'y est question que de valeurs, que l'on introduit, que l'on exalte, que l'on rabaisse, comme si elles fussent comparables entre elles, ainsi que le sont en Bourse les industries et les affaires les plus différentes du monde, une fois substituées par des signes. Il en résulte que ce sont les personnes ou les noms, les spéculations que l'on fonde sur eux, les rangs qu'on leur attribue, qui font toute l'émotion de ce marché ; non les œuvres mêmes, que j'estime qu'il faudrait considérer parfaitement isolées les unes des autres, et sans regard vers leurs auteurs. L'anonymat serait

la condition paradoxale qu'un tyran de l'esprit imposerait aux Lettres. « Après tout, dirait-il, on n'a pas de nom en soi-même... Nul en soi n'est *Un Tel* ! »

Voici une autre conséquence de cet état des choses littéraires, qui les soumet à la concurrence et à l'absurdité de la *comparaison des incomparables* (ce qui exige l'expression en termes simples, et comme homogènes, des produits et des producteurs) : tout nouveau venu se sent contraint d'essayer de *faire autre chose*, oubliant que s'il est lui-même *quelqu'un*, il fera nécessairement cette *autre chose*. Cette condition du nouveau est une cause de perdition, puisqu'elle crée d'abord une sorte d'automatisme. La *contre-imitation* est devenue un véritable réflexe. Elle fait dépendre les œuvres, non de l'état de l'auteur, mais de l'état du milieu. Mais, comme il arrive dans tous les effets de choc, l'amortissement se produit très vite ; j'ai vu, en cinquante ans, je ne sais combien d'originalités surgir, de créations *a contrario* jeter leur éclat, être dévorées par d'autres, résorbées par l'oubli ; s'il en demeurait quelque chose, ce n'était que par des qualités auxquelles la volonté de nouveauté n'avait aucune part. La succession rapide de ces recherches du neuf à tout prix conduit à un épuisement réel des ressources de l'art. La hardiesse des idées, du langage, et même des formes, est précieuse ; elle est indispensable pour résoudre les problèmes qu'un artiste trouve en soi. Il innove alors sans même en avoir conscience. C'est le *système d'être hardi* qui est détestable. Il est d'un dangereux effet sur le public, auquel il inculque le besoin, et ensuite l'ennui du choc, cependant qu'il engendre de faciles amateurs qui admirent tout ce qu'on leur offre s'ils se flattent d'être les premiers à l'admirer.

D'ailleurs, les combinaisons ne sont pas en nombre infini ; et si l'on se divertissait à faire l'histoire des surprises qui furent imaginées depuis un siècle, et des œuvres produites à partir d'un effet d'étonnement à provoquer, — soit par la bizarrerie, les déviations systématiques, les *anamorphoses* ; soit par les violences de langage, ou l'énormité des aveux, on formerait assez facilement le tableau de ces écarts, absolus ou relatifs, où paraîtrait quelque distribution curieusement symétrique des moyens d'être original.

*
* *

C'est une impression singulière que celle d'un retour invincible, mais par de si petits degrés, des détails si divers, qu'on ne s'en avise qu'à la longue, vers un état de soi que l'on croyait à jamais dissipé.

Un jour, je me suis senti avoir été reconduit insensiblement, par les circonstances les plus fortuites et les plus différentes entre elles, dans une région de l'esprit que j'avais abandonnée, et même fuie. Ce fut comme si, fuyant un lieu, mais la forme de l'espace faisant que le point le plus éloigné de ce lieu fût ce lieu même, on s'y retrouvât tout à coup, et qu'on s'y reconnût, et le même, et tout autre, avec une grande surprise.

J'avais fui l'état ingénu de poésie, et j'avais énergiquement développé en moi ce qui, du consentement universel, est le plus opposé à l'existence et aux productions de cet état.

Mais l'univers de l'esprit, peut-être, a sa courbure, de laquelle, si elle est, nous ne pouvons rien savoir. J'ai observé, en d'autres choses mentales, que si nous pouvons quelquefois parvenir à nos antipodes, nous ne pouvons guère ensuite qu'en revenir. Ce n'est plus qu'une « affaire de temps », car tout nouveau changement ne peut que nous rapprocher de l'origine. Je suis disposé à croire qu'un homme qui vivrait fort longtemps, aurait, vers le terme de son périple, à la condition que sa pensée lui fût demeurée assez active, fait le tour de ses sentiments, et qu'ayant à la fin adoré et brûlé, brûlé et adoré tout ce qui méritait de l'être dans la sphère de sa connaissance, il pourrait mourir achevé. J'en conclus que nous ne voyons, en général, et que nous ne sommes nous-mêmes, que des fragments d'existence, et que notre vie vécue ne remplit pas toute la capacité symétrique de ce qui nous est possible de sentir et de concevoir. Et par conséquence, quand nous imputons à quelqu'un ses goûts, ses opinions, ses croyances ou ses négations, n'accusons-nous que quelque aspect de lui, celui qui fut éclairé jusque-là par les circonstances, et qui malgré qu'on en ait, est et ne peut être que modifiable, — et

même, *le doit être*, par la seule raison qu'il a été. Cette « raison suffisante » est essentielle : l'*esprit*, en ce qu'il a de plus esprit, *ne peut absolument pas se répéter*. Ce qui se répète en lui n'est plus lui ; cela est comme sa matière ; cela est devenu ce que sont devenus les premiers essais de notre main quand nous apprenions à écrire. Ce qui se confond peu à peu à nos fonctions et à nos puissances natives, cesse de nous être sensible en cessant d'être *sans passé*. C'est pourquoi toute reprise consciente d'une idée la renouvelle ; modifie, enrichit, simplifie ou détruit ce qu'elle reprend ; et si même, dans ce retour, on ne trouve rien à changer dans ce que l'on avait une fois pensé, ce jugement qui approuve et conserve une certaine chose acquise, forme avec elle un fait qui ne s'était pas encore produit, un événement inédit.

*
* *

Voici donc que je m'amusai de nouveau de syllabes et d'images, de similitudes et de contrastes. Les formes et les mots qui conviennent à la poésie redevenaient sensibles et fréquents dans mon esprit, et je m'oubliais, par-ci par-là, à attendre de lui de ces groupements remarquables de termes qui nous offrent tout à coup un heureux composé, se réalisant de soi-même dans le courant impur des choses mentales. Comme une combinaison définie se précipite d'un mélange, ainsi quelque *figure* intéressante se divise du désordre, ou du flottant, ou du commun de notre barbotage intérieur.

C'est un son pur qui sonne au milieu des bruits. C'est un fragment parfaitement exécuté d'un édifice inexistant. C'est un soupçon de diamant qui perce une masse de « terre bleue » : instant infiniment plus précieux que tout autre, et que les circonstances qui l'engendrent ! Il excite un contentement incomparable et une tentation immédiate ; il fait espérer que l'on trouvera *dans son voisinage* tout un trésor dont il est le signe et la preuve ; et cet espoir engage parfois son homme dans un travail qui peut être sans bornes.

Plusieurs pensent qu'un certain ciel s'ouvre dans cet instant, et qu'il en tombe un rayon extraordinaire par quoi sont

illuminées à la fois telles idées jusque-là libres l'une de l'autre, et comme s'ignorant entre elles ; et les voici unies à merveille, et d'un coup, et qui paraissent faites de toute éternité, l'une pour l'autre ; et ceci, sans préparation directe, sans travail, par cet effet heureux de lumière et de certitude...

Mais le malheur veut que ce soit assez souvent une naïveté, une erreur, une niaiserie, qui nous est ainsi révélée. Il ne faut pas ne compter que les coups favorables : cette manière miraculeuse de produire ne nous assure pas du tout de la valeur de ce qui se produit. L'esprit souffle où il veut ; on le voit souffler sur des sots, et il leur souffle ce qu'ils peuvent.

Comme je songeais à loisir à tout ceci, et que je me demandais quelquefois ce qui me plaisait particulièrement à imaginer dans l'ordre des choses poétiques, je pensais à une certaine pureté de la forme, et je revenais par là à mon sentiment sur l'inégalité dans les ouvrages, laquelle me choque, et même m'irrite ; peut-être un peu plus qu'il ne faut. Quoi de plus impur que le mélange si fréquent de l'excellent et du médiocre ?

Je trouve, sans doute, si peu de raisons *d'écrire*, qu'à tant faire qu'à s'y mettre, et à ne pas se contenter de sensations et d'idées qu'on échange avec soi-même, il faut tenir *écrire* pour un problème, se prendre d'une curiosité pour la forme, et s'exciter à quelque perfection. Chacun peut se définir la sienne ; et les uns d'après un modèle, les autres, par des raisonnements qui leur appartiennent : l'essentiel est de s'opposer à la pensée, de lui créer des résistances, et de se fixer des conditions pour se dégager de l'arbitraire désordonné par l'arbitraire explicite et bien limité. On se donne ainsi l'illusion d'avancer vers la formation d'un « objet » de consistance propre, qui se détache de son auteur bien nettement.

Il est remarquable qu'on ne puisse obtenir cette continuité et cette égalité ou cette plénitude, qui sont pour moi les conditions d'un plaisir sans mélange, et qui doivent envelopper toutes les autres qualités d'un ouvrage, que par un travail nécessairement *discontinu*. L'art s'oppose à l'esprit. Notre esprit ne s'inquiète pas de quelque matière : il admet tout ; il émet tout. Il vit littéralement d'incohérence ; il ne se meut que par bonds, et subit ou produit d'extrêmes écarts qui rompent à chaque instant toute ligne qui s'indique. Ce n'est que

par des reprises qu'il peut accumuler hors de soi, dans une substance constante, des éléments de son action, choisis pour s'ajuster de proche en proche et tendre vers l'unité de quelque composition...

*
* *

J'étais bien libre de spéculer ainsi, et de ne pouvoir souffrir ce qui attire et attache à la poésie la plupart de ceux qui l'aiment. Le temps vint que je m'y remis, et qu'il fallut passer à la pratique...

PAUL VALÉRY,
de l'Académie Française.

PERSPECTIVES FINANCIÈRES DE 1938

Je crois, en toute matière, à la vertu de la vérité.

Cette vérité est sévère en ce qui concerne les perspectives financières de 1938.

J'ai dit, à la Chambre, dès le 19 novembre, que le total des emprunts publics à émettre, l'an prochain, avoisinerait 40 milliards.

Somme gigantesque sur laquelle les hommes responsables doivent méditer.

Les sommes à emprunter dépendent :

1° Du déficit du budget ordinaire que j'ai évalué, le 19 novembre, à 7 milliards ;

2° Du budget extraordinaire ;

3° Des besoins d'emprunt des grandes collectivités.

Cette étude a pour but de justifier cette évaluation en analysant chacun de ces postes et de montrer même qu'elle est au-dessous de la vérité.

Y a-t-il un inconvénient à le faire ?

Ce qui est grave, en de tels chiffres, ce n'est pas d'être publiés, c'est d'être vrais.

*
* *

1° LE DÉFICIT DU BUDGET ORDINAIRE

Les chiffres officiels du budget de 1938 sont réconfortants.

Le bilan fait apparaître, en effet, 53 781 millions de recettes en face de 52 179 millions de dépenses, soit un excédent de recettes de 1 600 millions.

Il s'agirait donc d'un budget en super-équilibre.

Voyons maintenant les réalités.

Leur examen minutieux est sans charmes.

Mais c'est un ennui qu'il faut surmonter.

Nous allons voir que les recettes sont surévaluées et les dépenses sous-évaluées.

Les recettes. — Parlons, d'abord, des recettes.

Contributions directes. — On attend 310 millions de la répression des fraudes imputables aux capitalistes. Sans doute la formule du relevé de coupons s'annonce-t-elle efficace. Mais comment avouer plus clairement qu'elle ne pourra jouer l'an prochain, comment avertir plus ostensiblement les contribuables qu'ils n'ont rien à craindre, pour une année encore, des mesures nouvelles lorsqu'ils feront, dans quelques mois, la déclaration des revenus touchés en 1937, que de demander au Parlement, pour faire démarrer la réforme, la création de 466 emplois nouveaux de contrôleurs et de commis de contrôle qui ne seront en place qu'au cours de 1938?

N'est-ce pas, non plus, une gageure que d'escompter dans les circonstances actuelles, où la gêne des trésoreries privées s'accentue sous le double effet d'une raréfaction systématique des francs disponibles et du gonflement des prix, une accélération du recouvrement des impôts directs, à un rythme plus rapide que celui qui ait jamais été constaté pour ces dernières? Quand on nous dit que l'on apurera 78 p. 100 et non 73 p. 100 du montant des rôles, et qu'on aligne ainsi 500 millions de recettes supplémentaires, comment s'empêcher d'être sceptique?

Mais on ne s'est pas contenté de prévoir un recouvrement accéléré. On a aussi supposé des rôles sensiblement majorés. Les contrôleurs des Contributions directes auront, hélas, des déconvenues en recevant nos déclarations. En effet, on attend 1 400 millions de plus-values sur l'ensemble des impôts directs, par rapport à 1936. Autrement dit, on suppose qu'entre 1935 et 1937, les revenus taxables ont progressé en moyenne de 25 p. 100.

Or quels sont ces revenus? Revenus fonciers ou agricoles, mieux vaut n'en point parler, lorsque l'on connaît l'assiette

de ces taxes. Salaires? Mais les abattements à la base et les exonérations rendent les cotisations proportionnellement très faibles, et ce n'est pas sur ce poste que le fisc pourra recueillir des plus-values massives. Dès lors, il faudrait admettre pour que les évaluations soient vérifiées un coefficient énorme d'amélioration sur les revenus mobiliers et sur les bénéfices commerciaux. Comment y croire, alors que l'année 1937, presque achevée, nous donne le tableau d'une économie encore languissante et que, dans leurs déclarations prochaines, les industriels et commerçants gardent le droit de déduire de leurs bénéfices les déficits cumulés des cinq derniers bilans?

En abattant la moitié de la plus-value attendue, on fait la part large à l'optimisme. Et les prévisions de contributions directes sont ainsi réduites au total de 1 500 millions sur une prévision globale de 8 864 millions.

Contributions indirectes. — Pour les impôts indirects, l'excès des évaluations se chiffre à mon sens à 3 milliards sur une prévision globale de 36 390 millions.

Comment a-t-on essayé de justifier ces 3 milliards?

D'abord, en choisissant, comme base de départ de tous les calculs, les recouvrements du premier semestre de 1937, au lieu de retenir, suivant une règle traditionnelle, ceux des douze mois précédents. On a ainsi juché les évaluations sur la pointe extrême d'une euphorie passagère qui s'est produite entre les deux dévaluations du franc. Que le niveau de l'activité vienne à fléchir, et, comme un bateau perché sur un récif quand la mer se retire, les chiffres ainsi calculés restent en l'air.

L'exemple le plus caractéristique est celui de la taxe à la production. Au seul titre de cet impôt, dont on attend le chiffre énorme de 9 milliards et demi, on table sur une plus-value de 1 450 millions, en raison de « l'évolution des indices économiques », indépendamment du supplément coquet de 1 700 millions attendu du relèvement de 6 à 8 p. 100 du taux de l'impôt.

Hélas, l'évolution des indices économiques ne nous permet pas d'espérer les 1 450 millions prévus pour le chiffre d'affaires non plus que les 500 millions prévus au même titre pour les

autres impôts indirects. La stagnation économique fait ainsi s'évanouir l'espoir de 2 milliards de plus-values automatiques.

On a admis ensuite que le rendement des mesures fiscales prises cet été ne réservait point de mécompte. Mais aurons-nous, en réalité, les 5 500 millions qu'on en attend?

Dans ce chiffre, les Douanes comptent pour 1 milliard. 500 millions sont acquis. 500 millions restent à créer. Mais est-il possible, dans le cadre de l'accord tripartite, avec toutes les conventions commerciales qui nous lient à nos voisins, d'atteindre un pareil résultat? La réponse est négative aux yeux des milieux les mieux informés.

Quant à la taxe sur les transports privés, prévue pour 300 millions, nous connaissons trop les déceptions qui ont suivi les initiatives de ce genre (souvenons-nous de 1935) pour en espérer plus de 150 millions.

Ajoutons, comme nous le verrons tout à l'heure plus en détail, que les derniers recouvrements connus sur les principales lignes de recettes conduisent à penser que, sur le niveau de l'activité économique actuelle, de graves déceptions sont à craindre. Alors que l'on devait s'attendre actuellement, en vertu même des évaluations faites, à plus de 500 millions pour octobre, on ne constate que 300 millions de plus-values. En un mot, la majoration d'impôt n'a rendu que les trois cinquièmes de ce que l'on en attendait.

Je ne pousserai point le pessimisme jusqu'à appliquer cette proportion décourageante aux 5 500 millions qu'on attend, en 1938, du décret-loi de juillet. Mais on accordera qu'en abattre, pour ces diverses raisons, 1 milliard, est encore faire la part belle, probablement la part trop belle, à l'optimisme.

Recettes diverses. — Nous trouvons, sous cette rubrique, toute une série de versements de collectivités publiques, dont certains prêtent à sourire comme les 43 millions de dividendes que la Société Nationale des Chemins de Fer (en déficit, comme on le verra, de 8 milliards), versera à l'État. Quel argent frais rapporteront ces prélèvements au profit de l'État sur les trésoreries de certains offices, tels que les Mines d'Alsace,

dont les disponibilités, j'imagine, étaient déjà soit en compte au Trésor, soit placées en bons du Trésor?

On retrouve d'ailleurs, dans la liste touffue des recettes diverses, de vieilles connaissances des Commissions des Finances, telles que le versement de la Caisse Générale de Garantie des Assurances sociales pour des arriérés toujours inscrits mais jamais apurés, le produit de la révision des marchés de guerre, qui ont, les unes et les autres, ce précieux avantage, pour les ministres des Finances successifs, que, n'étant jamais recouvrées et toujours attendues, elles reviennent fidèlement se loger dans chaque projet de budget, comme d'inlassables chevaux de manège, contribuant à faciliter la présentation du budget suivant dans la mesure même où elles ont contribué au déficit réel du budget précédent.

A cette liste de fausses recettes renouvelables il faut d'ailleurs ajouter, depuis l'an dernier, la taxe sur les réserves des Sociétés. Au lieu des 700 millions prévus, on n'encaissera sans doute rien d'ici la fin décembre. D'où l'idée d'inscrire l'an prochain 350 millions *au même titre* qui ne seront certainement pas recouvrés pour moitié.

Les versements du budget des postes au budget général ont été grossis en raison même du gonflement des recettes du trafic postal. Les derniers recouvrements connus ne justifient pas les plus-values escomptées. Il s'en faudra d'au moins 250 millions.

Bien des réserves devraient encore être formulées sur des recettes, telle que le produit de la frappe de monnaies divisionnaires (qui passe de 26 à 147 millions), telle encore que la surtaxe des vins affectée désormais au budget.

Deux joyaux méritent d'être examinés à la loupe.

Le premier, c'est une contribution d'un nouveau genre, apportée au budget par la Caisse d'amortissement. Jusqu'à ce jour, la Caisse se contentait de décharger le budget des amortissements contractuels qu'elle effectuait pour son compte. L'innovation de cette année, c'est que la Caisse, disposant de ressources accrues par le relèvement du prix des tabacs, au lieu de rembourser, conformément à la Constitution, les prêteurs de l'État, va verser à l'État 380 millions, que celui-ci

affectera à ses dépenses courantes. L'avenir budgétaire en est doublement obéré [1].

Le second, c'est la prise en recette de 200 millions de recouvrements à effectuer sur les commerçants ou industriels bénéficiaires des prêts spéciaux, consentis en vertu d'une loi Spinasse de 1936. Ces prêts auraient dû être remboursés cette année. Quand le remboursement n'a pas eu lieu, c'est l'État qui a payé à la place des débiteurs défaillants. C'est un curieux stratagème qui fait profiter le budget de 1938 des charges qui alourdissent le budget de 1937.

Que dire enfin de la taxe de dernière heure sur l'exportation, dont on attend 250 millions, sinon que cette initiative, qui joint l'erreur fiscale à l'erreur économique, risque de ruiner certains de nos grands marchés nationaux, le marché des laines, par exemple?

En définitive, les recettes du budget ordinaire devraient être dégonflées d'un montant de 5 milliards à 5 milliards et demi.

*
* *

Les dépenses. — Considérons maintenant les dépenses du budget ordinaire.

Nous allons voir dans quelle mesure elles sont sous-évaluées.

Le matériel. — La Commission des Finances et son rapporteur général, M. Jammy Schmidt, ont déjà fait remarquer que l'influence de la hausse des prix sur les crédits de matériel et de fournitures avait été quelque peu sous-estimée. Pour ne citer qu'un exemple particulier, les dépenses de matériel du budget ordinaire des P.T.T. sont chiffrées pour 1938 à 575 millions contre 500 millions, chiffre prévu lors de l'élaboration du dernier budget, c'est-à-dire en septembre 1936. Cela revient à supposer une hausse de 15 p. 100 seulement, depuis cette

1. Il est d'ailleurs douteux que les sommes prévues puissent être intégralement encaissées. D'une part, en effet, le produit des nouveaux tarifs des tabacs ne donnera pas les 800 millions escomptés (il est vraisemblable que ce produit se stabilisera aux environs de 400 millions), et, d'autre part, les recouvrements effectifs de l'impôt sur les successions sont diminués des paiements importants (600 à 700 millions) effectués au moyen de l'emprunt Auriol de décembre-janvier derniers. Bref, il faut prévoir un mécompte d'au moins un milliard dans les rentrées de la Caisse.

époque, sur toutes les fournitures achetées par les bureaux de postes, sur tous les travaux d'entretien et de réfection. Et ce chiffre apparaît notoirement insuffisant (à 100 millions près) même si l'on tient compte de la fixité de certaines dépenses comme les loyers.

Si l'on considère l'ensemble des crédits de cette nature, il est exact que les crédits ouverts pour 1938 seront supérieurs de 20 à 25 p. 100, suivant les cas, à ceux qui figurent au budget de 1937. Ces pourcentages ne seraient à la rigueur admissibles que si : 1° les crédits de 1937 avaient été eux-mêmes exactement calculés ; 2° si aucune hausse nouvelle de prix n'était à craindre au cours de l'année prochaine.

Or il n'est pas douteux que déjà des mécomptes sérieux sont à craindre, spécialement pour les crédits militaires. Il s'agit là, en effet, de l'alimentation des troupes, du chauffage, de l'habillement, du campement, du matériel de service de santé, des fourrages, de l'entretien du matériel d'artillerie et des navires de guerre, de l'approvisionnement de la flotte, des carburants pour avions. Si l'on veut éviter de réduire l'entraînement des troupes et des escadres, *ne pas vivre sur les stocks de guerre*, ne pas réduire les rations, des crédits supplémentaires volumineux seront indispensables dans quelques mois.

En admettant, très modérément, une hausse moyenne de 40 p. 100 par rapport à l'époque où le budget précédent a été préparé, on peut chiffrer à 700 millions les insuffisances de crédits sur ces chapitres.

Les « subventions ». — Employons ce terme quoiqu'il n'ait que le mérite d'être officiel. Il désigne mal, en effet, les sommes nécessaires au fonctionnement de toute une série de services publics qui en bénéficient. Pourquoi, par exemple, qualifier de subvention les sommes qui vont aux transports aériens plutôt que celles qui vont aux transports terrestres ? Pourquoi de même qualifier de subvention la part qui incombe à l'État dans les dépenses de chômage ?

Les sommes prévues au titre de subventions diverses sont également insuffisantes. Ni la Marine marchande, ni l'Aviation commerciale, ni les Sociétés d'aviation nationalisées, ni la Caisse des Invalides de la Marine, ne pourraient vivre avec les sommes qui leur sont allouées pour l'an prochain.

Au total, c'est 300 millions de dépenses supplémentaires qu'il faudra, à bref délai, envisager sur ce point, à moins d'amputer profondément, au risque de nuire gravement au prestige français, nos grandes lignes aériennes et maritimes.

Quant aux finances locales, il est sans doute exact que les décrets-lois fiscaux ont apporté aux collectivités un supplément de ressources d'environ 500 millions en surchargeant surtout la propriété foncière bâtie et non bâtie. Mais il s'en faut de beaucoup que cette somme couvre les besoins croissants que la politique générale de hausse des prix et des traitements impose aux départements et aux communes. Aussi ne s'explique-t-on pas la disparition, au budget de l'État, d'une double subvention (Santé publique : 350 millions ; Intérieur : 375 millions, dont 125 millions pour les chemins et 200 pour la Région parisienne). La situation dramatique des collectivités locales exigera, sous une forme ou sous une autre, une intervention dont l'État ne peut en fait se dispenser, quoiqu'il inscrive dans son budget officiel.

Notons d'ailleurs que, même si l'on rétablissait la subvention de l'an dernier pour l'assistance, on se trouverait encore au-dessous des besoins réels. Ces chapitres se prêtent en effet, plus que d'autres, à des sous-évaluations, puisqu'il s'agit de dépenses obligatoires qui devront être payées au delà de la limite des crédits primitifs, à cela près qu'on aura encore allongé les délais déjà excessifs que l'État met à régler ses dettes de toute nature avec les collectivités. Retenons à ce titre une insuffisance de 150 millions.

Le budget du Ministère du Travail appellerait encore bien des réserves. Les Assurances sociales pourront-elles se contenter de 140 millions de subvention? Les dépenses de chômage, qui auront atteint 1 100 millions en 1937, pourront-elles être limitées à 970 millions en 1938, même si l'on n'est pas obligé de généraliser ou d'accentuer la majoration de deux francs par jour pour faire face à la hausse du coût de la vie?

La Dette publique. — Reste encore une autre lourde rubrique : celle de la Dette publique. L'insuffisance du projet est au minimum de 400 millions ; on n'y a pas tenu compte de l'influence des derniers glissements du franc sur les emprunts

à garantie de change ; on n'y a pas tenu compte du service des emprunts nouveaux émis depuis la préparation du budget ; on y a évalué trop faiblement le coût de la remise du 10 p. 100 aux porteurs de rentes.

Au total, les dépenses budgétaires devraient donc être majorées de près de 2 500 millions, et comme les recettes, nous l'avons vu, devraient être abattues de 5 milliards à 5 milliards et demi, on voit que j'ai été optimiste en signalant à la Chambre, le 19 novembre, que le budget ordinaire était en déséquilibre de 7 milliards.

En fait, nous serons plus près de 8 que de 7 milliards, car, dans tout ce qui précède, nous avions supposé que les nouveaux crédits alloués aux fonctionnaires ne feraient qu'absorber l'excédent apparent de 1 600 millions que le Gouvernement avait cru devoir dégager dans ses prévisions. Or, le chiffre réel des dépenses supplémentaires accordées aux personnels de l'État et aux anciens combattants dépasse de 245 millions cette marge prétendue « disponible », si l'on tient compte des projets spéciaux annoncés par le Président du Conseil dans sa lettre du 24 novembre à la délégation des gauches.

*
* *

Tout à côté du budget ordinaire, il faut placer la Caisse des Pensions qui n'en est qu'une rallonge.

Ses dépenses étaient au dernier budget de 6 800 millions, et la subvention budgétaire de 4 500 millions ; autrement dit le déficit budgétaire possédait une espèce d'annexe de 2 300 millions. Il en sera de même en 1938.

Ouvrons ici une parenthèse à propos de la forme même dans laquelle sont aujourd'hui présentés les documents budgétaires. Reportons-nous au début de la précédente législature, lorsque le budget ne comportait ni Caisse des Pensions, ni Compte d'investissements. Si l'on avait gardé cette forme qui seule pouvait faire ressortir le rapprochement nécessaire entre les dépenses permanentes et les recettes permanentes, quels chiffres aurions-nous aujourd'hui ?

Nous n'aurions pas logé dans le budget extraordinaire 2 milliards et demi de dépenses renouvelables, transfert si

véhémentement critiqué par M. Vincent Auriol dans son discours du 19 juin 1936. Nous n'aurions pas la Caisse des Pensions. Par conséquent, pour employer le même langage que M. Palmade en 1932, le même langage que M. Lamoureux en 1933, nous pourrions dire que le prochain budget ordinaire est en déséquilibre de près de 13 milliards.

*
* *

2° LE BUDGET EXTRAORDINAIRE

Abordons maintenant le budget extraordinaire pour le financement duquel M. le ministre des Finances nous a déclaré, le 3 novembre, en Commission, que les emprunts seraient limités à 15 milliards.

J'ai dit souvent quels crédits énormes tous les pays du monde avaient consacré depuis quelques années au réarmement; j'ai dit souvent que, dans cette course à la force, la France avait pris du retard, un retard qu'il fallait rattraper coûte que coûte.

Les crédits militaires de l'an prochain ne me rassurent pas. 11 260 millions alors que l'an dernier l'on avait 9 milliards, cela ne suffit même pas à couvrir la hausse des prix. Or les hausses relatives aux fabrications d'armement sont aujourd'hui les plus sensibles. La tonne d'un navire de guerre coûte près de *deux fois plus cher* qu'il y a dix-huit mois. Que dire des avions, et du matériel terrestre? 2 milliards et demi suffiraient à peine pour faire face à ces hausses, à condition, bien entendu, de maintenir le rythme de fabrication au niveau prévu par l'État-Major au lendemain du coup du 7 mars 1936.

Mais, hélas, ce n'est pas seulement le maintien de ce rythme qui serait nécessaire. Si l'on veut diminuer les risques de guerre actuels, c'est une accélération que nous devrions organiser. En chiffrant à 1 milliard cette accélération, je suis sûr de rester au-dessous des besoins plus évidents que jamais depuis quelques semaines.

Et si l'on me répond que les crédits proposés sont au contraire larges, je redoute que ce ne soit que parce que la consommation en est lente, plus lente encore que l'an dernier. Le

ministre des Finances croit-il nous rassurer en nous disant : « J'emprunterai peu », lorsqu'il appelle comme caution de ses dires des ministres de la Défense nationale qui déclarent : « Je fabriquerai peu » ? Pour parler franc, tout le monde est tacitement d'accord — le rapport de M. Jammy Schmidt en témoigne — pour envisager, à brève échéance, des compléments substantiels aux dotations initiales. Dès lors, pourquoi ignorer ces besoins dans des prévisions sincères ?

A côté des dépenses militaires, il y a les dépenses de travaux civils.

Elles sont chiffrées dans le budget à 2 milliards. En les chiffrant à trois, je me demande si je ne rectifie pas une erreur typographique, car un décret-loi de juillet 1937 les fixait à 3 milliards. Et je ne sache pas qu'il soit survenu, depuis cette date, une nouvelle compression du programme de grands travaux. Tout au contraire, il faut prévoir 500 millions de dépenses supplémentaires pour la liquidation de l'Exposition 1937.

Tel qu'il est présenté, le compte des investissements en capital implique donc 22 milliards d'emprunts, y compris les dépenses de premier établissement des P.T.T., y compris les divers autres crédits (plan Marquet, dépenses remboursables, Pologne, arriérés des grands réseaux), tels qu'ils ont été énumérés dans le décret du 30 juillet. Ce chiffre étant porté à 24 milliards, si on se résout à loger ici les excédents de dépenses de la Caisse des Pensions.

*
* *

3° LES BESOINS D'EMPRUNTS DES GRANDES COLLECTIVITÉS

Voyons maintenant les besoins des collectivités qui gravitent autour de l'État : chemins de fer, collectivités locales, Afrique du Nord, colonies...

Pour les chemins de fer, M. Pomaret a fourni des chiffres implacables, que je ne puis que reproduire : dépenses ordinaires : 22 milliards ; recettes ordinaires : 14 milliards sur la base des tarifs actuels ; déficit de 1938 : 8 milliards ; travaux de premier établissement : 2 milliards ; besoins globaux d'emprunt : 10 milliards.

Pour les collectivités locales, 2 milliards sont nécessaires pour le département de la Seine et pour Paris, si l'on s'en rapporte aux chiffres du mémoire préfectoral.

Les autres départements et communes, les grandes villes surtout, emprunteront au moins un milliard, il faut l'espérer ailleurs qu'au Trésor. Et les colonies, et l'Afrique du Nord, dont on sait les difficultés, ont des besoins au moins égaux à ce dernier chiffre.

*
* *

Je me résume :

— 8 milliards pour le budget ordinaire ;

— 24 milliards pour les dépenses de l'État hors budget ;

— 14 milliards pour les collectivités.

C'est un total de 46 milliards d'argent frais qu'il faudra demander au marché dans l'hypothèse d'un « statu quo » législatif et économique.

Tout cela, sans tenir compte des échéances massives qui s'élèvent à 7 milliards environ, auxquels doivent être ajoutés 5 milliards de Bons à un an, et les opérations de crédit des chemins de fer, telles que le remboursement de l'emprunt hollandais de 2 400 millions à court terme, etc., etc.

Telles sont les perspectives de la Trésorerie pour l'an prochain. Elles sont inquiétantes. Espérer que les émissions nécessaires ne se feront pas toutes sous la signature du Trésor, que nous verrons, de nouveau, se présenter sur le marché le cortège familier de la ville de Paris, des chemins de fer, du Crédit national, du Métropolitain, de l'Algérie..., espérer qu'on pourra jouer à plaisir sur le clavier, hélas trop complexe, des personnes publiques qui peuvent emprunter à la place du Trésor, cela ne change rien à la ponction énorme qui doit être opérée sur l'épargne nationale.

Le problème est dans le rapport entre la somme globale à emprunter et les facultés de l'épargne française, compte tenu du facteur, inconnu aujourd'hui, de la rentrée massive des capitaux.

***

LE RÉFLEXE FISCAL

Devant ce gouffre béant, la première réaction de défense, quasi inconsciente, qui vienne à l'esprit, c'est de le nier, de refuser de le voir. Mais la politique des yeux fermés ne saurait donner qu'une euphorie passagère.

La seconde réaction, c'est de combler le gouffre avec des impôts. Le problème a été posé en juillet sous cette forme. Les recouvrements du mois d'octobre jugent la méthode.

Nous ne sommes plus, en effet, en 1926, alors qu'une France prospère pouvait supporter aisément la superfiscalité, caractéristique du redressement Poincaré.

C'est l'autorité de M. Caillaux qu'il faudrait invoquer, pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui. Quand l'impôt excède les possibilités économiques, l'État est le mauvais marchand des relèvements de tarifs qu'il décide. La fiscalité amoindrit les avoirs privés ou freine les transactions soumises à l'impôt, si bien que le Trésor, gagnant d'un côté, perd de l'autre et souvent plus qu'il ne gagne.

Sommes-nous engagés sur cette voie? Examinons les faits et les chiffres.

Au premier semestre 1937, le niveau des recouvrements de toute nature témoignait d'un progrès, insuffisant certes, mais réel par rapport au premier semestre 1936. Le moins qu'on pouvait espérer c'était la stabilisation de ce mieux, grossi des plus-values obtenues de vive force par relèvement d'impôts et de tarifs.

Or, sur cette base, le dernier tour de vis fiscal aurait dû fournir, en octobre, des plus-values : pour les P.T.T. de 65 millions, pour les chemins de fer de 189 millions, pour les tabacs de 76 millions.

En fait, ce supplément de fiscalité n'a produit respectivement que 42 millions, 127 millions, 15 millions.

Cela signifie que le rendement attendu, dans chaque cas, des nouvelles mesures, accuse un déchet de 35 p. 100 pour les P. T. T., de 32 p. 100 pour les chemins de fer et de 80 p. 100 pour les tabacs.

Il en va de même pour les recouvrements de l'État.

Les impôts indirects perçus en octobre représentent normalement un dixième des recouvrements de l'année. Le rendement des nouveaux taux, chiffré cet été à 5 300 millions pour un an, aurait dû normalement rapporter 530 millions en octobre.

Or on vient de publier les chiffres officiels : nous ne trouvons que 295 millions, soit un déchet de 40 p. 100. Et encore ce résultat déplorable n'est-il enregistré que grâce au fort rendement des valeurs mobilières (on continue à distribuer les réserves) et des Douanes (la balance commerciale est toujours lourdement déficitaire). Si l'on faisait abstraction de ces deux postes, le déchet serait plus impressionnant encore.

Il est probable que dans tous les domaines pour lesquels les chiffres officiels nous manquent, la même constatation pourrait être faite. Recettes des Compagnies de navigation, des Compagnies aériennes, des octrois des grandes villes, etc.

*
* *

CONCLUSION

L'avertissement est donc clair.

Si la situation économique n'est pas d'abord transformée, la fiscalité conduit à une impasse. Il serait dangereux de s'y engager tête baissée, comme on s'était engagé, tête baissée, pendant plusieurs années dans une politique de compression de dépenses sans égard aux réalités économiques.

Alors que faire?

D'abord, dire la vérité au pays.

C'est le but que nous nous sommes proposé en ce qui concerne les perspectives financières de 1938.

Cette vérité impose l'action.

On voit, par ce qui précède, combien cette action doit être énergique.

Et pourtant...

Les uns misent sur le temps, les autres cherchent des palliatifs.

Or, au rythme actuel de la vie française, le temps travaille contre nous au point de vue extérieur et intérieur.

Il travaille contre nous en matière militaire, sur le plan de la quantité, parce que les classes sont de moins en moins nombreuses, en face de classes de plus en plus nombreuses et parce que la production de nos usines diminue, alors que celle des usines de nos voisins augmente.

D'autres proposent des palliatifs : des réformes de structure.

Je ne nie pas que certaines réformes de structure — le mot est de M. de Man ; le mot, mais non pas la chose — puissent être désirables du point de vue social, à un moment où il est si nécessaire d'obtenir l'unanimité des Français.

Au point de vue de l'économie et des finances, ayons le courage de parler franc : elles n'aident en rien à résoudre le problème.

Il n'y a donc pas d'échappatoire possible.

Il n'y a pas deux chemins.

Les hommes responsables savent où est le remède. Les foules ne le savent pas encore.

C'est dire le devoir des hommes responsables.

Leur meilleure arme, c'est la vérité.

PAUL REYNAUD

MES CAHIERS[1]

CAHIER XXXVIII

(FRAGMENTS)

Fin septembre. — Après les combats de la Marne, on a systématiquement refusé d'envoyer aucun blessé dans les hôpitaux de l'Assistance publique où de grandes salles vides les attendaient, et qui disposent de sept ou huit mille lits dans le camp retranché de Paris. Qui de nous n'est allé dans les gares du Bourget, d'Aubervilliers, de Pantin? On y voyait arriver des blessés... Prêtes à les prendre, les voitures des Croix-Rouge étaient là. On les leur refusait. Ils étaient réembarqués pour une direction lointaine.

Est-ce à dire, comme on l'a parfois répété, qu'on ne croyait pas pouvoir mettre des blessés dans Paris? Mais le service de santé, dans le même moment, encombrait de blessés ses propres hôpitaux. Saint-Martin en a regorgé, et l'on en a vu qui avaient besoin d'opérations graves dans des locaux où il n'y avait ni salle d'opérations, ni objets de pansement, ni infirmières connaissant leur affaire.

La vérité, c'est qu'il y eut, chez les médecins militaires, une hésitation à mettre leurs blessés entre les mains des médecins civils, et dans les services de santé une sorte de rivalité à l'endroit des initiatives privées que favorise la charité publique. Mais c'est bien fini, tout cela, n'est-ce pas?

Les blessures! On peut les guérir toutes si elles sont bien prises.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1937.

Gangrène et tétanos. On peut guérir le tétanos ; au Val-de-Grâce on le guérit.

Il faut bien se mettre dans la tête que les blessés sont faits pour être guéris.

Il faut que l'on s'entende. Il ne faut pas qu'il y ait plusieurs bons Dieux.

C'est un rôle principal à cette heure que celui d'un médecin dans les hôpitaux de la France. Un rôle sans pareil, le plus efficace pour l'humanité et pour la patrie. J'admire mon ami, le grand chirurgien Thierry de Martel [1], qui a voulu partir comme soldat-combattant, être là-bas, en plein péril. Il a réclamé sa part de toutes les fatigues, de tous les dangers. Oui, certes, je l'admire. A-t-il raison? Choisit-il le poste où il rendrait le plus de services? Un médecin soulage, guérit, refait des soldats à la France. Si j'étais le chef de Thierry de Martel, il me semble que je lui dirais : « Adjudant, allez à l'arrière, laissez votre fusil, allez à l'ambulance, sauvez nos blessés. » En tout cas, d'une seule voix, la France fait appel à la bonne entente, à la science, au dévouement.

*
* *

Physionomie de Paris. — L'autre jour, j'avais traversé la moitié de Paris sans regarder ni à droite, ni à gauche ; je m'en suis aperçu pour m'en faire le reproche. L'instant est curieux. Mais nous sommes tellement absorbés par la bataille qu'on ne songe pas à rien voir.

Paris fut saisissant à la fin d'août, au début de septembre, au moment de l'exode, et puis quand nous fûmes seuls. Il y eut là quelques jours d'un caractère tragique, puis d'une sévérité grave et pure.

Aujourd'hui, c'est petite ville. La diversité des intérêts a disparu. La Chambre est vide.

Et même les rares individus qui, par ce temps de pluie et bourrasque, ne donnent aucune prise et comptent ne pas recevoir sur leur personne une goutte d'eau, participent du sérieux général, sont oppressés par l'angoisse des autres,

1. Le docteur Thierry de Martel, fils de la comtesse de Martel, née Mirabeau (Gyp), et amie de toujours de Maurice Barrès et de sa famille.

améliorés par l'espèce de pénitence publique au milieu de laquelle nous vivons.

Heureux ceux qui trouvent un travail dans lequel ils puissent s'enfoncer, un travail qui, de près ou de loin, les rattache à la Défense nationale.

Chacun désire être utile et s'enfonce dans un travail qui laisse le moins possible l'esprit songer, imaginer, errer. On a le désir de ne pas tourner à vide dans le même cercle de suppositions et de vœux stériles, et plus encore le désir de donner quelque chose à la patrie, de s'associer à l'effort universel et désintéressé.

Les gens ont une confiance absolue dans le salut de la France. Mais les sacrifices sont lourds, portés par des innocents, par nos soldats. Chacun vieillit en songeant à eux.

Les soldats, en revenant de la guerre, en regagnant Paris et les villages, seront étonnés de voir comme nous avons tous vieilli.

Je suis convaincu qu'il se prépare dans ces champs de France quelque moisson inouïe.

Toutes les intelligences à cette heure reconnaissent la vérité. Cela se témoigne dans la hiérarchie. Les soldats sont au premier rang. On désire servir, servir les combattants et aider à la victoire, ou du moins servir les blessés et connaître leur malheur.

Avant la guerre, il y avait des gens pour rire de la mystification qu'on leur faisait pour les faire passer derrière[1]. Aujourd'hui, il n'y a plus personne pour appliquer ce décret.

Comment se sont faites les conversions?

Chacun retrouve dans sa famille la figure de quelque soldat. Il n'est pas nécessaire d'aller s'incliner devant l'opinion des autres. Eussions-nous été les ennemis de l'armée, c'est notre propre sang qui se réveille, et c'est notre famille que nous louons quand nous acclamons l'armée.

1. Allusion à la hiérarchie officielle qui place les généraux, et d'une façon générale les représentants de l'armée, après les représentants du pouvoir civil dans les cérémonies officielles.

Il en va de même pour les religieuses. Dans toutes les familles françaises, il y a des religieuses et des prêtres. Si éloignés de nous, à travers les générations, que nous ignorons leurs noms et leur existence, mais ils vivent dans notre formation.

Qu'elle sera belle, après la victoire, la France régénérée ! C'est un monde nouveau qui commence.

***

Voyage du 4 octobre 1914. — A cette date, je quittai Paris pour aller avec M. Jaray organiser les premiers comités et porter les subsides du *Secours National* en Alsace (coin de Belfort et Dannemarie) et en Lorraine [1].

C'est une saison nouvelle. Nous n'avions connu que des chrysalides.

Cette guerre ranime la vie spirituelle. Il n'y avait plus ni saints, ni héros dans la vie imaginative.

C'est une chose qui me fait sourire quand je vois qu'il est question d'examen pour ceux qui sont allés à la guerre. Ils seront examinés à la Sorbonne. Mais la Sorbonne n'est rien.

Vous leur demanderez de l'histoire, vous leur demanderez de la poésie ?

Cette guerre instruit. Désir d'entreprendre et capacité de comprendre. Nous-mêmes, qui ne la faisons pas, qui la voyons, nous avons plus appris qu'en cinquante années.

A quelle idée cette génération va-t-elle se dévouer ? Elle

1. Au cours de sa visite aux soldats, Maurice Barrès fit une distribution d'effets de laine : à Dannemarie, au Ballon d'Alsace, à Saint-Dié, à Noyemont-les-Fossés, à Raon-l'Étape, au Grand-Couronné de Nancy.

Un reçu donné à Maurice Barrès, à Dannemarie, est écrit sur une feuille administrative dont l'en-tête est en allemand : *Kaiserliches Amtsgericht* (Tribunal impérial), *Dammerkirch*. C'était le papier trouvé à la mairie.

Voici le reçu : « M. Maurice Barrès a remis aujourd'hui à l'État-major de la ... division plusieurs ballots d'effets en laine, vêtements d'hiver et paquets de tabac, que le général de division a acceptés avec reconnaissance, et pour lesquels il adresse aux généreux donateurs ses remerciements personnels et ceux des braves soldats qui en bénéficieront. »

Voir la *Chronique de la Grande Guerre*, *Voyage en Lorraine*, t. II, p. 1 à 87.

sait qu'elle doit s'emparer des hautes questions, qu'elle doit résoudre les questions sociales et religieuses. Et comment le faire?

Ils se mettent dans leurs tranchées — comme leurs philosophes se mettent dans leurs systèmes, dans leurs formules — dans les ronces artificielles, dans des cavernes d'où l'on ne peut les déloger.

A) Je donne une couleur à ce qui passerait;

B) Je travaille, je prie pour la même cause que celle pour laquelle ils combattent. Cela leur porte-t-il secours? Nous marchons vers le même but; nous sommes unis dans la même œuvre spirituelle.

Sont-ils jaloux du roi de Prusse?

Vous voyez ces noms de roi de Saxe, de roi de Bavière, et vous vous demandez...

La guerre améliore... S'il reçoit un coup de feu, il est en état de grâce (*le Bandit corse*, Veuillot.)

Il paraît que *l'Humanité* a dit...

Les pensées du fond de leur âme et qui les mènent valent mieux que celles qu'ils expriment. C'est ce que j'ai toujours cru et je suis profondément heureux (*Mort de Baudelaire*, Veuillot.)

Ils ne parlaient pas notre vraie langue, ils n'éprouvaient pas nos vrais sentiments.

C'était dans le temps où j'écrivais *Colette* et le *Service de l'Allemagne*. Par là, j'ai été meilleur maître qu'eux.

La vie d'un héros est un plus grand enseignement que la parole du maître. Quand l'instituteur reviendra ayant été un des héros de la guerre de 1914, il touchera et émouvra le cœur des enfants.

Je ne leur dirai pas ce qu'ils étaient parce que je risque de les offenser, ce qui n'est pas dans mon idée, mais il est permis et nécessaire que je rappelle ce que j'étais puisqu'ils me mettent en cause. J'étais un patriote.

Aujourd'hui qu'ils tombent à l'ennemi, ces messieurs me

dispensent de critiques, et je salue pieusement leur sacrifice. Ils se conduisent très bien et mériteraient de n'avoir pas dit tout ce qu'ils ont dit.

J'ai toujours été dans mon petit rang, avec mes petites capacités, un patriote. J'étais avant eux sur le bon chemin.

Vous avez cédé aux choses profondes qui valent mieux que votre ambiguïté.

Il ne faut pas croire qu'on ne sent pas au milieu des misères.

Un des caractères, la fraternité des chefs et des hommes. Et quel respect pour le chef! Même chez les fortes têtes.

On se dispute la supériorité du monde.
Leur haine contre les prêtres.
Quelque chose de grave et de profond qu'il y a en Allemagne.

*
* *

A-t-il perdu sa foi en lui-même? L'empereur allemand a les cheveux blancs. Il souffre parce qu'il n'est pas pangermaniste. Les atrocités que sous sa direction on accomplit ne lui semblent pas légitimes.

Ainsi le Faust, l'hégélianisme, le wagnérisme, autant de jalons posés sur le chemin de l'Allemagne pour la conduire vers l'incendie de nos villages. Autant d'étapes, autant de formes d'où le pangermanisme s'en allait fortifié vers son avenir.

Il regardait ces terres et il se disait que ce n'était pas assez d'y détruire notre race, qu'il fallait encore y installer la sienne.

Quand il regardait les flammes de nos villages a-t-il cru à sa propre destruction? Il était venu dire : « Malheur aux vaincus. » Mais est-il le vainqueur?

Si on savait ce qu'il a pensé.

Il sent ce qu'il y a d'incomplet dans le pangermanisme et, comme il aspire à la domination de l'univers, il voudrait nous gagner « pour que sa conscience soit en repos ».

Quand le Louvre fut miné, Nietzsche a pleuré.

*
* *

Il y a quelques mois, je me promenais dans l'empire ottoman d'Asie. Je regardais, j'écoutais, je m'instruisais. Comment consolider nos institutions, développer toutes nos influences?

A peine étais-je rentré en France, et quand je venais de commencer ma campagne dans un banquet présidé par Barthou, c'était la guerre.

Alors j'ai reçu bien des lettres de nos religieux accourant pour défendre la mère-patrie. Si après la guerre et la victoire il était encore nécessaire de plaider leur cause, on pourrait invoquer l'empressement avec lequel ils viennent de répondre à l'appel de la France.

J'étais à Alep dernièrement; le consul d'Allemagne valait plus que le consul de France, et les commis-voyageurs allemands qui étaient à l'hôtel valaient plus que moi; et si j'avais voulu fermer la fenêtre, le colonel aurait eu plus de chances de la maintenir ouverte.

*
* *

Les neutres. — Binet-Valmer se fait faire un uniforme, achète un cheval, se présente ainsi au général de Trentinian, et le voilà cavalier de seconde classe. En route pour la guerre.

Défendons-nous chez les neutres. — Parmi les engins de guerre, il y a les écrits. L'Allemagne a ouvert de véritables ateliers excellents pour compléter les ateliers de Krupp. Elle y fabrique des mensonges de tous les calibres. La Suisse, la Hollande, l'Italie, les pays du Nord, tous les pays neutres conviennent de cette propagande.

*
* *

Croix de guerre. — Est-ce qu'il y a en France à cette heure des gens qui pensent à des décorations autres que celle de la Légion d'honneur, autres que celles que l'on trouve sur le champ de bataille?

*
* *

Le général de Maud'huy me dit : « Ces livres-là, on n'en voit plus d'éditions ; ils ont pourtant formé notre race. Quand j'ai quelque chose qui m'inquiète, un cas de conscience à résoudre, je les ouvre. On y trouve tout. Lors des inventaires, je n'ai pas pris la Bible, l'Evangile, mais *les Quatre fils Aymon.* Charlemagne demande à ses pairs de marcher contre Renaut, qui pourtant a raison. C'est une guerre injuste. Que font-ils? Ils disent : « Tu es notre roi, sire, nous irons à la guerre. Seu- » lement, nous ne frapperons pas. » Eh ! bien, voilà ! »

*
* *

« On ne voit jamais ce que l'on désire trop. Quand je serai mort, il y aura la guerre[1]... »

« Peut-être que je me suis trompé, peut-être que la guerre est d'essence divine..., c'est-à-dire une des forces mystérieuses qui mènent l'humanité vers sa perfection[2]. »

Avant même qu'elle ait passé sur notre nation, rien que par ses approches, la guerre nous fait déjà sentir sa force régénératrice.

*
* *

La dépêche du grand-duc Nicolas.
Cinq corps d'armée autrichiens détruits.
La route de Vienne ouverte.
La jonction des deux armées empêchée.
Cela va décider l'attitude de l'Italie.

*
* *

Ce que prouve abondamment et surabondamment le *Livre jaune,* c'est que ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre. On nous menaçait, nous étions calmes, sages, prudents. On ne nous en menaçait que davantage.

1. Une des dernières phrases de Déroulède.
2. Phrase prononcée par Jaurès à son retour d'Allemagne.

Mais passons. Nous sommes aujourd'hui en train de nous faire respecter et ceci console de cela.

Nous pouvons avec plus de liberté fixer notre esprit et développer notre pensée sur ce fait.

*
* *

Saint-Cyr, 13 janvier. — L'élève-officier Bodina, huit jours de salle de police « pour avoir tiré la langue à son maréchal-des-logis... ». Des enfants. Et demain...

*
* *

Musset, Baudelaire, madame de Noailles, les poètes du faux infini.

*
* *

Il ne faut pas me demander de haïr Jaurès. Je ne le peux pas, et après examen, je ne le dois pas. S'il y a chez lui de mauvais services rendus à mon pays et qui m'opposent à lui, qui font de moi un soldat contre lui, ce qu'il y a de plus intime et de plus élevé dans sa nature ne m'est pas étranger, et parmi ceux avec qui je dois combattre, il en est qui sont démunis de ce saint des saints, de cette valeur vraie, de cette sensibilité généreuse que je voyais vibrer au centre de son être.

*
* *

Lors du boulangisme, j'espérais trouver (ce que la Ligue pangermaniste a trouvé dans la social-démocratie) un socialisme collaborant avec la Ligue des Patriotes.

*
* *

Au 15 janvier 1915, il me vient une note de l'État-major général de Paris, qui est dans mes documents et que j'utilise le 21. Elle marque la dépression, en même temps que la rentrée des Chambres, avec le discours de Deschanel qui commence la campagne contre Poincaré.

Chaque parti tire contre l'autre.

Émile Constant dit à Henry Simond, le mardi 19 janvier : « C'est l'élection de Poincaré, voulue par la droite et pour laquelle les curés ont illuminé, qui a déchaîné la guerre. »

Et Deschanel ramasse les voix du Parlement dans sa lutte contre Poincaré.

Je sais bien l'irritation qu'il y a contre moi à la Chambre. Je ne leur puis pas pardonner d'avoir jeté à terre nos églises.

*
* *

Mort de Georges Thiébaud, 21 janvier 1915[1].

*
* *

... M. Hoskier n'était pas seulement un des financiers les plus estimés de la place de Paris, mais une personnalité politique. Il fut un des premiers artisans de l'alliance franco-russe. D'origine danoise, il avait conservé, à la Cour de Copenhague, de précieuses relations... Reçu dans l'intimité de l'impératrice Feodorovna, il réussit à détruire les préjugés que certains incidents avaient fait naître dans l'esprit des souverains russes à l'égard de la France.

Après deux années d'efforts, en 1889, il concluait avec M. Wychnegradski, ministre des Finances de Russie, le premier emprunt russe. Dans l'audience accordée par Alexandre III à M. Hoskier, après la signature de la convention financière, l'Empereur ne put s'empêcher de lui marquer sa satisfaction : « Je suis heureux, lui dit le Tsar, de ne plus être sous la botte des Allemands. » Quelques années plus tard, l'Empereur fit appel à son concours en faveur des Serbes, en proie à des difficultés financières. « Je vous recommande mes enfants », lui dit Alexandre, dans un entretien intime.

Il est venu causer de Jaurès avec moi.

Le sens de la force chez Jaurès.

Arcana imperii.

Jaurès se demanda si la guerre ne faisait pas partie du plan divin.

*
* *

« Venez, monsieur de Chateaubriand, contempler la hutte des Natchez. »

(Joseph Reinach au bois des Canadiens, nord d'Armentières.)

1. Voir *les Ultima verba de Georges Thiébaud, Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 113 à 121.

*
* *

M... dit dans les couloirs (témoin Bouge) :

— Ces cochons de curés, ils se font tous tuer pour nous emm...

*
* *

Mégalomanie. — La fameuse formule allemande, le droit c'est la force, ou la force crée le droit, peut triompher un moment, comme il arrive souvent que la bête l'emporte sur l'esprit ; mais ce dernier reprend le dessus, parce que le désordre ne peut pas durer longtemps.

Le faible cloué sur la croix a nos hommages, et le noble homme tire spontanément l'épée pour le servir ; c'est ainsi que demeure toujours juste la formule, la devise : la croix et l'épée.

Mommsen dit de Vercingétorix : « Voilà bien la marque même de la nation celtique que son plus grand homme n'ait été qu'un chevalier. »

« Et cela, me dit Camille Jullian, est tout simplement triste et erroné, car Vercingétorix a été un chef très habile et un administrateur de premier ordre. C'est par-dessus le marché qu'il a été galant homme. Les Celtes ont eu des chevaliers, mais aussi des poètes, des artistes et des industriels. Toute mon *Histoire de la Gaule* est une œuvre d'insurrection contre les pages de Mommsen qui ont pesé sur toute la science française depuis cinquante ans, si bien que lorsque je publiai *Vercingétorix*, vous savez les attaques dont ce livre a été l'objet.

» Et derrière la Gaule, Mommsen vise la France, comme derrière la culture romaine (le mot revient sans cesse chez lui) il vise la culture française. Il y a dans l'histoire romaine de Mommsen, ramassées en germe, toutes les folies sociologiques et les sottises historiques des épigones de maintenant, car lui, Mommsen, savait s'arrêter à temps. »

Kossinna a voulu prouver que la préhistoire attestait la supériorité initiale de l'Allemagne et, ce sont ses propres

paroles, que « les crabes germaniques des temps quaternaires annonçaient la prééminence intellectuelle de Gœthe et de Schiller ». C'est un fou, disait-on autour de nous. Hélas ! c'était la folie de tous les Allemands. Kossinna dirige à Berlin une des revues préhistoriques les plus populaires, et pour cause, en Allemagne.

Nos dieux et les leurs. — Citation de Thucydide. Discours des gens de Milet.

Il fallait vaincre notre Dieu, gagner son amitié. C'est ce qu'ils sont incapables de faire. Bonaparte le fit en Egypte. « Vaincre le génie du peuple étranger ».

Ces brutes brûlent Reims.

Jamais je ne suis allé dans un pays sans honorer le génie du lieu. Guillaume en a une idée. Le Kronprinz loue Joffre, l'Empereur les blessés.

Sa folie est d'avoir nié nos dieux, nos idées-types.

C'est une lutte entre la suprématie du goût (Reims) et de la brutalité (le mortier). Je souffre de nos faiblesses.

Notre vie morale disparaissait, ne se poursuivait plus. Il fallait des saints.

Ce que je vois le mieux en Allemagne, c'est encore leur empereur. Il est venu pour voir Nancy brûler. Il a vu cette armée admirable et il a senti que nous n'étions pas pourris.

*
* *

23 février 1915. — A onze heures du matin, mon article n'ayant pas paru, Corpechot est venu me dire, de la part du colonel D..., que la censure n'avait pas le moyen de supprimer mon article, mais que s'il paraissait le général X... aurait l'oreille fendue. A moi de choisir.

*
* *

Nous reprendrons de droit l'Alsace-Lorraine. Et nous organiserons toutes choses de telle manière que nous ayons dorénavant les clés de la maison[1].

En outre, il ne faut plus qu'il y ait de souveraineté allemande sur la rive gauche du Rhin.

Les Allemands veulent nous dominer. N'y pouvant parvenir, ils se rallient quasi-unanimement à la thèse que soutient toujours une partie d'entre eux, ils cherchent à nous exterminer. Ils ont essayé de nous hébéter par la terreur ; ils épuisent sur nous et sur les Belges toutes les variétés des supplices les plus affreux de l'histoire ancienne. La sanction légitime de leurs crimes aux époques qu'ils renouvellent eût été l'extermination de leur aristocratie et la domestication du reste. C'est bien ce qu'ils voulaient faire en France, et c'est cette idée de derrière la tête qui explique leurs crimes les plus fameux des derniers mois. Tout au moins, prenons contre ces hommes savants et sauvages toutes les précautions pour qu'ils soient hors d'état de nuire. Une fois la bête féroce réduite à merci, limons ses griffes et dressons devant elle une barrière solide dont nous soyons les maîtres.

*
* *

Allocations. — Un dossier énorme[2]. Fort avant dans la nuit, je l'ai étudié. Je ne peux pas juger du bien-fondé des réclamations. J'ai fixé mon esprit sur celles qui m'étaient signalées, confirmées par des personnes considérables. Et je n'en ai pas conclu que les commissions eussent tort et qu'il y eût des injustices. J'en ai conclu qu'il y avait suspicion, qu'il y avait querelle, qu'il y avait chagrin et irritation chez les faibles, entêtement et maladresse chez les puissants.

Nous sommes à un moment où il faut tout apaiser. L'inconvénient de ma campagne, c'est qu'en donnant du retentisse-

1. Voir *la Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 278.
2. Maurice Barrès remit le dossier au ministre de l'Intérieur, le 10 mars 1915. Voir *Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 347.

ment à des souffrances, elle peut les irriter, je veux dire les aggraver et même les prolonger dans l'imagination de ceux qu'elles n'atteignent pas.

Et pourtant, sous ce prétexte, devons-nous faire taire la misère malheureuse?

Personne j'imagine ne me le demande.

J'ai signalé un ou deux cas à M. le Sous-préfet de Mirecourt. Il ne me répond pas. Le voilà suspect à mes yeux, car moi, je réponds aux sous-préfets quand ils s'adressent à mon obligeance. Suspect de quoi? De mal juger? Non pas. Qu'il me réponde ou non, les cas restent les mêmes. Mais suspect d'être un homme de parti. Il s'est dit : « De quoi se mêle monsieur Barrès! Ah! si c'était monsieur Marc Mathis, certes, je lui répondrai, etc., etc. »

J'aurai plus de chance avec son ministre.

*
* *

Être resserré tout le jour dans un métier à ma mesure et répandu le soir dans le ciel.

— Vous avez vu un tel, il ne vous a pas tendu la main.

— J'ai cru que c'était par modestie!

Ah! c'est certain que si je voulais être sous-secrétaire d'État, il me rattraperait.

C'est par le cœur que les gens valent et voilà l'erreur des anticléricaux. Où voient-ils que l'on fasse aujourd'hui l'éducation du cœur?

*
* *

Mysticisme de la guerre. — Il y a des moments où nous éprouvons de la difficulté à comprendre notre propre grandeur.

Péguy. — On l'avait pris dans sa petite boutique de la Sorbonne, ce chef. Mais lui, il avait pris son âme de chef dans les grands poèmes de la race.

Et que ferons-nous de la victoire? Je parlais de la patience des poilus dans ces tranchées sans une plainte. Avons-nous jeté un regard assez persistant sur ces régions mystérieuses et

assez écouté ce silence? Quel silence! Quel est le grand mot de cette guerre, de ces âmes? On attend la délivrance de Metz et de Strasbourg, le refoulement des bandes germaniques, leur mise hors d'état de nuire. Et quoi encore? Quel est le secret de ces âmes?

Quelque chose de morne.

J'ai dit qu'une teinte kaki était répandue sur les nouvelles de la guerre et qu'on nous laissait ignorer les hauts faits. Ils se battent dans une cave. Dès le début, je me suis offert à être l'historien.

J'irai plus loin. On ne donne rien à saisir à des âmes enthousiastes. L'instant est bon pour nous rapprocher dans des œuvres. Nous ne pouvons que nous définir. J'attends qu'on nous propose ce qu'on fera pour les ouvriers qui ont droit à un code du travail, ce qu'on fera pour les catholiques, ce qu'on fera pour l'armée qui doit être comblée d'honneurs.

*
* *

La position qu'ils se créent est de dire :

— Nous avons cherché une entente avec l'Allemagne. Nous avons tout fait pour éviter la guerre.

Ils tiennent pour un mérite le fait que nous n'étions pas prêts. Cela prouve bien que nous ne cherchions pas la guerre.

*
* *

Je crois à la nécessité de quelque chose de nouveau, et je quitterai la vie publique si ce quelque chose n'apparaît pas. Il ne peut pas être le résultat d'un vertige, il doit sortir de la volonté des tranchées.

C'est un Scapin, ce Briand. Le clergé, car enfin la religion repose sur une base morale, pourra trouver de la *déférence* dans le peuple. Et un évêque, entrant dans une assemblée populaire, où tous les bancs sont pris, s'il n'est pas un combatif, trouvera un ouvrier pour lui offrir une place.

Patriotisme? La guerre vous a prouvé que le peuple était patriote. Il y a accord là-dessus.

Religion? Vous pouvez obtenir de la déférence.

Voilà.

— Si vous avez l'opinion pour vous, les cadres, l'organisation sociale, vous ne les avez pas.

*
* *

Article *les Blessés d'abord* (dans le dossier des mutilés).

*
* *

C'est Marcelle Malvazel, 175, rue Champerret, qui a écrit la lettre aux petites filles de Dannemarie que j'ai publiée, vers le 12 janvier 1915[1].

*
* *

Demain. Que sera demain?[2] — Je causais l'autre jour avec des hommes politiques. Ils me disaient qu'au village on ne voit pas encore de changements produits par la guerre.

— Il y a encore des gens dont l'esprit n'est pas militaire.

— Précisément, leur dis-je, attendez le retour des mobilisés. Ce sont les soldats qui seront modifiés par la guerre.

Nous en restâmes-là.

Comment seront-ils modifiés? C'est le problème de la renaissance de demain. La censure m'a empêché de le traiter.

Il y a une renaissance religieuse. Des émotions qui se jettent dans la forme catholique.

Il y a le goût de l'organisation.

Et pour défendre ces idées plus de brutalité.

Élargissement de la vie spirituelle, de la vie matérielle, plus de virilité. Tout cela ne servira de rien, si nous n'avons pas plus d'enfants. Mais précisément, avec cela, nous aurons plus d'enfants.

— Laisse-moi, je sais faire cela mieux que toi.

1. Voir *la Première classe en Alsace, Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 60-64.

2. Enquête sur *la France d'après la guerre. Que sera la France de demain?, la Renaissance*, 20 mars 1915.

Maurice Barrès répondit à cette enquête dans *l'Écho de Paris* du 7 mars 1915. Voir la *Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 331, etc.

Les lois mortes. Les titres morts. Qu'est-ce qui subsiste dans la poussière des tranchées? Les supériorités vraies? Pas absolument. Mais on les juge, on est immédiatement pesé.

On voit les inégalités de nature. C'est une revision des titres.

Où place-t-on le but de la vie?

Question sociale. Il ne nous sera pas difficile d'avoir un meilleur sentiment. Mais une meilleure raison? Que l'Alsace nous serve de modèle.

Toute tâche de loin paraît difficile, plus difficile que la réalité! Elle ne le sera pas plus, celle-ci, que de gagner la bataille de la Marne.

Cette restauration constitutionnelle s'impose. Un pays en a besoin après un tel bouleversement. Le nôtre en avait déjà besoin avant. Et combien!

Quelle sera l'institution qui exprimera toutes les tendances de la nation?

Ces pensées avaient déjà hanté à bien des reprises les esprits, tous les esprits. Mais résoudre les questions hardies, une répugnance invincible pour le changement.

Fata viam invenient.

*
* *

Il y a deux, trois ans, la charmante femme d'un diplomate serbe[1], qui veut bien me traiter en ami, me fit l'honneur de m'inviter à déjeuner seul à seul avec le fils aîné du roi de Serbie.

Ce jeune prince était à Paris. Il aime la France. La conversation roula pendant deux heures sur les forces comparées des deux pays dans une prochaine guerre inévitable.

... Pour ma part, dès le jour de la guerre, tant que durerait la guerre et encore quelque temps après, je considérerais d'instinct, sans effort, mes pires adversaires français comme des êtres divins au regard des Prussiens.

Il secouait la tête...

1. Madame Grouitch, de naissance américaine, et liée avec M. et madame Maurice Barrès depuis leur premier voyage en Grèce, où ils s'étaient rencontrés à Athènes.

*
* *

Celui qui fait l'union du troupeau, ce n'est pas le mouton qui bêle, c'est le chien qui mordille.

*
* *

Champenac, la liberté du monde.

Lettre de Baldensperger, notre individualisme[1].

Article de Boylesve : l'ordre et l'honneur. Cela était mieux dit dans le *Service de l'Allemagne*.

La superbe histoire du général G... Elle montre notre union? Elle va à ce qui nous est en commun. Je vois sourdre les sources. Frère détesté, tu es mon frère[2].

1. M. Fernand Baldensperger, professeur à la Sorbonne, et madame Baldensperger, née Bonzon, furent des amis très proches de M. et de madame Maurice Barrès. Maurice Barrès s'entretenait avec eux souvent de son travail, tant à Paris qu'en Lorraine. Madame Baldensperger fut présidente du *Livre français*, à Strasbourg.

Voici un extrait de la lettre de M. Baldensperger :

« ... Notre individualisme, que les Allemands considèrent comme un retard, et qui est une incontestable avance au point de vue de la valeur humaine, s'accommodera-t-il et s'adaptera-t-il? L'organisation de la famille, de la cité, de la mise en valeur économique passera-t-elle avant nos bavardages, nos mises à l'index, nos paradoxes législatifs et, il faut bien le dire, la commode inertie de quelques-unes de nos traditions? C'est à ce titre que nous rallierons des populations, qui sont encore plus inquiétées que séduites par notre bourgeoisisme, notre blague, notre fronde : nous y parviendrons sans aucun doute, mais en y mettant du nôtre à l'occasion...

» Mais je ne vois pas pourquoi je vous rappelle ces éternels problèmes de l'Austrasie : Erckmann et Colette Baudoche les ont connus avant que nos espoirs aient pu les poser à nouveau. Seulement j'avoue que, l'existence de la France mise hors de cause, je songe aux *au delà*, et je serais heureux de sentir que d'autres y songent comme moi. Le monde a tant besoin de la France que ce sont les éléments épurés de son apport que je voudrais imposer de nouveau à des zones accrues d'influence et d'action. »

2. En face de ces lignes, Maurice Barrès a épinglé le texte du discours prononcé par Gabriele d'Annunzio au banquet des groupements latins. Voici les dernières lignes de ce discours :

« La France aujourd'hui n'est pas seulement le champion de la liberté latine. Elle est — et il faut le proclamer très haut, et il faut le répéter sans cesse — elle est le champion de toute la liberté du monde. Qui donc sera près d'elle, sinon sa sœur en armes, debout? Elle y sera, et non seulement pour l'honneur du nom latin, pour recouvrer les terres qui furent une partie de la dixième région italique d'Auguste, pour dominer à nouveau la mer Dogale, dont la possession lui est nécessaire comme la garde des Alpes, mais pour atteindre enfin, par-dessus l'intégrité du sol, l'unité véritable de sa conscience et de sa puissance. Elle y sera demain, je vous le dis. J'en ai enfin dans mon âme la certitude enivrante. Et vraiment, mes frères, les aurores les plus belles ne sont pas encore nées. »

*
* *

La science allemande malhonnête.

Je relisais le livre prophétique de Marchand[1]. Il cite Moltke (p. 78) et *tout le morceau sur le Rhin.* Cette science malhonnête.

Leurs médecins.

(Nos frontières de l'Est et du Nord.)

*
* *

Dans le récit sur les enfants, 15 mars, il s'agit de la ferme de la Cerisaie (Meurthe-et-Moselle), à quatre cents mètres de la frontière, madame Dumatz et ses deux enfants.

Le X... du 26e régiment d'infanterie (avril) est Passard.

*
* *

Je viens d'organiser avec mes amis notre œuvre[2]. Je voudrais parler d'un point de vue de Baldensperger.

Il faut que chacun de mes articles soit un ballon d'oxygène qui donne à respirer aux lecteurs une confiance justifiée.

Le traité de paix.

Ce qu'il y a de vrai dans le pangermanisme. « L'Allemagne est un réservoir de nations », Baldensperger.

Qu'on ne nous sabote pas notre guerre.

Tous ces gens-là combattent pour établir le règne de l'évangile.

1. Louis Marchand, *l'Offensive morale des Allemands en France : l'Assaut de l'âme française* (Renaissance du livre.)

2. *La Fédération des Mutilés de la Guerre*, 63, Champs-Élysées.

C'est dès novembre 1914 que Maurice Barrès avait eu l'idée de cette œuvre d'assistance et de rééducation destinée aux mutilés de la guerre. Elle fut créée grâce à la générosité des lecteurs de *l'Écho de Paris*, auxquels Barrès avait adressé un appel dans le journal par deux articles, les 7 février et 1er mars 1915. Une souscription, ouverte aussitôt, avait donné, en trois semaines, plus d'un demi-million.

Autour de Maurice Barrès, président de la Fédération, se groupaient MM. Barthou, président du comité de Paris; A. Souchon, professeur à la Faculté de droit, secrétaire général ; le comte de Chaumont-Quitry ; Frédéric Masson ; Henry Simond ; O. Sainsère ; Charles Chenu ; le général Vieillard ; le Dr Tuffier ; le chirurgien Thierry de Martel ; etc., etc. Madame Edmond Archdeacon était présidente du comité des dames.

Nous intéresser à mille choses qui touchent aux grands soucis de l'heure sans verser dans la banalité, la réclame, la politique, le charlatanisme. Donnons l'ennoblissement de la littérature à tout ce qui est utile à la vie.

Ils furent héroïques et nous, tout au moins, nous fûmes admirateurs. Admirer, c'est déjà se hausser. Ils nous attirent, nous donnent le désir de nous mettre à leur niveau. Qu'y a-t-il de mieux dans l'histoire que ces gens-là, qui sont des héros et des saints? Des âmes qui se dressent en face des forces et des épouvantes les plus effroyables, des âmes qui marchent vers ce qui fait fuir, des âmes qui échappent à toute animalité.

Désir du Rhin (*Jeanne d'Arc*, de Pfister, *Histoire de Nancy*). Ce que nous leur apporterons (lettre de Baldensperger). La brochure du fils d'André Michel ; nous ne détestons pas les Allemands, Déroulède a donné le buste de Beethoven. On le jouait en 70 durant le siège. Voir les pages dans *Actes et Paroles*. Ils peuvent devenir nobles, voir l'incident de *la Marseillaise*, *le Temps*, 16 mai 1915, clauses traité de paix.

Ce n'est plus l'usure de l'instrument de guerre, c'est l'usure de la nation tout entière.

Élargir notre nationalisme[1].

Donner satisfaction à nos forces de sympathie et de curiosité intellectuelle.

*
* *

On me dit que le professeur Delbet s'est chargé de mettre aux mains de chaque combattant un flacon d'iode. Si les chefs militaires s'assurent que chaque homme possède le pansement qui lui a été distribué et sait s'en servir, voilà un premier

1. « M. Séché me demande, pour une enquête de la *Revue de Paris*, quelle action pourrait avoir la guerre sur notre littérature et comment j'estime qu'elle la transformera. »

Voir *Chronique de la Grande Guerre*, *Nous élargirons notre nationalisme (Ce qu'il en sera de notre littérature après la guerre)*, t. IV, p. 168-177.

point réglé, voilà un blessé à même de se donner les premiers soins ou de les recevoir dès le champ de bataille.

*
* *

Un vieil officier. Il interroge les volontaires :

— Un général de brigade vous visite. Comment lui rendez-vous les honneurs?

Les enfants avaient des perles de sueur au front.

Alors le vieil officier dit au maréchal-des-logis qui a fait leur instruction :

— Et c'est avec des soldats comme ça que vous comptez reprendre l'Alsace et la Lorraine?

— Mon capitaine, dit le maréchal-des-logis, il ne fallait pas de votre temps la laisser prendre.

— Que voulez-vous faire avec une armée qui n'a pas la foi? disait Castelnau.

Je traduirai : On ne pourrait rien faire avec une armée qui n'aurait pas la foi.

*
* *

Aujourd'hui, 11 octobre, à sept heures du matin, Philippe a quitté notre maison pour passer au dépôt et rejoindre le 12e régiment de cuirassiers, en Champagne, où l'on se bat. Il est parti illuminé de bonheur.

*
* *

Odin. — Le primitif, les ignominies. Les Allemands ont toujours aimé remuer le fond des âmes. Et ce qu'ils y trouvent d'instincts, de désirs, il leur plaît de le libérer et de le prendre pour maître. Ce qui se réveille en toi, lui disent ses philosophes et ses poètes, c'est le sens du divin. Lève les yeux, au milieu des nuages, nous allons te faire voir les dieux.

Mais cela n'est pas vrai? Qu'importe? Ils se le figurent. Ils sont allés éveiller au fond du néant, comme des créateurs, un je ne sais quoi pour en faire leur maître. Cela n'est pas médiocre, un peuple qui veut faire et défaire des immortels, peupler son firmament et dépeupler le nôtre. Ils veulent régner par-dessus les idoles brisées.

— Écoutez, me dit un assistant, il ne faudrait pas raconter toutes ces horreurs. Ça affole les populations menacées d'envahissement ; elles se mettent à courir sur les grandes routes, au lieu de rester chez elles, et ça gêne tout le monde. Vous devriez plutôt raconter certains cas où les Allemands se sont très bien conduits. Je connais un paysan de Bulainville qu'ils ont fouillé et qui se sauvait de chez lui avec 1 200 francs. Eh ! bien, ils lui ont laissé 200 francs.

— Je le dirai. Mais c'est un cas isolé.

— Vous devriez dire aussi qu'à Possesse, le propriétaire de la maison où a logé le Kronprinz a retrouvé ses meubles. On ne lui a pillé que sa cave.

— Gloire à cet honnête homme de Kronprinz !

*
* *

Une grande littérature contribue à établir au milieu d'une nation et dans les cœurs un foyer de forces.

J'aime les mots de Hugo, sa phrase, et cette musique, cet éclat des couleurs, cette architecture qui est sa poésie, mais non ses thèses, où je ne vois rien qui m'émeuve et m'anime.

*
* *

Mes détracteurs [1]. — Le seul recours, c'est de paraître devant la postérité avec une œuvre qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui est, tandis que d'eux rien ne restera, et les injures sont gelées à peine sorties de leur triste bouche déloyale.

Si je leur plaisais, je ne me plairais pas. Mon choix n'est pas douteux. Ils peuvent continuer de coasser. Mais pourquoi donc s'imaginent-ils que j'écrive pour eux ?

Mon rôle. Ce que je fais. — Je décris la tragédie nationale. « Nous n'avons pas le droit de laisser tomber les arts et la

1. *La rumeur infâme.* Voir la *Chronique de la Grande Guerre : les Fils de France*, 3 mars 1916, t. VII, p. 208. — *Au-dessus des querelles politiques*, 8 mars 1916, t. VII, p. 225. — *Le défi de la* Dépêche de Toulouse *et la rumeur infâme*, 6 juillet 1916, t. VIII, p. 276. — *Une odieuse campagne, Réponse à M. Raffin-Dugens*, 6 août 1916, t. VIII, p. 379.

pensée de la France, quand nos armes ajoutent un rayon de gloire sublime au drapeau. »

Mes Mémoires. — Je me suis toujours, et de plus en plus, refusé à agir au moyen de ma propre personne, et ainsi j'ai arrêté le développement de mes idées, car à mesure que mes écrits avaient pu intéresser, on voulait me voir, et j'en souffre, je me dérobe.

L'Église accueille toutes les passions pour les discipliner au pied de ses autels.

En septembre 1914, Briand, revenant pour quelques jours de Bordeaux à Paris, a dit à Leyret : « Je veux aller du côté de la Confédération générale du travail, parce que c'est le seul parti organisé. Là est l'avenir. »

J'apporte au sanctuaire un fruit de la Colline et je prie Notre-Dame de Sion, protectrice éternelle des Lorrains, qu'elle accueille dans son trésor mon hommage, pour le préserver de périr. Puisse cet humble poème servir pour l'accroissement de la vie sur les pentes sacrées qui mènent au lieu saint[1]...

*
* *

Début de février 1916. — Jaurès. — Henry Cochin admire la science et la mémoire de Jaurès :

— Il savait tout ; il retenait un livre qu'il avait lu.

Cochin me dit que, lui ayant indiqué un livre italien sur les troubadours, l'autre, plusieurs mois après, le lui cita et commenta bien mieux que n'aurait pu faire Henry Cochin, dont c'est la spécialité.

De même, on m'a dit qu'un soir, chez Léon Blum, il étonna et colla Annunzio sur les petits poètes italiens. (Ne serait-ce pas le même livre ?)

— Mais là-dessous, affirme Cochin, aucune nature propre.

— C'est là ce que je ne sais pas. Je causai si peu avec lui ;

1. Projet de dédicace de Maurice Barrès pour l'exemplaire de la *Colline inspirée*, destiné à la chapelle de Sion.

je ne l'ai pas épuisé ; je ne suis pas allé au fond pour voir si c'était une citerne ou une source. Mais j'aimais son abandon, sa générosité.

— Oh ! que je ne crois pas, dit Cochin. Il était méchant, envieux, jaloux. Il voyait fuir le pouvoir qu'il était allé chercher, comme les Bonaparte et les autres, tout à gauche, et il cherchait à détruire tout ce qui s'élevait. Il aimait à élever des pères Combes...

*
* *

Il faut des racines. J'aime mieux le moindre arbre que le plus beau mât de cocagne, la petite fille avec un catéchisme que ces inventeurs de systèmes !

3 février 1916.

— Au catéchisme, dit Poucette[1], il y a une petite fille qui est drôle : elle a les yeux pleins de larmes quand elle parle de Notre Seigneur.

— Comment est-elle ?

— C'est une petite avec un bonnet... Elle a répondu l'autre jour que les prêtres étaient au-dessus des anges.

*
* *

Mars 1916. — Le commandant Morel tomba, le 11 septembre 1914, à Roville-aux-Chênes, en entraînant son bataillon contre les vagues prussiennes qui déferlaient de la vallée de la Meurthe vers la trouée de Charmes.

Son fils, sous-lieutenant d'infanterie, plusieurs fois blessé, cité à l'ordre de l'armée, décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, vient d'être frappé au cœur d'une balle allemande pendant une reconnaissance...

Sa mère m'apprit à lire au collège de Charmes avant 1870 et lui, puis son fils, meurent devant Charmes. Grands services qu'on ne sait pas et que je sais. Comment les reconnaître ?

*
* *

Orient. — Nul de nous ne désirait hâter la liquidation de l'empire ottoman. Déchirer la robe de l'Asie, tailler dans

1. *Poucette*, surnom de petite fille de mademoiselle Anne Boidot, fille du commandant Boidot, tué à Verdun, en 1914, et cousine, par sa mère, née Lucas de Peslouan, et morte en 1911, de madame Maurice Barrès. Poucette vécut auprès de M. et madame Maurice Barrès, depuis la mort de son père jusqu'à son mariage, comme un enfant auprès de ses parents, et leur affection réciproque ne s'est jamais démentie.

cette étoffe bigarrée et recoudre, quelle responsabilité ! Ah ! si les Turcs avaient voulu écouter les conseils et les suivre, si l'on avait pu avec eux adoucir, perfectionner la vie dans les vieux cadres. Mais il n'y a plus de Vieux-Turcs, dit-on, plus rien que la loge de Salonique tombée sous la domination allemande. Plus d'hommes dans ce vaste empire. C'est l'Orient désert.

Réveillez-vous donc, vieilles races, et reprenez possession de vous-mêmes, puisque vos maîtres défaillent.

Aux yeux de tous, apparaît maintenant l'immense empire arabe.

Il ne peut pas se passer de tuteur.

*
* *

Aurora lucis rutilat : le jour ne tardera pas trop à venir.

« L'herbe poussera par là-dessus », disaient les Allemands. Nous avons empêché l'herbe de pousser. (Maringer, *Force du droit*, p. 116.)

*
* *

Le littérateur du territoire[1]. — Nos soldats libèrent le territoire. Derrière eux, chacun cherche à se rendre utile, à mettre ses aptitudes au service de la défense nationale, l'ouvrier, le commerçant, l'industriel, les femmes, tous ceux qui ne peuvent pas être sur les lignes de combat.

Un certain nombre d'écrivains se sont considérés comme mobilisés : enflammer les masses, entretenir la confiance.

Une nation existe, persévère dans l'être aussitôt que chacun de ses membres préfère la mort à une vie dénaturée, dénationalisée. La littérature manifeste et contribue à créer cette volonté. On peut même imaginer telle situation où la patrie n'existe plus que dans le chant de ses poètes. Pendant qua-

1. Littérateur du territoire : la presse défaitiste, qui attaqua Maurice Barrès avec acharnement pendant toute la guerre, l'avait appelé ainsi, en jouant sur les mots, par analogie au surnom de « libérateur de territoire », donné à Thiers après l'évacuation des régions occupées par les Allemands, en 1871.

rante-quatre ans, l'Alsace-Lorraine vient d'être française par le sentiment de ses habitants, par cela seul, et l'expression donnée à ce sentiment fut un réel service. Quelques bons auteurs étaient le centre de la pensée alsacienne-lorraine. C'est là que fut particulièrement vraie la belle expression de littérateur du territoire.

On en peut souffrir, on n'en est pas diminué.

C'est dans ce fumier que poussent toujours les plantes les plus hautes et les plus fortes, chargées de fleurs divines.

Quelle plante est toujours en fleurs? Le bon Homère sommeille quelquefois. L'arbre ne déchoit pas après qu'il s'est couvert de feuilles frissonnantes; il les disperse sous le vent d'automne et demeure noir et triste durant les jours d'hiver. Cette diversité, c'est la vie. Ces inégalités vous seront épargnées s'il vous suffit de lire des rapports rédigés par un esprit insensible. Mais en place d'une âme dont vous suiviez la respiration souhaitez-vous un moteur mécanique? Vous avez bien tort.

— Mon confrère, puisque vous avez pris la peine de penser à moi pendant trois colonnes, je vous dois de mettre mon volume dans votre billet, et laissez-moi ajouter à cet envoi l'expression de l'intérêt avec lequel je vous ai lu[1].

Nous-mêmes, qui ne sommes rien à côté de ce grand homme, nous avons bien la persuasion qu'il y a tel coin de terre dont nous avons dégagé et restitué le sens, et auquel notre nom et quelques-unes de nos idées demeurent liés, et là encore ce beau nom de littérateur du territoire est justifié.

*
* *

Les familles spirituelles de la France[2]. — Élan de cœur et de raison.

1. Allusion à un article d'attaque d'une feuille défaitiste pendant la guerre.

2. *Les diverses familles spirituelles de la France* devait paraître en édition originale en avril 1917, chez Émile-Paul, puis en édition définitive, avec des *Marginalia* et appendices, et une préface de Philippe Barrès, chez Plon, février 1930.

C'était le souffle des Croisades et l'esprit le plus actuel, c'était l'éternelle jeunesse de la France.

Des sentiments lentement amassés faisaient explosion.

Ainsi, le 2 août, nous avons commencé de vivre d'une vie collective ; nous nous sommes découvert une conscience plus profonde que notre conscience individuelle.

Il y a beaucoup de sainteté dans les tranchées.

Pour le chrétien, chaque jour de nos armées renouvelle la passion du Christ. Certains s'élèvent très haut et voient.

Ils sont les fils des cathédrales et des petites églises de village fleuries de la terre de France.

Il semble que cette guerre nous ait découvert à nous tous quelque chose de plus profond que la foi religieuse. Les théologiens reconnaîtraient là le problème des rapports de la nature et de la grâce. « On est Français avant d'être chrétien ; je suis né avant d'être baptisé », disait Déroulède. Et voilà l'homme national récompensé qui aime toutes les forces de la France.

Chacun de nous, dans notre village, dans notre petit monde, nous cessons de nous classer en catholiques, en protestants, en socialistes, en juifs. Soudain quelque chose d'essentiel apparaît qui nous est commun à tous. Des Français ! Nous sommes le fleuve de France prêt à s'engouffrer dans un long tunnel d'efforts, de souffrances inconnues. Aujourd'hui, c'est l'enivrement ! Les gouttes d'eau bondissent dans le flot plein de soleil, mais demain !

Cette guerre nous a révélé que nous avions au fond de l'être un principe commun.

Nous avons reconnu que nous pouvions vivre en parfaite union, quelles que fussent nos croyances.

Cette guerre nous a fait voir qu'il n'y avait entre les Français que des divisions religieuses, que toutes les autres ne correspondaient à rien, que tous ces *credo* n'étaient d'aucun secours.

Il n'y a pour se libérer que ceux qui ont une foi.

En même temps, elle nous a montré la grande vérité vérifiée des théologiens eux-mêmes que sous les religions il y a un fonds commun.

Le pasteur Raoul Allier dit :

« Si nous sommes différents les uns des autres, si nous sommes les uns protestants, les autres catholiques, les autres libres penseurs sous toutes les formes de la libre pensée, il y a derrière nous dix-neuf siècles de christianisme...

» Ils avaient entendu dans de pauvres églises de village les appels et les promesses du Christ.

» Ils ont lutté pour être des créatures de devoir, ils ont lutté contre les tentations ordinaires de la vie ; ils ont besogné pour incarner un peu d'idéal dans leur existence ; ils ont créé en eux une faculté d'attention morale... », et de la nuance française.

Ils sont les fils des cathédrales et des petites églises de village fleuries de la terre de France.

Il n'est pas si facile de définir la divine charité ; elle est indéfinissable. On risque d'en faire un humanitarisme, un ascétisme, que sais-je encore ? Elle ne peut exister en nous qu'à l'état perpétuel de recherche, de perfectionnement. Le mieux est de nous en rapporter à l'enseignement du Christ et de lire la parabole du Bon Samaritain qui se trouve au chapitre X, de Luc. L'amour du prochain qu'y enseigne Jésus doit faire abstraction de toute qualité physique, morale et même théologique. Par la charité, le croyant communie avec tous les hommes, protestants, païens, tous autres et, plus tard, avec les Allemands eux-mêmes. Cette charité doit être pure, non seulement dégagée de tous intérêts humains, mais aussi de toute intention apologétique.

C'est bien ainsi qu'il semble que cette guerre nous a découvert à tous quelque chose de plus profond que la foi religieuse.

Pharisaïsme. — Le noble pasteur de Nîmes, Charles Babut, ayant exprimé modestement le vœu « que la guerre soit conduite des deux parts avec autant d'humanité que possible », le

pasteur Dryander répond : « Qu'il n'y a point lieu de rappeler à l'Allemagne ni les principes évangéliques, ni les exigences de l'humanité, la guerre étant conduite par notre armée entière avec une conscience et une douceur dont l'histoire universelle n'avait peut-être pas offert d'exemple jusqu'ici. »

Nous nous souviendrons toujours du caractère extraordinaire de cette union. Elle ne fut pas la simple excitation et l'expédient d'un peuple surpris par la guerre.

Que personne ne vienne me dire que pour un temps, les uns ou les autres, nous avons mis dans un coin d'armoire, comme un objet inutile, notre foi. Les soldats diront aux générations étonnées que jamais ils n'ont mieux vécu de leur foi, que jamais elle ne les a plus soutenus que dans l'instant où ils faisaient l'union.

Ils ne manqueront pas d'ajouter que c'est le moment où ils ont rendu un service décisif à leur idéal. Les catholiques diront : « Nous avons sauvé le catholicisme ; le salut de la France importait à l'avenir du catholicisme. » Les socialistes diront : « Nous avons sauvé le socialisme. »

Tous ont raison.

C'est bien légitimement que nous avons décidé de survivre à nos querelles. C'est bien légitimement que nous avons déclaré que notre union était une union sacrée. Elle ne comporte aucun oubli de nos idées propres, mais au contraire, une vue très forte de leur vie essentielle, de leurs racines et de leur avenir. C'est pour défendre chacun notre foi, chacun notre religion que nous avons défendu notre patrie commune qui porte toutes nos religions.

*
* *

Visite au général Joffre à Chantilly, le 20 mars 1916. — Une voiture du G.Q.G. est venue me prendre à trois heures et demie. Arrivé à Chantilly, à l'hôtel. Un officier me conduit directement, à travers les escaliers et les couloirs, dans une chambre d'hôtel. J'attends le général Pellé, avec des colonels et des commandants qui demandent le blocus et des mesures finan-

cières (nos caisses d'épargne se vident, etc.). Atmosphère par là peu de guerre, mais de lutte économique. Le général arrive et me fait passer chez lui, me rappelle que nous nous sommes connus chez la princesse Mathilde. Je lui dis la nécessité de me donner des renseignements pour répondre aux attaques publiques ou secrètes contre l'armée et son chef. Il la sent : on ne peut pas avoir un bureau à Chantilly, on peut me faire parvenir parfois des indications, on peut seulement rétablir quelque chose au Ministère de la Guerre.

C'est la note qui va tout dominer : Pellé et le général Joffre attendent beaucoup de la disparition de Galliéni.

Je donne deux exemples de ces rumeurs :

— On dit que les travaux de Verdun n'étaient pas prêts, et le chemin de fer.

Il réplique d'une façon peu claire sur le premier point (et indique qu'il y a eu des défaillances, introduction de troupes qui ne s'étaient pas battues depuis la Marne et de généraux.) Son raisonnement serait : On a ajouté une division, donc on voyait venir, et puis ça a réussi, sauf des défaillances qui peuvent arriver en tout état de cause.

Sur le second point (chemin de fer) :

— Nous avons fait les lignes du nord qui permettent d'amener les troupes, et nous avons des services automobiles pour ravitailler une armée d'un million d'hommes.

— Soit ! dis-je, mais il n'y a personne à Paris pour nous fournir ces répliques aux conspirateurs et aux braves gens (car il y a des braves gens entamés).

On vient dire que Joffre m'attend. La même voiture me conduit, quelques pas plus loin, à une villa particulière. Deux, trois gradés ou officiers subalternes, debout dans les dix pas de jardin à faire, personne dans le vestibule. A main gauche, un salon où travaille un colonel qui me conduit chez le général. C'est toujours au rez-de-chaussée, quelque chose comme la salle à manger. Une longue pièce rectangulaire. Il est au fond, devant une petite table-bureau, le dos au feu de la cheminée.

Il s'est levé pour m'accueillir à la porte.

Aimables remerciements sur les services que j'ai rendus à

l'armée, félicitations sur mon article du jour qu'il tient à la main et dont il développe l'idée.

Je dis :

— Ces idées sont bonnes ; elles viennent d'ici, donnez-m'en souvent. C'est parfois indispensable. On vous attaque, c'est affaiblir le moral du pays ; donnez à vos amis le moyen de détruire ces rumeurs ou ces arguments.

— Berthelot, me dit-il, a détruit ce qu'il y avait au Ministère. Il a créé ce *François Ier* [1]. Vous préférez le Ministère. On va, je pense, y revenir.

Il m'indique de plusieurs manières sa satisfaction d'être débarrassé de Galliéni. Il y avait là une source d'intrigues, un foyer d'hostilité.

De l'avoir vu dans les bancs de la Chambre, pour lesquels il était trop gros, trop grand, trop fort, j'avais gardé une image assez lourde et gauche ; mais en réalité fort dispos, de figure que l'on croirait assez congestionnée, et pourtant de pensée et de langage simple, net, assez souple.

Il vient à moi avec rapidité, d'une manière silencieuse, avec cette parole basse et un accent très caressant, étranger, un peu féminin.

Ce qui domine, c'est ce prodigieux silence, ce repos, ce calme moral et physique des êtres et de la maison qu'enveloppe peu à peu la nuit.

Ce calme est dans la représentation qu'il se fait des êtres. Il n'a pas prononcé de noms propres ; évidemment, il détruit dans son esprit la force de l'adversaire ; il m'a parlé (à propos de Millerand, Galliéni, Roques) de la force de la vérité. « S'il y a dans une Commission deux, trois personnes *malveillantes* (c'est son mot), la vérité exposée devant tous brise leurs armes dans leurs mains. »

Ce qu'il m'a dit de mieux vers la fin.

Je revenais sur les critiques de ceux qui disent : « Nous avons plus de monde que les Allemands et nous ne bougeons pas. »

1. 21, rue François-Ier. Il s'agit d'un bureau d'informations pour la presse.

Il m'a dit en très bons termes, d'où se dégageait une certaine émotion :

— Je ne veux pas risquer les armées de la France, les exposer à se briser.

A un moment il m'a dit :

— La durée de la guerre ne peut pas être fixée.

Pour finir, il m'a dit :

— Je crois qu'au cours de cet été, tout pourra être réglé.

Je marquai quelque stupeur et en fis des raisonnements. Il me dit :

— Ils s'écrouleront plus vite et plus complètement qu'ils n'en ont l'air.

Les Allemands ont engagé vingt-deux divisions. Elles ne sont certes pas anéanties, mais bien abîmées et ne peuvent plus fournir d'assaut. Il faut les remplacer par des troupes fraîches qui trouveront aussi nos troupes fraîches.

Ils vont continuer aux mêmes points, mais avec des moyens inférieurs contre une défense supérieure. Alors les deux fronts se stabiliseront, ou bien, ils vont essayer ailleurs avec des moyens diminués et une préparation plus sommaire.

Sur ma demande, il me dit que « le général Roques sera parfait, parce qu'il a le sens de l'intérêt général, et puis (mais ne le dites pas), j'ai eu l'occasion de ne jamais perdre de vue sa carrière. »

C'est un homme à lui.

Il m'indique que Roques dans les Commissions réussira parce qu'il sait et apportera la vérité.

— M..., dit-il, ne savait pas. Alors il me mettait en cause. « C'est l'avis du général Joffre », disait-il. Mais il ne donnait pas d'arguments. Il s'abritait derrière moi sans donner de raisons. Galliéni ne songeait qu'à me nuire, et d'ailleurs ne savait pas. Il avait eu de belles pages dans sa vie, mais c'était un gouverneur de colonies, et bien inférieur à ce qu'il avait été, il y a quinze ans.

Voici donc sur les campagnes contre lui son opinion: Tout va cesser, parce que Galliéni a disparu.

Je passe à un second point :

— Comment doit-on présenter la situation militaire et l'avenir de la guerre?

1° L'unité de direction existe. Je l'ai faite dans des commandements ici même. Elle vient de fonctionner. Dès le début de l'attaque de Verdun, j'ai télégraphié à Alexandre, à Cadorna d'attaquer du mieux qu'ils pourraient; ils l'ont fait. Les Anglais, par leurs apports de troupes, m'ont permis de relever des corps d'armée qui m'ont fait des réserves; de plus, il y a chaque jour des blessés, des tués dans toutes les parties du front; si je puis retirer des troupes du front, c'est une épargne d'usure; enfin, les Anglais très denses retiennent, même sans bouger, des masses allemandes égales aux leurs. Enfin, ils font les travaux de préparation d'une attaque.

2° L'offensive que je subis ne m'empêchera pas de faire la grande offensive concertée des Alliés. J'ai les effectifs et les munitions (je ne les ai pas entamés, j'ai même continué à les augmenter).

3° Les Allemands perdent du monde dans la proportion de trois à un. Si je perds cinquante mille hommes, ils en perdent cent cinquante mille.

Tout cela est si beau que je lui dis :

— Alors que reste-t-il à faire aux Allemands?

— Ils feront peut-être un nouvel effort pour réduire les Russes. Ils voudront obliger l'un des Alliés à une paix séparée.

— Les Russes, où en sont-ils de leurs fusils?

— Ils en ont un million cinq cent mille. Ils auront leurs deux millions en mai. (Le Caucase a une autre sorte de fusil.) C'est ce qu'il leur faut pour ce qu'ils ont à faire.

— Les Allemands ont distribué leur classe 16 dans leurs unités. Moi, je n'ai pas encore mis un seul de ma classe 16 au feu.

Un accent méridional si fort que je crois parler avec un étranger. Mais cet accent n'est pas commun. Les manières sont excellentes, d'un air parfait; il parle très doucement et le sourire a beaucoup d'agrément.

La maison est extraordinairement silencieuse. Pendant l'heure et demie que j'ai passée là, je n'ai entendu aucune

circulation, aucun téléphone, nul n'est venu nous déranger. J'étais au centre de la guerre mondiale !

— Ils ont amené vingt-deux divisions devant Verdun, ils peuvent en amener d'autres encore. Ils en ont dans le nord, mais précisément je laisse là bien des réserves que je transporterai où ils se porteront. Et puis les Anglais font des travaux d'approche pour attaquer dès qu'ils n'auront plus qu'un rideau en face d'eux. Nous savons tout le long du front ce que nous avons en face de nous, mais nous surveillons constamment. C'est l'inconvénient de la défensive qu'elle subit le choix de l'adversaire et, dans le premier moment, souffre d'une infériorité.

— Il ne faut pas qu'on sache que nous nous sommes vus. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser de chercher la popularité.

MAURICE BARRÈS

EN MARGE
DE LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

LIBÉRALISME ET COMMUNISME

L'auteur de la remarquable étude que nous présentons à nos lecteurs est M. G. Marañon, de l'Académie espagnole. Médecin, biologiste et essayiste, le docteur Marañon a été, avec Perez de Ayala et Ortega y Gasset, le fondateur d'une grande association républicaine, dont l'activité a commencé de s'étendre en Espagne un an avant la chute de la monarchie. La preuve du républicanisme du docteur Marañon n'étant, par conséquent, plus à faire, on considérera sans nul doute comme particulièrement significatif cet article, où l'auteur explique pourquoi les libéraux espagnols sont pour la plupart hostiles au gouvernement de Barcelone-Valence.

(N.D.L.R.)

Il se produit maintenant, avec la révolution et la guerre d'Espagne, ce qui se passe pour tous les grands événements historiques : tant qu'ils se déroulent — et bien longtemps après — les jugements que l'on porte sur eux se fondent sur des incidents interprétés avec passion — personnelle ou de parti —; incidents historiquement secondaires, qui cachent, cependant, le sens véritable des événements. Je ne prétends pas être exempt de cette passion inévitable, et en partie étrangère à notre propre conscience. Mais mon effort pour aborder le problème d'un point de vue objectif a comme garantie le fait que je n'ai jamais appartenu à ce qu'on appelle un *parti* politique. Quant à la passion personnelle, ma formation de naturaliste m'a habitué à observer froidement ce qui se passe et, surtout, à reconnaître automatiquement l'erreur. C'est, pour l'homme de formation politique, une humiliation et un suicide de proclamer qu'il s'est trompé. Le naturaliste, en échange, sait que bien des choses qu'il croyait vraies ne le

sont pas, et que pour continuer à chercher la vérité, il faut éliminer les erreurs préalables en toute simplicité et en toute rigueur. Cette attitude finit par se transformer en un acte réflexe, qui s'accomplit sans tenir compte du fait que nos précédents amis nous accusent de trahison et que nos précédents ennemis nous traitent de parvenus. Lénine, qui fut le plus grand disciple de Machiavel (la psychologie de Machiavel, loin d'être typiquement latine, tient beaucoup de l'orientale), disait qu'en politique le fait d'être fidèle au passé suppose souvent que l'on trahit l'avenir. Cette maxime, comme tant d'autres maximes machiavéliques, est acceptable, à condition d'y ajouter quelque chose qui ne comptait, ni pour Machiavel, ni pour ses disciples, à savoir que le changement dans les idées se justifie par une continuité dans la conduite. Dans son sens général, ce qui caractérise la politique, qui a été, universellement et de tout temps, plus ou moins machiavélique, c'est qu'elle joue et compte avec les idées, et non avec la conduite. Pour le naturaliste, la conduite c'est tout ; et sa conduite s'organise autour de son désir de vérité et de son désintéressement pour tout ce qui n'est pas cette vérité.

II

Si nous demandons à cent êtres humains d'aujourd'hui — qu'ils soient Espagnols ou non — les motifs de leur attitude, favorable ou contraire à l'un ou à l'autre des deux partis qui luttent en Espagne, les uns mettront en avant leur credo démocratique, d'autres leur traditionalisme, d'autres leur militarisme, ou leur antimilitarisme, leur catholicisme ou leur irréligion — si ce n'est un néo-catholicisme littéraire et rouge, espèce très curieuse de l'actuelle faune idéologique — ou bien leur horreur pour les exécutions et les bombardements aériens ou, enfin, leur sympathie ou leur antipathie personnelle pour les chefs des partis respectifs. Peu nombreux sont ceux qui fonderont leur position sur la véritable raison de la lutte, celle-ci : « Je défends les rouges parce que je suis communiste », ou « je sympathise avec les nationalistes parce que je suis ennemi du communisme ».

Voilà le nœud du problème. C'est là qu'il faut localiser sa

vision et la première partie de son interprétation. On pourra me contester l'autorité politique — et je n'essaierai pas de dissuader celui-là même qui me la nierait — mais on ne peut me refuser l'autorité de témoin oculaire des événements politiques qui touchèrent ma patrie pendant le dernier quart de siècle. On ne peut me nier, non plus, celle que je mérite pour n'avoir jamais occupé de charge publique, pour n'avoir retiré que des désavantages matériels de ma constante fidélité à ma conduite, c'est-à-dire à ma conscience, et pour penser que le devoir de l'intellectuel est toujours de parler lorsqu'on le lui demande.

III

L'Espagne vécut, à partir de la Restauration, de longues années de paix (les guerres coloniales et celle d'Afrique ne sont pas des guerres nationales) et de longues années de liberté — liberté qui paraissait alors imparfaite, mais dont ne jouit aujourd'hui aucun peuple de la terre. C'est dans cette paix que, comme dans toutes celles que connut l'histoire, le pouvoir public commença de s'affaiblir. Et l'esprit de rénovation qui caractérise cette étape de la vie espagnole — et qui la rend glorieuse — finit par verser, politiquement, dans une démagogie qu'aggravèrent les années d'un bien-être subit et immérité : celles de la guerre européenne et de l'après-guerre. Le peuple espagnol — éminemment ascétique — est, peut-être, le plus sensible à la corruption de l'abondance. Vers 1923, quand se fit le coup d'État du général Primo de Rivera, il régnait dans toutes les classes sociales le sentiment diffus que « ça ne pouvait pas continuer ainsi » ; et c'est à la faveur de ce sentiment que put se réaliser et triompher la dictature. Mais alors on ne parlait pas de communisme ou, si l'on en parlait, c'était gratuitement. L'agitation qui rendit possible la dictature se liait à une sourde décomposition, strictement nationale, qui affectait toute la Société, depuis ses figures les plus éminentes jusqu'aux plus profondes couches du peuple. Cette décomposition, un grand politicien d'alors, conservateur en titre, mais d'esprit très rénovateur, don Antonio Maura, la définit et s'efforça de la combattre

comme une « crise du civisme ». C'est grâce à ce relâchement des ressorts de l'État que croissait la force révolutionnaire, localisée pendant de longues années en Catalogne. Elle s'y était convertie en une agitation larvée, qui faisait chaque année de nombreuses victimes, consignées sur les statistiques avec autant de régularité que les victimes de la typhoïde. En 1909, cet état de choses se manifesta par ce qu'on appelle la « semaine tragique », avec incendies de couvents et toutes sortes de violences accomplies dans le style révolutionnaire typiquement espagnol. Aujourd'hui, après avoir vu de si grandes horreurs, tout ce qui suscita alors tant de passions nous paraît une plaisanterie de collégiens. La véritable gravité de ces événements ne tenait pas aux luttes de la rue. Elle résultait — et nous ne sûmes pas le voir alors — de ce que, pour la première fois, le libéral espagnol — maintenant l'égal des libéraux européens — protégeait, par son libéralisme, une attitude profondément antilibérale ; et tout simplement parce qu'elle était teinte en rouge.

Le socialisme espagnol n'était pas encore une force extrémiste. La preuve en est la docilité avec laquelle, quelques années après, il se plia à la dictature du général Primo de Rivera, dont les seuls ennemis furent les forces bourgeoises. Elles comprenaient non seulement celles de filiation libérale, mais beaucoup de conservateurs de toujours, et même une fraction de l'armée, précisément celle qui a l'esprit le plus aristocratique : l'artillerie. Et même, lorsque finit la dictature, une importante partie des chefs socialistes eût accepté — et j'en ai d'irréfutables preuves — la collaboration avec une monarchie rénovée par une nouvelle constitution.

Dans la chute même de la monarchie et l'avènement de la république, l'influence visible du communisme fut très limitée ; si l'on se remémore la propagande, violente et très active, qui précéda les élections d'avril (celles qui provoquèrent le changement de régime), c'est à peine si l'on y trouve des traces de communisme. Je crois que l'on ne prononça pas une seule fois ce mot pendant le meeting de la plaza de Toros, antérieur de peu de jours au vote de Madrid, et qui orienta celui-ci du côté des gauches. Quand un des ministres du Gouvernement monarchique lut, cette nuit-là, les discours,

il remarqua que la majorité d'entre eux avait été plus tempérée que tous les discours prononcés, vingt ans plus tôt, à l'occasion des événements de Barcelone, par les chefs libéraux, gouvernementaux et monarchistes. On retrouve cette même impression dans les *Mémoires* de celui qui était alors chef de la Sûreté — le général Mola — qui devait conquérir, par la suite, une si grande célébrité. Très conscients de la gravité de la situation, les derniers gouvernants de la monarchie — dont plusieurs étaient nos amis personnels — ne songeaient pas, cependant, à s'inquiéter de la menace communiste. En somme, à l'époque, elle n'existait guère.

Cependant, la campagne des partis et de la presse de droite annonçait une série de catastrophes si le mouvement républicain triomphait, bien que ce mouvement eût un caractère pacifique et fût dirigé par des modérés, des libéraux, dont beaucoup, comme M. Azaña, n'avaient même pas de tradition républicaine. Il serait maintenant arbitraire de disserter sur ce qui aurait pu se passer si l'avènement de la république n'avait pas eu lieu — fait inévitable, à mon sens, dans de telles circonstances. En histoire il est un exercice absolument interdit : c'est de chercher à savoir ce qui aurait pu arriver si ce qui est arrivé n'était pas arrivé. Mais, ce dont il n'y a pas à douter, c'est que les prophéties des droites extrêmes ou des monarchistes, qui s'opposaient à la république, se réalisèrent entièrement : désordre continuel, grèves sans motif, incendies de couvents, persécution religieuse, exclusion du pouvoir des libéraux qui avaient patronné le mouvement mais qui ne se prêtèrent pas à la politique de classe, refus de traiter avec tolérance les gens de droite qui, de bonne foi, respectèrent le régime, sans se sentir — comme c'est naturel — enflammés de républicanisme extrémiste. Le libéral avait écouté ces prophéties avec un dédain d'homme réservé au suicide. Ce serait aujourd'hui manquer inutilement à une vérité élémentaire que de le cacher. Plusieurs siècles de succès dans le gouvernement des peuples — ce temps n'appartient pas encore au passé pour les démocraties anglaise et nord-américaine, par exemple — avaient donné au libéral une confiance excessive et parfois pétulante en sa supériorité. Presque toutes les statues qui enseignent aux passants, dans

les rues de l'Europe et de l'Amérique, le culte des grands hommes portent, inscrit sur leur socle, le nom d'un libéral. Cependant, quel que soit l'avenir politique de l'Espagne, c'est le réactionnaire et non le libéral qui vit juste dans cette phase de son histoire, cela ne fait pas de doute.

Mais ces prévisions pessimistes des prophètes du droit se fondaient encore sur l'intervention de forces cachées, comme la franc-maçonnerie, plus que sur l'action communiste directe, qui paraissait, même aux plus méfiants, théorique, ou du moins très éloignée.

IV

La propagande russe — dont il est difficile de préciser quand elle commença — dut s'intensifier lors du changement de régime, dès que l'on eut, là-bas, la sensation de la faiblesse qui atteignait les éléments conservateurs du nouvel État. Je me souviens que, peu de jours avant l'incendie des couvents, en mai 1931, je marchais, par hasard, la nuit, derrière un groupe de trois personnes qui parlaient librement et à voix haute de politique. C'étaient des communistes, et il y avait une telle fermeté dans leur ton et dans leurs espérances de triomphe qu'ils m'auraient impressionné, si la conviction que l'idéologie nationale — y compris la plus révolutionnaire — était réfractaire à la tactique bolchévique n'avait été bien enracinée en moi. Le jour des incendies, nous pûmes voir qu'il en était autrement. La propagande avait été énorme, quoique souterraine, et bien que le nombre connu des affiliés fût encore très petit. Aux premières élections générales, il n'y eut qu'un ou deux députés communistes (combien de fois avons-nous invoqué cet argument qui nous tranquillisait !) Mais, les trois cents colonnes de fumée qui, de toutes les villes d'Espagne, montèrent vers le ciel, le même jour et presque à la même heure, en pleine paix, sans provocation proportionnée à cette réponse barbare, ces forfaits accomplis d'après les règles d'une technique destructive admirable et inconnue du peuple espagnol, démontrèrent que l'organisation étrangère existait déjà, et qu'elle faisait avec impétuosité ses premiers essais. Ce n'est pas par vain souci personnel,

mais parce qu'il convient de rappeler la vérité, que je dois faire constater maintenant que l'unique protestation qui se fit entendre, alors, dans le camp républicain, fut celle que je signai avec deux autres personnes, dont les noms sont illustres. Sans doute, il y eut des groupes et des personnalités isolées qui adoptèrent la même attitude. Mais il n'y eut pas de réaction collective, décisive et énergique des libéraux, en face de ces événements. Beaucoup d'Espagnols, d'esprit libéral, qui avaient accordé une confiance conditionnelle à la république, en tant que régime nouveau devant comporter des réformes de politique générale et d'ordre social (si nécessaires et si inévitables qu'elles subsistent jusque dans le programme nationaliste), mais non en tant qu'expression d'un mouvement de classe extrémiste, destructif et dictatorial, à la façon russe, beaucoup de ces Espagnols, dis-je, revinrent de ce jour, à leur camp ; et c'est en réalité de ce jour que date la lente agonie de la république récemment née. Cette retraite, je le répète, fut inspirée non par ce qui arriva, mais par la déception de ne pas voir réaliser les réformes attendues.

Sans l'appui des « ennemis de bonne volonté », la république ne pouvait vivre. Pendant plusieurs années, les extrémistes se sont moqués de ceux qui soutenaient que c'est seulement en « amplifiant la base de la république », avec générosité, qu'on pouvait la consolider. Aujourd'hui, ces mêmes extrémistes, pour continuer à vivre, doivent feindre, devant le monde, un vif respect pour tout ce qu'ils ne respectèrent pas, y compris le catholicisme.

Le libéral espagnol joignait au défaut commun à tous les libéraux du monde — c'est-à-dire un daltonisme partiel, qui lui permettait de voir seulement l'antilibéralisme noir, et non le rouge — une vieille tradition anticléricale. Ces circonstances particulières le rendaient capable de toutes les concessions et de toutes les faiblesses. Le libéral anticlérical était fréquemment, dans sa vie privée, parfaitement orthodoxe. J'ai établi, une fois, une statistique des hommes qui portaient au cou des médailles religieuses (à la faveur d'une consultation médicale) et j'ai constaté qu'ils étaient, en majeure partie, affiliés aux partis bourgeois de gauche. J'ai publié ces faits dans une revue française, et, croyant à un erratum, on

mit « droite » là où il fallait effectivement écrire « gauche ». Mais ces mêmes sympathisants de gauche, porteurs de médailles, auraient rougi de ne pas considérer, devant témoin, l'incendie des couvents comme un fait favorable à la santé publique. C'est une opinion injuste qui attribua à quelques hommes, en particulier, la responsabilité de cette catastrophe qui en annonça tant d'autres. La responsabilité en incombe au libéral espagnol, qui ne sut pas se rendre compte de la gravité et de la signification des faits, qui contribua à leur assurer l'impunité et détruisit ainsi l'autorité politique qui subsistait.

A partir de cette date, le ton communiste de l'agitation espagnole crût et se développa avec un art suprême, et réussit à ne se montrer ni trop fort, ni trop alarmant dans les élections et dans les autres manifestations publiques. L'apparence du pouvoir communiste était toujours inférieure à sa véritable réalité. Cependant, à la fin, et prenant pour prétexte le triomphe des droites aux élections, les communistes tentèrent un coup de main révolutionnaire pour occuper le pouvoir, en octobre 1934. On ne s'en souvient pas à l'étranger, où l'on n'a pas de raison de connaître l'histoire d'Espagne en détail, même quand elle est si récente. Mais les Espagnols, qui n'ont pu l'oublier, rient du puritanisme subit que manifestent aujourd'hui ceux qui firent la révolution contre les résultats d'une opération aussi légale que les élections ; et ceci, parce qu'une partie du peuple et de l'armée s'est soulevée à son tour, deux ans plus tard, à la suite de violences exercées par le nouveau pouvoir, telles que l'assassinat du chef de l'opposition par trois officiers de la gendarmerie. Les « gouvernementaux » d'aujourd'hui sont les « rebelles » de 1934. Il est donc plus vrai de parler aujourd'hui de communistes et d'anticommunistes, et de laisser de côté ce mot de rebelle, qui soulève un grave problème de priorité. Le soulèvement des Asturies, en octobre 1934, fut un essai en règle pour exécuter le plan communiste de la conquête de l'Espagne. Et le choix de l'Espagne ne se fondait pas seulement sur la facilité spécifique que créait dans ce pays, toujours inquiet, un régime nouveau qui avait renoncé, dès le premier moment, à toute autorité. Il ne s'appuyait pas seulement sur le cliché, vieilli et inexact, d'une communauté de

psychologie entre le peuple espagnol et le russe ; mais aussi sur ce fait que le triomphe du communisme en Espagne entraînerait, sans aucun doute, et à très bref délai — et ceci pour des raisons de géographie et de biologie raciale — un grand ébranlement du fascisme européen et surtout la rapide conversion au communisme de la plus grande partie de l'Amérique latine. La phase préparatoire de cette conversion — la captation du libéralisme américain — était déjà et est maintenant plus encore, très avancée.

Le mouvement communiste des Asturies échoua par pur miracle. Mais deux ans après, il y eut un second et formidable essai. Que l'Espagne rouge, qui lutte encore aujourd'hui, soit, dans son sens politique, totalement et absolument communiste, nul de ceux qui y ont vécu seulement quelques heures, ou qui, même de loin, ne contemplent pas le panorama espagnol à travers ces mirages ingénus, mais, pour beaucoup d'esprits, efficaces, de la liberté, du bien public, de la démocratie ou de la république constitutionnelle, ne peut le mettre en doute. Les communistes militants, maintenant démasqués, ne cachent naturellement plus leur dessein. Les non-communistes, attelés par la fatalité au joug de la cause rouge, parlent encore de défendre une république démocratique, parce qu'ils savent la crédulité humaine infinie. Mais ceux-là même ne cachent pas, dans le privé, qu'ils maintiennent leur erreur par peur ou par une sorte de mirage éthique qui leur fait placer, avant le devoir de conscience, l'amitié ou les compromis de parti, quand ce n'est pas la peur de « disparaître ».

Le jour où j'écris ces lignes, un homme aussi peu suspect que M. Eden, a rendu patent devant le monde le caractère indubitablement moscoutaire du mouvement rouge espagnol. Personne, donc, ne mettra en doute, de bonne foi, des termes sur lesquels repose le problème. Mon libéralisme récalcitrant ne marchande pas son respect à ceux qui peuvent encore appuyer sincèrement ce mouvement ou qui sympathisent simplement avec lui parce qu'ils croient précisément que le salut de l'Espagne et du monde entier dépend du communisme. Ce que l'on ne peut admettre, sans supposer la mauvaise foi ou l'insuffisance mentale, c'est que cet appui et cette sympathie

se fondent sur l'amour de la liberté, la paix sociale, la démocratie, le respect de la pensée et toutes autres idées très nobles qui n'ont rien à voir avec l'État bolchéviste.

V

Cependant, lorsque nous disions, il y a encore peu de temps, que le nombre des communistes était petit en Espagne, nous ne nous trompions pas. Ils étaient, et ils continuent à être une minorité, même parmi ceux qui combattent dans les tranchées rouges et parmi ceux qui forment son arrière-garde. Notre erreur — comme celle des autres pays de l'Europe occidentale et de l'Amérique — est de juger l'importance sociale d'une idée — et en l'espèce de la communiste — par le nombre de ses affiliés. Si l'être humain était capable de s'en tenir à l'expérience historique, il lui suffirait de se rappeler que la révolution russe triompha grâce à l'effort d'un groupe presque insignifiant de bolchévistes. Mais comme la conduite individuelle se base, en grande partie, sur l'expérience propre, l'expérience historique n'a aucune influence, et n'en aura probablement jamais, sur la conduite des collectivités. En Espagne, il s'est passé la même chose qu'en Russie. Quelques hommes d'action, représentants d'une minorité, mais bien organisés et décidés à tout, se sont imposés à la majorité.

Les causes de cette victoire sont maintenant évidentes. Déduction faite d'une organisation et d'une discipline indéniables, elle se base sur une tactique qui utilise sans scrupules toutes les forces voisines et collatérales, quelles qu'elles soient, quitte à les rejeter dès qu'on a remporté la victoire. Pur machiavélisme. Alors que la révolution était déjà avancée, le communisme espagnol comprenait à peine quelques organisations, si on les compare aux organisations très nombreuses des socialistes, des anarchistes et des syndicalistes, et même des républicains de gauche. Deux ou trois ministres seulement représentaient les communistes dans les gouvernements révolutionnaires — y compris dans le gouvernement actuel — et le nombre de leurs députés était aussi, comme nous l'avons dit, et est toujours, réduit. Cependant, le com-

munisme n'a pas seulement imposé son pouvoir à l'Espagne rouge, mais il a réduit à l'impuissance les groupes socialistes, dont certains aussi puissants au début du mouvement que celui de Largo Caballero, héros de la révolution pendant de nombreux mois, ainsi que les masses très fournies d'anarchistes et de syndicalistes — maîtresses de la rue jusqu'en avril dernier et pourvoyeuses du contingent le plus important de soldats. L'action chaotique de ces forces a été facilement dominée par la sévère discipline communiste. Quand l'occasion se présenta, ces « amis du peuple » recoururent, sans le moindre ménagement, à la « liquidation » des anarchistes et des syndicalistes, qui sont, entre parenthèses, dans notre révolution, l'expression la plus authentique de la psychologie nationale.

Mais ils n'auraient pu remporter cette extraordinaire victoire sans un autre appui qu'ils avaient antérieurement exploité et habilement gagné : celui de l'opinion libérale. Alors que la conquête de la Russie put se réaliser par les seuls moyens ouvriers, celle des pays occidentaux eût été totalement impossible avec une opinion libérale contraire. L'opinion libérale a, dans notre monde, apposé son visa à tous les mouvements sociaux. Elle fut le tyran de la pensée européenne et américaine pendant le XIXe siècle. Et quand son étoile commença de faiblir, elle reprit une nouvelle impulsion et une nouvelle autorité avec la guerre européenne, gagnée au nom de la démocratie, et avec l'apogée des États-Unis d'Amérique, qui ressentent la ferveur démocratique avec l'impétuosité, tant soit peu pétulante, de la jeunesse. C'est pourquoi, pendant les années qui ont précédé le mouvement actuel, la propagande communiste se spécialisa dans la conversion des libéraux du monde entier.

VI

Voilà, en effet, une autre clef du problème. Si l'on pouvait théoriquement réduire à une seule cause le grand bouleversement actuel de l'humanité, je n'hésiterais pas à dire qu'on la trouve dans l'immense erreur des libéraux du monde. Ils représentaient, à l'origine, le sens humaniste de la civilisation — le plus fécond en actions pratiques et spirituelles

— et ils sympathisent, en majorité, aujourd'hui, avec la plus antilibérale et la plus antihumaniste de toutes les idéologies politiques qui aient jamais existé : l'idéologie communiste.

Il serait très long de méditer sur les motifs de cette erreur, sans précédent dans l'histoire. Le libéral était, en principe, l'homme compréhensif, tolérant, et convaincu que le progrès du monde ne pouvait se réaliser sans un minimum de liberté. L'ère du libéralisme s'ouvre, en réalité, avec la Renaissance, pendant laquelle l'inspirateur de tous les politiciens et d'une grande partie de l'idéologie des hommes cultivés fut Tacite, prototype de l'ennemi des despotes, et, en réalité, le premier libéral, au sens moderne du mot. Plusieurs siècles de lutte contre le despote firent naître deux erreurs dans la conscience du libéral : l'ennemi de la liberté, c'est toujours le tyran unique, le monarque ; le sentiment libéral s'abrite dans le peuple et s'alimente dans le feu de la popularité. Le premier résultat de cette erreur apparut avec la Révolution française, préparée par les libéraux contre les despotes et en faveur du peuple. Immédiatement surgirent le despotisme du tribunal populaire et les dictateurs sortis de la masse — de Robespierre à Napoléon. Et les victimes en furent, inévitablement, les libéraux véritables ; ceux qui, pour être fidèles à leur libéralisme — à leur conduite plutôt qu'à son idéologie — se rebellèrent contre le nouveau despotisme, furent guillotinés ou se virent contraints de fuir.

C'est alors que naquit aussi l'autre espèce de libéral, le bâtard, celui atteint du daltonisme, celui qui est incapable de voir le despotisme quand il apparaît coloré en rouge. Ce fut lui qui couvrit de son autorité la cruauté révolutionnaire ; lui qui la glorifia et lui qui rendit possibles, en grande partie, toutes les révolutions postérieures, jusqu'à la nôtre.

Ce qui caractérise ce libéral — le faux, qui est de beaucoup le plus répandu — c'est sa terreur infinie de ne pas paraître libéral. Ces libéraux, pour la plupart, ne se préoccupent pas de ce que signifie, au sens profond, le fait de suivre une conduite libérale ; ils se préoccupent de passer pour libéraux. L'immense prestige social du libéralisme explique et disculpe cette attitude. Le réactionnaire le plus rigoureux ne peut

réprimer un sourire de satisfaction — combien de fois l'avons-nous remarqué ! — quand on lui dit : « Vous, vous êtes un libéral, au fond. » En échange, le libéral ne peut souffrir, sans angoisse, qu'on doute de son libéralisme. Ne pas être libéral suppose, dans l'idéologie courante : avoir peu d'intelligence, car, en effet, un grand nombre des hommes fameux par leur travail créateur furent libéraux, ou, du moins, eurent un esprit teinté de tolérance libérale. Cela signifie, de plus, « être ennemi du peuple », phrase créée par la Révolution française et qui conserve son prestige intact dans beaucoup d'esprits. Et cela signifie, enfin, ne pas être un homme moderne, parce que de nombreuses conquêtes de la civilisation se sont faites sous le signe de la liberté. En tout cela, il y a une part de vérité. Mais on ne prête pas de couleur fixe à la liberté ; et elle n'est pas une question d'idées, mais de conduite. Quelle terrible erreur que d'en avoir fait, non seulement une politique, mais encore une politique de classe !

Le communisme a exploité avec habileté et avec une intuition aiguë ces trois brèches de la vanité des libéraux, et il les a ainsi réduits à sa merci. Il est certain que la négation de tout libéralisme, que suppose le régime communiste, rend, à première vue, très difficile de concilier celui-ci avec la ferveur libérale. Mais le communiste, comme tous les grands propagandistes, ne s'arrête pas à ces contradictions. Il sait que le coefficient de la crédulité collective est pratiquement infini. Et le libéral possède, en plus de cette crédulité, une candeur particulière quand on lui parle au nom de ses mythes de prédilection. Dans ce sens, le spectacle du monde actuel est surprenant. Au moment même où l'on extermine en Russie par douzaines les dissidents du rigide credo gouvernemental ou que l'on fait disparaître à l'étranger les chefs des groupements anticommunistes, le libéral continue à croire que la Russie est le pays du progrès moral et de la liberté, la Mecque du libéralisme. L'exemple de l'Espagne porte cette erreur jusqu'aux limites de l'inconcevable. On y trouve encore (côté rouge) des libéraux qui y déclament, avec une éloquence et une tournure d'esprit très libérales, contre la dictature du camp opposé, tandis qu'eux-mêmes, non seulement ne peuvent exprimer librement leurs pensées, mais encore sont obligés

bien souvent de dire à la presse ce qu'on leur ordonne. En novembre dernier, un communiste me disait à Madrid : « Toi, qui as toujours été libéral, tu seras avec nous » ; mais, le même jour, le comité des ouvriers avait interdit la réédition d'un de mes livres, parce qu'on pouvait lire ceci sur l'une de ses pages : « Moi, qui ai toujours été libéral, grâce à Dieu. » Quand je sortis d'Espagne en faisant remarquer que ce procédé ne me paraissait pas très libéral, on me déclara « ennemi du peuple », et un écrivain d'un pays américain, communiste et catholique, m'appela dans un article « le nouveau Torquemada espagnol ».

Naturellement, il y a beaucoup de libéraux — tous ceux que le rouge n'aveugle pas — des républicains sincères, en grande partie, qui se sont séparés de l'Espagne communiste, et précisément parce qu'elle est communiste. Leur position exprime la fidélité la plus stricte à leur attitude et à leur conduite de toujours ; ils n'ont en rien « trahi le peuple », ainsi que certains les en accusent. La fuite de tous ces libéraux de l'Espagne rouge est, dans la psychologie occidentale, un rude coup porté au communisme, coup difficile à neutraliser par de la contre-propagande. Aussi a-t-on tenté de les attirer par toutes sortes de flatteries — mais sans succès. Ceux-là même qui allèrent aux Cortès de Valence, si péniblement préparées, étaient de retour en France quarante-huit heures après. Parmi les jugements qu'ils portent, dans le privé, il en est un, connu de tous et qu'il n'y a pas d'inconvénient à répéter, puisqu'il ne peut compromettre personne : le régime de l'Espagne rouge est absolument soviétique ; un homme libéral n'a que faire là-bas.

VII

Mais la manœuvre communiste présentait un autre grand danger en Espagne, celui de son internationalisme. L'Espagnol, même celui dont les idées sont les plus avancées, a toujours un lest de qualités nationales, probablement supérieur à celui de presque tous les peuples d'Europe. L'Espagne est certainement le pays des régionalismes ; j'ai dit bien souvent que le régionalisme est la manifestation la plus pure et la plus vive de l'âme nationale, et il suffit, pour le prouver,

de voir la rigoureuse distribution régionale qu'établissent spontanément les groupes d'Espagnols émigrés en Amérique. On y parle, là-bas, d'Italiens, de Français, d'Allemands ; mais, quand il s'agit d'Espagnols, on parle de Castillans, d'Andalous, de Catalans, de Galiciens, d'Asturiens. Le fait de tenir compte des caractéristiques régionales m'a toujours paru, en Espagne, non pas un impératif politique, mais un impératif biologique. Ceci dit, l'erreur de beaucoup a été d'essayer d'infiltrer, sous la noble réalité régionale, l'insinuation séparatiste. Le sentiment national de l'Espagne est fait d'esprit régional, pure extension, à son tour, du profond sentiment familial des Espagnols. Et non seulement il ne l'affaiblit pas, mais encore elle y puise sa sève et sa vigueur. Dans n'importe quel village d'Amérique, aussi bien qu'à Madrid ou Barcelone, les Espagnols se réunissent, en effet, par provinces dans leurs centres régionaux, comme de vastes familles qui frayent à peine avec leur entourage. Mais devant la nation en danger — en tant que telle — tous se rassemblent, animés d'une même ferveur ; et peut-être le danger commun finira-t-il par créer une sorte d'union. Une grande part de l'enthousiasme de l'Espagne nationaliste d'aujourd'hui est suscitée par l'idée de l'unité nationale, opposée au séparatisme basque, si mal interprété à l'étranger, où l'ambition d'un groupe réduit de Basques a douloureusement servi d'instrument à l'internationalisme communiste. La Catalogne, en échange, bien qu'elle soit officiellement avec les rouges, eut la sagesse de ne pas se prêter à cette manœuvre. Cette attitude aura, évidemment, une grande répercussion à la fin de la guerre et par la suite. A noter aussi l'exemple de la Navarre, pays d'un régionalisme enraciné, et qui, cependant, a joué le rôle primordial dans l'actuel mouvement nationaliste. Quand une tentative de séparatisme fut esquissée lors de la première république d'Espagne, par le mouvement que l'on appela « cantonal », l'homme qui représentait alors le libéralisme et le républicanisme espagnol, le grand orateur Castelar, prononça un discours fameux, déclarant que, pour sauvegarder le pays, il renoncerait au libéralisme, à la démocratie et à la république. Il y a en Espagne beaucoup d'hommes de gauche qui savent par cœur ce discours — plus beau et plus

moderne que les proclamations marxistes — et qui, maintenant, le récitent avec émotion.

Deux mois avant que ne se produisît la révolution espagnole, j'écrivais, dans un article que publièrent plusieurs journaux d'Europe et d'Amérique, que, si le Front populaire espagnol — alors récemment formé — ne réussissait pas à donner à son idéologie et à son action un sens profondément national, il provoquerait le soulèvement de l'Espagne. Il n'y avait pas de mérite à faire cette prophétie, car, de toutes parts, on percevait l'hostilité des Espagnols devant la tactique notoirement russe de ces agitations pré-révolutionnaires, qui ne furent jamais sanctionnées par nos gouvernements. Le fait le plus significatif, dans ce sens, et que personne ne commenta, est l'attitude de la jeunesse universitaire, qui fut la force de choc du mouvement libéral contre la dictature et le ferment de l'agitation qui prépara le changement de régime. Mais, à partir de la troisième année de la république, elle commença à changer d'orientation, et si rapidement qu'aux jours des élections du Front populaire, un professeur socialiste qui, peu de temps avant, était l'idole des étudiants, en était arrivé à faire ses leçons au milieu de l'hostilité de son auditoire. Et il m'avoua que la plupart de ses élèves étaient antimarxistes. N'importe lequel d'entre nous — professeurs espagnols — a pu vérifier ce même fait. Aujourd'hui, 80 p. 100 des étudiants luttent comme soldats volontaires dans les rangs nationalistes. Beaucoup d'entre eux ont été élevés dans une ambiance libérale et appartenaient, au début de leurs études, aux associations libérales, et même socialistes ou communistes d'étudiants. Et ils sont nombreux les jeunes gens, alors presque des enfants, que nous avons connus en prison pendant la dictature et qui sont aujourd'hui des héros, vivants ou morts, de la cause antimarxiste. Ce qui les a fait changer, c'est, sans aucun doute, la signification anti-espagnole de la propagande du Front populaire.

Les dirigeants communistes se rendirent rapidement compte que c'était là la principale force du mouvement du général Franco. C'est pour cela qu'au début de la guerre leur propagande tendit à exploiter le soi-disant outrage que constituait l'emploi en Espagne de l'armée marocaine. Mais moi, qui

étais alors en Espagne rouge, je pus voir que cet argument, d'inspiration étrangère, ne faisait pas la moindre impression sur les Espagnols. La confraternité d'armes des Espagnols et des Marocains est une tradition nationale. Seuls ceux qui croient ingénument que l'histoire commence avec eux et que le passé ne compte pour rien, ignorent que les exploits les plus proprement nationaux, comme les campagnes du Cid Campeador et la conquête de Grenade, qui mit fin à la Reconquête, se firent, en partie, avec des soldats africains. Chaque Espagnol, du côté rouge, se sentait, ethniquement, plus proche des Maures d'en face que des Russes semi-asiatiques qui comblaient déjà son arrière-garde.

L'argument dont on se servit ensuite est celui de l'invasion par les troupes étrangères. Les chefs rouges, une fois convaincus de la nécessité de donner à leurs troupes un sentiment national, voulurent transformer la guerre communiste en une guerre de libération. Cet argument eut beaucoup plus de succès à l'étranger qu'en Espagne même, comme on pouvait s'y attendre. En Espagne, ceux qui vivent entourés de Russes, de Français, de Tchèques, etc... et qui savent, par expérience propre, ce que vaut leur concours, sont profondément indignés par l'idée qu'il y a en face d'eux aussi des combattants étrangers. Il n'y a pas d'Espagnol qui n'ait conscience que la guerre faite par lui n'est pas une guerre civile, mais une lutte internationale. Mais il n'est venu à l'esprit d'aucun Espagnol — rouge ou blanc — que, la guerre terminée, cette aide pourrait se transformer en une occupation territoriale.

L'Espagne se souvient de la guerre d'Indépendance contre Napoléon — guerre éminemment populaire, dont les communistes veulent ressusciter l'esprit — guerre qui fut précisément gagnée avec le concours d'une formidable armée anglaise, commandée par un des plus grands généraux du siècle. Elle sait que, Napoléon vaincu, l'armée amie et son général quittèrent son sol sans y conserver un seul pied de terre. L'Espagnol n'ignore pas non plus que, pendant la guerre européenne, les Anglais et les Américains occupèrent des départements entiers de la France et qu'ils partirent aussi, dès qu'ils eurent triomphé. De part et d'autre des tranchées espagnoles, nul ne doute que le but que se proposent les soldats internationalistes

qui luttent avec les rouges et celui que poursuivent les Italiens et les Allemands qui se battent à côté des soldats de Franco, ne soit très distinct de l'occupation territoriale. Cette occupation, qui alarme tant les étrangers, n'alarme pas les Espagnols. Et l'on peut assurer que si l'une des diverses nations qui ont des soldats en Espagne songeait à s'emparer d'un pouce du territoire, les marxistes et les antimarxistes s'uniraient pour les en empêcher avec la même intrépidité qu'ils déploient aujourd'hui pour lutter entre eux. Il est un morceau de roc espagnol que les Anglais ont occupé à une époque, déjà lointaine, où notre sens national était assoupi, et il n'est pas d'Espagnol qui ne rêve encore chaque nuit de Gibraltar.

L'important n'est donc pas l'aide momentanée, fournie par des étrangers, en hommes et en matériel : c'est là une question qui peut être résolue hors d'Espagne par quelques politiciens intelligents et décidés à un accord. L'important, c'est que des étrangers ont tenté de s'emparer de l'esprit national. S'il n'y avait, du côté rouge, ni un seul soldat, ni un seul fusil moscovite, ce serait la même chose : l'Espagne rouge est spirituellement communiste russe. Du côté nationaliste, quand il y aurait des millions d'Italiens et d'Allemands, l'esprit des gens y serait — avec ses qualités et ses défauts — infiniment espagnol, plus espagnol que jamais. Et il est inutile d'attaquer avec des sophismes cette vérité absolue dont dépendaient déjà, avant la lutte, la force de l'un des partis et la faiblesse de l'autre. Si la devise « Arriba España ! », que crient aujourd'hui avec émotion beaucoup de non-fascistes de l'Espagne nationaliste, avait été adoptée par les gens d'en face, le pourcentage de leurs probabilités de triomphe eût été, de ce simple fait, infiniment supérieur.

VIII

Ce sont là les termes exacts du problème : une lutte entre un régime antidémocratique, communiste et oriental, et un autre régime antidémocratique, anticommuniste et européen dont seule la réalité espagnole, toute puissante, modèlera la forme exacte. Comme l'Italie et les Flandres furent, aux XVe et XVIe siècles, le théâtre de la lutte entre les grands

pouvoirs qui allaient façonner la nouvelle Europe, les grandes forces du monde livrent aujourd'hui leur bataille en Espagne ; et l'Espagne apporte — c'est sa glorieuse tradition — la part la plus dure dans l'effort, pour la victoire dont tous profiteront.

Voilà comment la plupart des Espagnols ont pris position devant ce problème. Et vis-à-vis d'eux, c'est aussi celle que doit adopter le spectateur étranger (il est d'ailleurs peut-être moins « étranger » qu'il ne se le figure), c'est-à-dire communiste ou non. La formule communiste est unique, et l'on essaye avec elle de conquérir le monde. La formule anticommuniste n'est pas nécessairement fasciste. Anticommunistes sont l'Italie, et l'Allemagne, et le Portugal, et le Japon, et, explicitement ou implicitement, beaucoup d'autres états d'Europe ou d'Amérique. Et chacun, selon un minimum de données communes, se gouverne à sa façon. On peut donc choisir.

Le problème serait en somme très clair sans l'intervention perturbatrice des forces libérales, dont l'immense prestige et dont l'immense maladresse remplissent aujourd'hui de confusion le théâtre politique du monde. L'aveuglement devant l'antibéralisme rouge a poussé le libéral à vendre son âme au diable. Mais son châtiment sera proportionné à son erreur, car le libéralisme, en tant que force politique, n'exercera peut-être pas d'action directe pendant les années qui vont venir. Mais il demeurera une force spirituelle car, de quelque nom qu'il soit revêtu, ce qu'il représente à son origine et dans son essence, c'est le moteur immortel du progrès des hommes. Et, sans doute, quelque jour, il jaillira, purifié, des dictatures d'aujourd'hui.

Les libéraux espagnols savent maintenant à quoi s'en tenir. Ceux du reste du monde, pas encore. Je n'écris pas pour les convaincre. En politique, l'unique mécanisme psychologique du changement est la conversion, jamais la conviction ; et l'on doit toujours suspecter celui qui change, quand il dit qu'on l'a convaincu. Les libéraux du monde entendront aussi un jour le tonnerre et le coup de foudre ; ils tomberont de leur cheval blanc, et, quand ils recouvreront la conscience, ils auront appris de nouveau le chemin de la vérité.

G. MARAÑON,
de l'Académie Espagnole.

HASSAN

Accroupi devant l'âtre, Hassan préparait son repas. Avec un rouleau de bois, il avait laminé la pâte de froment jusqu'à en faire une feuille très mince. Puis il l'avait coupée en carrés, dont il avait enveloppé de petites masses de fromage blanc, et, maintenant, tenant la queue de la poêle posée sur les braises, il regardait dorer ces beignets dans l'huile chaude, et les retournait avec le bout d'une palette. Bien qu'il fît froid dehors il avait laissé la porte de sa maison ouverte, parce qu'il n'est pas sain de rester enfermé avec un feu de charbon de bois, et la vapeur de l'huile bouillante s'enfuyait en longeant le plafond.

Un clair soleil d'hiver répandait sa lumière sur la route qui venait frôler le seuil.

Hassan avait vingt-sept ans. Il vivait dans ce hameau, seul depuis la mort de son père, cultivant les quelques arpents qui s'étendaient derrière la maison jusqu'à la lisière de la forêt, soignant une petite étable, s'engageant parfois comme bûcheron, et, il faut bien le dire, partant à la contrebande lorsqu'il était appelé par son frère, Chukru, qui naviguait clandestinement entre Samos, Nikaria et la côte du golfe d'Éphèse.

Tandis qu'il restait assis sur ses talons, secouant la poêle pour que les beignets n'attachent pas au fond, il eut le sentiment qu'un regard humain s'était posé sur lui. Il se retourna ɟə vit dans l'embrasure de la porte une haute silhouette

d'homme. Il ne la reconnut pas. Ce n'était ni un ami, ni un voisin. Il se redressa et marcha vers l'étranger.

Celui-ci était vêtu d'un long pardessus, dont la forme tombante rappelait plutôt celle des anciens caftans. Sa tête était couverte d'une casquette molle qu'entourait un cache-nez gris roulé en manière de turban. Son visage brun en lame de couteau avait l'air émacié qu'on voit aux ascètes et se terminait par une barbe grise.

Il s'appuyait sur un haut bâton. Lorsqu'Hassan se fut levé, l'homme recula d'un pas et porta sa main droite à sa poitrine.

— Que ton matin soit prospère, dit-il.

— Salut, répondit Hassan. Qu'y a-t-il? Que n'y a-t-il pas?

— Je marche depuis l'aube. J'ai franchi la montagne au col du Châtaignier. C'est l'heure de prendre un peu de repos et de nourriture. N'y a-t-il pas dans le pays quelqu'un qui me fournirait du pain et du café? J'ai vu ta porte et je me suis arrêté.

— C'est Dieu qui l'a ouverte. Entre.

L'homme vint s'asseoir sur le banc posé à côté de la table. Il gardait les paupières à demi-baissées, comme s'il eût voulu voiler l'éclat extraordinaire de ses yeux. Hassan avait disposé les beignets sur un plat. Il sortit un moment, revint avec une cruche d'eau et une jarre de lait, et ils se mirent à manger. Ils n'échangeaient que de rares paroles sur l'état de la route et des lieux qu'on traversait en venant d'Aïdine.

Lorsqu'Hassan eut préparé le café, l'homme tira de sa poche un vieux porte-monnaie et y prit quelques pièces. Hassan se récria :

— Tu n'y penses pas, mon père ; c'est un devoir d'accueillir le voyageur. Tu sais bien que si j'acceptais, ce serait peu honorable.

L'homme remit son argent dans sa poche et but son café à petite gorgée.

— Tu es un brave garçon, dit-il.

Puis, hochant la tête.

— Il est agréable de voir que les anciennes vertus sont encore vivaces. Mais hélas ! pourront-elles résister à la chasse qu'on leur fait? J'ai connu le temps où le souci de tous était le service de Dieu ; maintenant, on a pris à tâche de nous

imposer les manières du démon, comme si les mœurs des Infidèles n'étaient pas la preuve qu'elles sont détestables et mènent un peuple à la corruption et à la ruine !

Le visage d'Hassan s'était refermé. Il regarda le voyageur avec méfiance. Celui-ci paraissait ne parler que pour lui seul, et ses traits reflétaient maintenant comme une passion ardente et douloureuse.

— On a persécuté, poursuivait-il, ceux qui connaissaient la parole de Dieu, et qui avaient le privilège de se rapprocher de lui. On a fermé leurs asiles, on a intimé silence à leurs voix. Pourquoi ? Avait-on peur de ses clartés ? Craignait-on qu'il montre avec trop d'éclat les vices et les turpitudes qu'on impose au peuple sous le nom fallacieux de civilisation européenne ? Qu'est-ce que la République laïque, sinon l'oubli de tout ce qui a fait notre noblesse et notre grandeur ?

« Cet homme est insensé, pensa Hassan. Il court un danger mortel et ne semble pas s'en apercevoir. Je prie Dieu qu'il s'éloigne et que sa voix ne frappe plus les murs de ma maison. »

— Et s'il n'y avait que la tristesse des cœurs purs ! s'écria l'autre. Mais enfin, il y a cette ruine évidente de notre peuple ! Pense, jeune homme, que nos étendards sont venus jusque sous les murs de Vienne, là-bas, au cœur de l'Europe, qu'ils ont flotté sur Bude et sur Azof, et que notre loi s'est fait obéir du Danube au golfe Persique, du Dniepr au Hedjaz, et en Afrique, et à Athènes. Vois-tu, nos frontières ont reculé au fur et à mesure que l'oubli de la voix du Prophète s'emparait du cœur de nos chefs. Mais elle résonnera encore haut et fort. Oui ! Le temps est proche où la puissance du Chériat nous mènera de nouveau sur les routes de la terre. Il suffit de nous lever et d'affirmer notre foi. Et d'abord, refuser d'imiter les Infidèles, parce que désirer de leur ressembler, c'est le contraire même de notre raison de vivre.

Il secoua nerveusement les épaules.

— La Communauté, reprit-il, était tombée d'accord que les actes de Dieu ne peuvent pas être dépourvus de sagesse et tous proclamèrent que Ses actes ne sont pas vains, ni Ses paroles mensongères. Mais après l'avoir proclamé, ils s'éloignèrent de Sa vérité et se disputèrent entre eux sans que l'on

sache bien quels étaient leurs desseins ; cependant, nous devons nous tenir à ce qu'Il a dit et ramener à une vue unique les opinions divergentes.

» Écoute, jeune homme, les actes d'un homme prévoyant ne sont jamais vains ; et l'on entend, dans ce cas, par être prévoyant celui qui sait ce qui va résulter de l'accomplissement de sa volonté, et, par « ne pas être vain », qu'il n'accomplira que des actes dont les résultats sont dans son intention. Or, s'il en est ainsi pour les agents qui ne sont que des créatures, que sera-ce pour Celui qui est la source de toute raison, et la fin ultime de toute science et de toute sagesse ? Hein ? Écoute bien. Il a prévu que nos étendards flotteraient de nouveau sur la terre, et bientôt une lueur extraordinaire sortira du tombeau d'Evlia Redjeb, là-bas, dans l'est...

Il s'était levé, le regard brillant, développant sa haute stature, comme soulevé par son exaltation. Parvenu au pas de la porte, il sembla revenir à lui, se retourna vers Hassan et lui sourit.

— Je te remercie, dit-il. Garde mes paroles dans le secret de ton cœur. Elles ne peuvent y développer qu'un bon germe.

Hassan impassible, les yeux baissés, lui dit simplement :

— Que la route te soit agréable !

— Je te confie à Dieu. Il tranquillisa le cœur des fidèles en disant : « O vous qui croyez, vous n'êtes responsables que de vous-mêmes ; les égarés ne peuvent vous nuire si vous êtes dans le bon chemin. »

L'homme partit à grandes enjambées. Tandis qu'Hassan le regardait s'éloigner, il remarqua qu'Adil, son voisin, l'observait. Ils ne s'aimaient guère, et Hassan le tenait pour un homme fourbe et méchant. Certes Adil, qui se trouvait à vingt pas de l'autre côté de la route, n'avait pu entendre l'étrange prêche du voyageur. Pourtant, Hassan ressentit un malaise à l'idée que son voisin avait vu celui-ci sortir de sa maison. Il haussa les épaules et rentra. Mais le souci ne le quitta pas. Alors, il desserra sa ceinture, tira le pan de sa chemise, et en coupa une fine bande. Puis il ressortit et suivit la route jusqu'au seuil de la forêt. Là était une fontaine en marbre finement sculpté. Hassan quitta ses sabots, se lava les

pieds, la tête et les bras jusqu'au coude. A côté de la fontaine, au chevet d'un tombeau, était planté un arbuste aux branches tordues et presque mortes, constellé de morceaux d'étoffes éraillés. Hassan y noua la bande de toile qu'il avait découpée à sa chemise, geste qui, dans le pays, d'après une tradition millénaire, a la vertu de conjurer le mauvais œil.

*
* *

Hassan revenait de Yéchil-Hissar. Immédiatement au sortir de la ville, la pente devient rapide, et la route qui rejoint Aïdine par le col du Châtaignier fait de nombreux lacets. Suivant la direction de ceux-ci, Hassan avait tour à tour devant les yeux la montagne ou la plaine. Le premier étage de la hauteur est formé de terrasses de conglomérat que les torrents ont découpées en cubes ou en pyramides. Des pins et des figuiers remplissent les ravins, tandis que les éboulis étalent leur rouge nudité. A ses pieds, la ville, qui semble dispersée au milieu des jardins, avec les dômes de ses mosquées et leurs minarets. Et, serpentant vers l'ouest, les méandres du Kutchuk-Mendéré, que les Grecs anciens nommaient Caystre.

Mais ce n'était pas le spectacle de ce paysage varié qui retenait l'esprit d'Hassan. Il avait trouvé la petite ville toute troublée. Des soldats venus de loin, des gendarmes envoyés de Smyrne, des officiers et des magistrats roulant en automobile, des journalistes courant d'un point à l'autre de la ville donnaient à celle-ci une animation extraordinaire. Il en avait demandé la raison au boutiquier qui lui achetait ses fromages, et voici ce qu'il avait appris.

Quatre jours auparavant, à l'heure où les fidèles se rendaient à la mosquée de Hourrem-Hatun pour la prière, six hommes, dirigés par un certain Derviche Ahmed, avaient fait irruption sur la place en vociférant. Quelques curieux les avaient entourés. Alors, Derviche Ahmed était monté sur une borne et avait crié qu'il était temps de rétablir le Chériat (la loi religieuse), que le peuple ne pouvait plus supporter les hontes que constituaient le port des chapeaux et une écriture empruntée aux infidèles, remplaçant obligatoirement celle qui avait

servi au Prophète. Cette prédication avait attiré une foule assez nombreuse. Mais elle ne paraissait pas avoir surexcité les esprits. Pour enflammer les imaginations, l'agitateur était entré dans la mosquée, qui contenait un sandjakchérif, c'est-à-dire un des étendards verts qui avaient conduit à la victoire l'Islam naissant, et que l'on conservait avec piété. Ahmed s'était saisi de l'étendard, et, le brandissant, était revenu sur la place. Il avait proclamé que lui-même était mahdi (prophète), qu'il avait reçu de Dieu la mission de faire sortir le peuple de sa torpeur et de rétablir l'ordre dans le monde. Puis il avait parcouru les principales rues de la ville, suivi de curieux, dont certains commençaient sans doute à se laisser convaincre. Les commerçants, craignant l'émeute et le pillage, avaient fermé boutique, et une sorte d'angoisse, propice aux folies mystiques, était tombée sur la ville.

Le capitaine de gendarmerie, Chukri bey, qui des fenêtres de son bureau assistait à la scène, perdit la tête. Au lieu de descendre sur la place avec ceux de ses hommes qu'il avait sous la main, il téléphona à Baïndir et à Odemich, où des bataillons tiennent garnison, pour avoir du renfort.

Cependant, un sergent s'avança et intima aux fanatiques l'ordre de se disperser. Ils lui répondirent par des clameurs et des quolibets. Le sous-officier recula.

Or, à ce moment, passait sur la place un jeune sous-lieutenant d'artillerie, nommé Chinassi. Ce n'était pas un officier de métier, mais un jeune professeur de l'École Normale de Smyrne accomplissant son service militaire, et venu à Yéchil-Hissar passer deux jours de permission chez ses parents.

Il demanda au gendarme de quoi il s'agissait.

— De quoi te mêles-tu? lui cria le mahdi. Tu es trop jeune pour me comprendre.

Chinassi bey crut qu'il ramènerait le calme par quelques exhortations. Il se tourna vers le peuple, et ordonna à chacun de rentrer chez soi, sans rien conserver dans son esprit des extravagances que ces charlatans avaient débitées. Mais un coup de feu partit, et le jeune homme s'affaissa, une jambe brisée.

Alors, une scène atroce se produisit. Les fanatiques se précipitèrent sur l'infortuné, et, avec un couteau, lui tran-

chèrent la tête, qu'ils attachèrent au bout de la hampe de leur drapeau. Le mahdi brandit ce triste trophée, tandis que ses compagnons tendaient les lèvres vers le sang qui en ruisselait, criant que c'était *hélal*. Des clameurs s'élevèrent de la foule, mais aussi des applaudissements.

Un grand désordre suivit; protestations, cris de haine, vociférations du mahdi qui hurlait que Yéchil-Hissar était maintenant la capitale du nouvel empire. Mais des mitrailleuses claquèrent. Le détachement de Baïndir venait d'arriver et ouvrait le feu. Une fuite éperdue succéda à l'exaltation. Seuls, les fanatiques étaient restés devant la mosquée. Une rafale les abattit.

Le soir, le gouverneur de la province, le procureur général et le commandant du corps d'armée commençaient l'enquête.

Hassan remontait chez lui en pensant à ce récit, qu'il avait écouté sans trop d'émotion. Ce qu'il en retenait, c'était surtout l'absurdité des querelles religieuses et politiques. Certes, il croyait à Dieu, mais celui-ci ne pouvait trouver agrément au meurtre d'un jeune homme. Et puis, il savait bien que le sort du paysan ne dépend guère de la forme du gouvernement. Les ordres, les règlements, les impôts, sont à peu près les mêmes, d'où qu'ils viennent. Chacun fait sa vie, suivant son destin, et les idées n'y changent pas grand chose. On avait fermé les tekkés des derviches. Peut-être n'avait-on pas eu assez d'égard pour leur sainteté. Mais, après tout, ils feraient comme les autres, ils travailleraient. On avait interdit le fez. Il éprouvait quelque mélancolie à ne pas porter la coiffure de son père et de son grand-père; mais il fallait reconnaître que le chapeau protège mieux le front et les yeux, et qu'il évite d'aller chez le repasseur. Pour les caractères d'imprimerie, les nouveaux faisaient à ses yeux le même brouillard que les anciens, puisqu'il ne savait ni lire, ni écrire. Quant aux autres réformes, elles ne l'atteignaient pas, sa vie étant trop simple pour qu'il pût s'apercevoir que la République diffère du Sultanat. Un général énergique avait sauvé, dix ans auparavant, l'indépendance du pays et fait reculer les étrangers. Il méritait l'admiration et la reconnaissance de tous. Il y avait des chances

pour que son gouvernement fût meilleur que celui d'un autre. Et même, dans le cas contraire, une contestation ne valait pas quarante cadavres gisant devant une mosquée. « Tout le mal, se disait-il, vient de l'orgueil de ceux qui se croient plus aptes à commander. Pourquoi ceux dont le destin est d'obéir toujours épousent-ils leurs querelles? » A vrai dire, dans sa montagne, le devoir d'obéissance lui paraissait assez léger.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait de son hameau, l'air lui paraissait plus subtil. Il reconnaissait son bonheur, de vivre au-dessus de la ville et de ses passions absurdes. Maintenant, un bois de figuiers enserrait la route, et, au prochain tournant, il déboucherait sur les champs, à cent mètres de sa maison.

Là il eut un mouvement de surprise. Devant sa porte, son voisin Adil causait avec deux cavaliers qui avaient mis pied à terre. A leurs hautes coiffures Hassan reconnut des gendarmes. En l'apercevant Adil le désigna de la main, puis rentra chez lui. Hassan fronça les sourcils. Il savait bien qu'Adil était un cafard; mais s'il l'avait dénoncé aux gendarmes, il n'aurait pas de peine à démontrer sa mauvaise foi. Il repassa dans son esprit tout ce qu'il avait fait les temps derniers. Il n'avait rien volé; il n'avait coupé aucun tronc d'arbre auquel il n'eût droit. La contrebande? Son dernier voyage remontait à l'automne. Toutes les précautions avaient été prises. Pas la moindre trace ne pouvait avoir été laissée. D'ailleurs, on n'arrête les contrebandiers que pris sur le fait. En tous cas, en pareille matière, on s'arrange toujours. Enfin, on verrait bien.

Il salua les gendarmes.

— Salut. C'est bien toi Hassan, fils d'Hussein.

— Oui, efendim.

— Tu habites cette maison...

— Oui, efendim.

— C'est bien toi, qui, il y a dix jours, t'es concerté avec Derviche Ahmed.

— Quel Ahmed?

— Nous n'avons pas d'explications à donner. Il n'y a pas dans le pays d'autre Hussein-Oglou Hassan?

Une angoisse terrible avait saisi Hassan à la gorge. Il pensa brusquement au voyageur qu'il avait hébergé. Le moindre geste, la moindre dénégation pouvait tout aggraver.

Il se laissa passer les menottes, et, sans même entrer chez lui, il suivit les gendarmes qui s'étaient remis en selle et, du haut de leur monture, tenaient l'extrémité de ses chaînes.

*
* *

L'affaire de Yéchil-Hissar avait pris des proportions considérables. Sans doute, les principaux assassins du malheureux Chinassi étaient-ils tombés sous les balles des mitrailleuses. Leur mort, comme on dit, n'avait pas éteint l'action publique ni la recherche des responsabilités.

Lorsque le procureur général interrogea les fonctionnaires de la ville, ceux-ci répondirent difficilement aux questions et cherchèrent à se dérober par des échappatoires. Leur ignorance étant sans doute sincère, et, après les avoir livrés aux rigueurs de l'inspection, le magistrat organisa méthodiquement son enquête.

L'attentat était-il le fait d'un groupe d'énergumènes agissant suivant leurs propres impulsions, ou bien se trouvait-on en présence d'un mouvement réactionnaire préparé avec soin, et dont le soulèvement de Yéchil-Hissar devait être le premier épisode? Pourquoi le meurtre de Chinassi n'avait-il pas provoqué un élan de révolte de la part des assistants? Était-il vrai que des individus avaient applaudi lors de l'atroce boucherie, et quels étaient-ils?

Deux des acolytes du faux mahdi s'étaient enfuis lorsque le feu avait été ouvert. Mais ils avaient été arrêtés le surlendemain à Ayasoulouk, où ils se disposaient à prendre le train pour Smyrne. Leurs premières réponses confirmèrent une rumeur qui déjà avait pris consistance. Dans toute la province, la fermeture des tekkés n'avait été que formelle; les derviches continuaient leurs pratiques au domicile particulier de certains d'entre eux, et les fonctionnaires, appartenant encore à une génération qui conférait à la vie religieuse la primauté sur la vie de l'État, n'avaient fait montre

d'aucune vigilance et n'avaient pas signalé au Gouvernement les infractions aux lois de 1925.

L'incident souleva dans les grandes villes un fort mouvement d'opinion. Les étudiants vinrent de Smyrne célébrer les funérailles de leur malheureux camarade et jurèrent de le venger. Les journaux exprimèrent l'indignation des milieux républicains. Il était inadmissible que le mouvement moderniste, dont les réformes avaient mis la nation de pair avec les grandes nations européennes, fût ensanglanté par une tragédie « que réprouveraient même les gens de Kaboul ». La loi avait ordonné de supprimer les foyers de l'asiatisme. Les hommes du Chériat avaient été désarmés et condamnés au silence. Mais si leur influence avait été extirpée de l'administration, de l'armée, de la justice, il fallait s'attendre à ce que le contact quotidien de ces gens avec la population ne mît en danger l'œuvre de la République. Il fallait donc supprimer jusqu'à la dernière les racines de l'asiatisme. Tous les cheikhs, derviches, disciples et autres marchands de conscience avaient eu la liberté de vivre en paix. Ils profitaient de cette mansuétude pour tramer des intrigues contre le régime. L'esprit révolutionnaire supérieur et intransigeant de la capitale devait défendre la République et l'idéal de l'occidentalisme. Derviche Ahmed, qui ne voulait même pas boire de cidre parce que l'Écriture le défend, avait bu le sang de sa victime pour se conférer la sainteté. Il fallait effacer à jamais le souvenir même d'un tel état d'esprit.

Le Gouvernement, surpris par la passivité des fonctionnaires du district, déposa un projet de loi destiné à étendre la compétence des autorités militaires en cas de menace de troubles et de conspiration contre le régime. En attendant, il proclamait l'état de siège dans les provinces occidentales de l'Anatolie, ce qui permettrait la constitution d'une cour martiale et l'emploi de la procédure rapide en matière de haute trahison.

Cependant on procédait à de nombreuses arrestations. Les deux fanatiques qui avaient échappé aux balles des soldats n'étaient pas de Yéchil-Hissar. Ils venaient de l'est, et ils désignèrent les personnes qui leur avaient donné hospitalité. Puis on connut celles chez qui avaient eu lieu des concilia-

bules. Un grand nombre de femmes y avaient assisté. On les appréhenda et on les fit parler. Tous ceux qui furent convaincus d'avoir connu la présence du faux mahdi à Yéchil-Hissar et de ne pas l'avoir dénoncée furent jetés en prison. Puis des dénonciations parvinrent au procureur, lui indiquant ceux qui avaient applaudi au meurtre du jeune homme, ou qui, bien placés pour lui porter secours, avaient refusé de le faire. Ils furent arrêtés, ainsi que le capitaine de gendarmerie et l'inspecteur des services civils du district. Enfin, un grand nombre de personnes durent se tenir à la disposition de la justice pour répondre de certaines paroles ou de certains silences, comme ce conseiller municipal de Yéchil-Hissar qui, devant prendre la parole aux obsèques de Chinassi, avait soumis au gouverneur un texte comportant la phrase : « Les habitants de notre ville expriment leur indignation pour les intrigues *préméditées* qui avaient pour but d'inculquer à leur front une tache qu'ils ont repoussée », et qui omit de la prononcer au cimetière.

Derviche Ahmed, qui avait été tué sur place, était, à la vérité, un assez mince personnage. Employé du cadastre, à Aïdine, il avait été mis d'office à la retraite pour le peu de soin qu'il apportait à son service. Mais l'enquête révéla aussitôt qu'en qualité de « disciple », il appartenait à la secte des Redjebis, qui porte le nom de celui qui la fonda en Turkestan au XIIIe siècle. Les rites et les formules de cette confrérie sont à peu près impossibles à connaître pour les non-initiés. Aucun texte ne les a consignés. Mais il apparaît que la secte n'était pas de celles qui cherchaient à maintenir dans l'Islam la tradition des pratiques superstitieuses antérieures au Prophète. Et la doctrine qu'elle entretenait fut suivie par des personnages cultivés. Le but de ses cheikhs était surtout d'avoir une influence morale et politique et, à certaines époques celle-ci fut égale, sinon supérieure, à l'autorité des khalifes. Le sultan Abd-ul-Hamid s'en était fait des alliés, et les principaux hommes d'État de la période constitutionnelle cherchèrent à se les concilier. Des cadeaux considérables s'entassaient dans leur tekké de Tchapa, à Stamboul, et leur dernier cheikh, Nevzad Fehmi, avait eu l'habileté de donner à ses réunions une allure mondaine et moderne. La loi sur les

associations religieuses avait forcé les Redjebis, comme tous les autres derviches, de renoncer officiellement à leur activité ; mais celle-ci se poursuivait en secret.

Des perquisitions montrèrent que des lettres ayant un caractère politique avaient été échangées entre le cheikh Nevzad et les anciens derviches, dont Ahmed était le disciple. Nevzad fut arrêté à Stamboul. Il avait quatre-vingt-douze ans. Il fut transféré à Yéchil-Hissar, et par égard pour son grand âge, on lui donna une résidence dans la maison d'un notable de la ville. En même temps, on arrêtait son fils, Halim, et six personnes dont il faisait sa société quotidienne. Le cheikh Ismaïl, qui avait fait plusieurs voyages en Anatolie occidentale, et qui avait écrit à Derviche Ahmed, fut appréhendé dans sa propriété du Bosphore. Partout, on rechercha des indices de l'activité clandestine de la secte, et plus de deux cents personnes furent interrogées. Dix jours après le début de l'enquête, la prison de Yéchil-Hissar détenait cent six inculpés.

*
* *

Il n'y a pas à proprement parler de prison à Yéchil-Hissar, le tribunal et les locaux disciplinaires se trouvant à Odemich, chef-lieu du district. Mais il fallait que la cour martiale siégeât sur place, et les prisonniers avaient été logés dans une vieille forteresse qui, élevant ses tours seldjoukides au sud de la ville, sur le premier versant de la montagne, commandait autrefois la vallée du Caystre.

Quelques accusés étaient au secret : les cheikhs, les fonctionnaires. Pour les autres, on avait observé l'usage local, qui s'accommode de la détention collective.

Dans une des grandes salles du château, Hassan se trouvait enfermé avec une quarantaine de paysans. Chaque prisonnier avait une paillasse posée directement sur le dallage. Ils y restaient étendus tout le long du jour, ou bien s'asseyaient sur le rebord, une jambe repliée sous les fesses. Tout le monde se levait prestement dès que quelqu'un, soldat ou policier, entrait dans la salle. Les journées étaient monotones. Peu d'incidents. La relève de la sentinelle à la porte. Le passage

du barbier qui venait tous les matins. Hassan, au moment de son arrestation, avait sur lui un peu d'argent ; cela lui permettait d'être au nombre de ceux qui se faisaient raser. Aux heures de la prière, quelques détenus étendaient sur les dalles leurs vestes en guise de tapis, et se prosternaient. Quelquefois un imam, accompagné d'un sous-officier, venait leur faire une brève prédication. Ses paroles étaient à peu près les seules qui résonnaient sous ce plafond. Il y avait là des bergers, de petits artisans, des propriétaires fonciers qui ne se connaissaient pas, et n'avaient nulle envie de converser avec leur voisin. Méfiance? Crainte d'un mot malheureux? Peut-être. Mais surtout réserve propre aux Turcs, qui s'accommodent parfaitement du silence. Un jour, accompagné d'un substitut, un reporter d'un journal de Stamboul entra dans la salle. Il était en quête d'une « parole caractéristique ». Il demanda à deux ou trois prisonniers « s'ils ne trouvaient pas légitimes les mesures du Gouvernement ». Un seul répondit par un panégyrique du Président de la République. Les autres se détournèrent en baissant les yeux, et, sur l'insistance du jeune homme, murmurèrent qu'ils avaient dit aux gendarmes tout ce qui les concernait, qu'ils n'avaient rien à ajouter. Nul commentaire ne suivit la sortie de l'homme de plume. Un jeune pâtre dit seulement : « Tirasch ! » (l'art du barbier), mot par lequel les Turcs raillent ceux qui perdent leur temps à débiter des paroles inutiles. Sa voix amena un sourire de détente sur le visage des autres, qui avaient d'abord redouté l'ennui d'un nouvel interrogatoire.

Par les fenêtres (qui n'étaient pas même grillagées, tant paraissait vaine et improbable toute tentative pour s'enfuir), on apercevait la ville et le ciel. Perdus dans une vague contemplation, les prisonniers suivaient le mouvement des nuages, prévoyant et attendant la chute de la pluie, ou, au contraire, le retour du soleil. Les heures passaient ainsi dans une morne hébétude. Hassan revenait toujours aux mêmes pensées. Il ne s'expliquait pas encore bien sa présence dans cette forteresse. Il se répétait qu'il n'était qu'un paisible paysan, que tout ce qu'on pouvait dire de lui n'ajouterait rien à cette définition (car la contrebande était hors de cause, et bien secrète). Mais il sentait confusément que lorsque la guerre

civile menace, rien ne ressemble plus à ce qui était auparavant, et que nul ne peut arguer de sa simplicité pour prouver qu'il n'a joué aucun rôle. Pourtant il avait confiance dans la suprématie du bon sens, et n'était pas inquiet. Il avait répondu sans détours au substitut, et avait été rassuré du fait que son interrogatoire n'avait pas duré plus de cinq minutes.

D'autres fois, il pensait à son étable. Il lui paraissait impossible qu'on eût laissé ses bêtes sans soins ; cela ne se fait pas. Même si on les avait oubliées, leurs beuglements et le bruit qu'elles faisaient en essayant de rompre leurs chaînes attireraient l'attention de l'Ancien du hameau, et celui-ci désignerait quelqu'un pour s'occuper d'elles. Pourvu que ce ne soit pas Adil ! L'idée de son voisin franchissant la barrière, poussant le portillon de l'étable, se servant de ses outils, disposant de son fourrage, lui donnait du souci. Mais il la repoussait. Quand il partait en expédition sur la côte, pour une semaine, c'était son cousin Hachim qui venait soigner les bêtes. On le savait. Et il avait dû s'offrir spontanément en apprenant l'arrestation d'Hassan. Mais il aurait voulu en être sûr, et, quoi qu'il fît pour se convaincre, il redoutait la présence d'Adil dans son enclos.

*
* *

Le conseil de guerre devait siéger dans la grande salle des fêtes attenant au groupe scolaire, construit depuis peu.

Déjà les journalistes avaient occupé sur les côtés les bancs qui leur avaient été réservés. Les prisonniers étaient si nombreux qu'il ne restait plus de place pour le public. Quelques fauteuils avaient été disposés derrière le tribunal à l'intention des notabilités civiles ou militaires. Sur le mur, blanchi à la chaux, un grand portrait du Ghazi, de chaque côté duquel pendaient deux drapeaux rouges à croissant blanc.

Les prévenus arrivaient par petits groupes. Ils s'asseyaient sur les bancs, silencieux. On n'entendait que le bruit de ferraille des menottes que les gendarmes ouvraient. Point d'avocats. Il avait été décidé que chaque inculpé présente-

rait lui-même sa défense, oralement ou par écrit. Les prisonniers avaient été placés de manière à former trois groupes. Le premier comprenait les complices immédiats du faux mahdi, ceux qui l'accompagnaient au moment de l'assassinat, ceux chez qui les conciliabules avaient eu lieu, ceux enfin qui avaient acclamé la prédication de l'énergumène et applaudi au meurtre du pauvre Chinassi. Ensuite, venaient les cheikhs, Nevzad, son fils Halim, Ilyas et Ismaïl efendis, le hodja Djevdet et les autres affiliés au Redjeb, dont l'attitude ou les paroles avaient été suspectes. Enfin, dans le troisième groupe, tous ceux qui étaient accusés d'avoir connu le complot sans le dénoncer aux autorités. C'est là qu'avait été rangé Hassan. Il était assis sur l'avant-dernier banc, et il fut obligé de lever la tête en s'inclinant de côté, pour suivre le procès. Afin d'éviter les allées et venues pendant les audiences, il avait été décidé que chacun parlerait de sa place.

A deux heures et demie, le capitaine de gendarmerie lança un ordre bref et tout le monde se leva. La cour martiale fit son entrée. Elle était présidée par le général Houloussi pacha, assisté de deux colonels et de deux lieutenants. Les officiers quittèrent leurs manteaux gris à doublure rouge, et s'assirent en posant devant eux leurs casquettes plates.

Le président était un homme brun, aux sourcils épais et noirs, qui parlait avec un grand calme et même avec douceur. Il s'entretint un moment avec le procureur et fit procéder à l'appel des prévenus. Puis il ordonna la lecture de l'acte d'accusation. Celui-ci était long et touffu. L'exposé des griefs portait en conclusion que certains des accusés tombaient sous le coup du deuxième alinéa de l'article 146 de la loi pénale, et les autres de l'article 151 de la même loi. A la fin de chaque paragraphe, quelques cheikhs murmuraient en guise de protestation : « Aman efendim » (je vous demande pardon).

Hassan n'y comprenait pas grand'chose.

Il y avait plusieurs prévenus du même nom, et il ne distingua pas nettement ce qui se rapportait à lui.

A la fin de cette lecture, le cheikh Nevzad voulut donner connaissance d'un papier qu'il avait rédigé. Sa voix était très faible. Le président l'interrompit. Il lui conseilla le

calme, lui disant qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer et que chacun parlerait à son tour aussi longtemps qu'il le voudrait. Puis, il ordonna aux gendarmes de disposer un fauteuil au pied du tribunal, et invita le vieillard à s'y asseoir. Deux veilleurs de nuit se tinrent à côté de lui pour le soutenir et lui procurer tout ce qu'il demanderait. Ce début fut empreint de la plus douce courtoisie.

Le premier interrogatoire fut celui d'Émine, un des acolytes du mahdi, que les balles avaient épargné. Il se leva, maigre, hâve, les yeux brillants. Ses mains agitées allaient de sa barbe à sa poitrine. Il portait une veste de drap kaki, de celles que dans tous les pays du monde les pauvres gens taillèrent dans les restes des stocks militaires. Ses cheveux grisonnants étaient tondus de près. Après avoir bredouillé quelques réponses, il se lança dans un long discours.

— Mon pacha, dit-il, c'est maintenant que je comprends que Derviche Ahmed avait empoisonné l'atmosphère. Il égrenait sans cesse son énorme chapelet et voulait former des derviches et des disciples. Mon cheikh, à moi, était Ahmed Moukhtar, d'Alachéhir, qui prétendait voir Dieu en personne et espérait que les morts ressusciteraient à sa voix.

Ma faute à moi a été, mon pacha, de croire à cet imposteur. Mon pauvre cerveau a été bouleversé. C'est seulement maintenant...

Ses nerfs l'abandonnaient et il fondit en larmes. Ses phrases devenaient incohérentes. On distinguait seulement les mots de « piété », de « tromperie », de « fidélité au régime ».

— Voyons, reprit le général, vous savez bien que tout musulman peut faire librement ses dévotions. Nul besoin pour cela de rechercher des endroits clandestins...

— Voilà, répondit Emine à qui l'urbanité du président rendit quelque assurance. Il existe un livre secret de cinq cents pages qui s'appelle le Zékir. Ahmed nous avait promis de faire venir des khalifes de l'Arabie. Il nous faisait croire que le Prophète devrait se présenter à nous dans nos songes. Il nous obligeait à répéter chaque jour trois mille mots du Zékir. Après cela, je me trouvais incapable de voir ce qui m'entourait. J'étais étourdi, je perdais la notion de tout, j'étais devenu un homme détaché de la vie.

— C'est alors qu'il vous dictait ses projets?

— Oui. Un jour, il nous dit que certains fonctionnaires seraient décapités pour avoir amené à la mosquée de Djynighir leurs femmes sans voiles, vêtues de robes à la mode de Paris.

— Laissons cela. Vous vous êtes rassemblés, à Sedi-Koy, chez le confiseur Hamit. Rapportez-moi vos entretiens.

— Nous nous réunissions là pour lire le Zékir. De même que le Prophète s'était couché dans une caverne avant d'écrire la Loi, Ahmed prétendait qu'il allait devenir mahdi en couchant sous terre. Il choisit Sandan Ahmet, le laitier Kémal (qui ont été tués) et moi pour aller en sa compagnie s'enfermer chez le confiseur Hamit, dans la cave. De là, disait-il, il sortirait pour le salut de l'humanité.

Il partit avant nous. Le lendemain, nous le rejoignîmes à Ak-Koy, où nous avons reçu l'hospitalité chez Simarli Mehmed. Il nous dit de nous rendre à Yéchil-Hissar. Quant à lui, il retourna chez sa belle-mère, à Aïdine, pour chercher de l'argent. Chemin faisant, nous lisions le Zékir et prenions du haschisch.

— Et si vous vous étiez emparés du district, qu'auriez-vous fait?

— Nous voulions conquérir le monde entier. Nous aurions proclamé Stamboul de nouveau capitale de l'Islam et nommé un khalife. Le mahdi voulait seulement être cheikh-ul-islam. Tout d'abord, nous aurions interrompu, dans tout le pays, toutes les affaires administratives et autres, et nous aurions tout borné, pendant deux mois, à la lecture du Zékir. Nous croyions qu'après cela le monde serait régénéré.

C'est dans cette intention que nous nous sommes dirigés vers Yéchil-Hissar, où nous sommes arrivés vers l'aube. Nous avons pris un court repos dans une oliveraie. Je confesse aussi qu'en chemin j'ai volé une paire de souliers dans un village...

Il n'en pouvait plus. Pendant ce récit, son esprit était tendu vers l'espoir de montrer son irresponsabilité. De nouveau, il fondit en larmes en criant :

— Ah, mon pacha! faites que toutes les confréries soient

dissoutes si vous voulez protéger l'esprit de la jeunesse du danger qui la menace !

Après lui, Nalindji Hussein se leva. Au contraire de son camarade, il ne faisait preuve d'aucune émotion. Il parlait d'une voix sourde, en baissant les yeux. Il confirma ce que l'autre avait dit de leur départ pour Yéchil-Hissar, indiquant le nom de ceux qui s'étaient joints à leur petite troupe.

— Connaissiez-vous le but de votre expédition? demanda le général.

— Le mahdi n'avait pas précisé. Il nous avait donné la consigne d'aller chez le hodja Djevdet. Celui-ci devait nous conduire à Damas, où nous aurions une révélation du prophète Jésus-Christ.

Puis il raconta le meurtre de Chinassi.

— Mes enfants, nous avait dit le mahdi, la force armée ni le Gouvernement ne peuvent rien sur nous. D'ailleurs, nous n'avons aucun démêlé avec eux, puisque notre mission est de rassembler le peuple sous notre bannière pour la lecture du Zékir. La lecture, en effet, commença au milieu des acclamations.

Quand l'officier fut blessé, le mahdi lui trancha la tête avec son couteau. Ne réussissant pas ensuite à la fixer à la hampe en fourant celle-ci dans le trou de la gorge, il demanda en criant s'il n'y avait pas moyen d'avoir une ficelle. C'est alors qu'un homme courut et revint avec une ficelle.

— Pourriez-vous reconnaître cet homme?

Hussein promena son regard sur les accusés et désigna un personnage chétif, assis au second rang.

— Ce n'est pas vrai ! hurla celui-ci, livide, cassé en deux par l'épouvante. Ce n'est pas vrai !

Les gendarmes durent le faire taire.

Hussein continuait avec une sorte de résignation.

— Au premier coup de feu, Derviche Ahmed tomba. Puis Ramazan et le laitier... Ce fut alors le sauve-qui-peut.

— Et si vous aviez été vainqueurs?

— Nous aurions refait l'Empire de l'Islam jusqu'à la Chine et jusqu'à l'Allemagne. Nous aurions sur notre route converti de force tous les Juifs.

— Pourtant, vous connaissiez le monde, vous avez voyagé. On vous a vu à Stamboul.

— Oui. J'y suis allé pour rendre visite au cheikh Nevzad. Chez lui, j'ai vu le négociant en manufactures Osman et le Laze Ismaïl efendi. J'ai demeuré sept jours chez ce dernier. Il m'assurait qu'il se faisait fort de rétablir le khalifat et d'ouvrir de nouveau les tekkés et les turbés. Un jour, il me montra dans le port un navire anglais : « Tu sais, me dit-il, que les Anglais ont emmené d'ici le sultan Mehmed Wahideddine. Mais ce dont tu ne te doutes pas, c'est que dans ce bateau est caché le fils du sultan Hamit. Ce navire reste là. Il attend que nous nous soyons délivrés des griffes de la République. »

La lumière commençait à baisser. Les gendarmes apportèrent des lampes qu'ils posèrent sur le bureau du tribunal, et des lanternes qu'ils accrochèrent entre les fenêtres de la salle.

L'inculpé Ramazan s'attacha à expliquer que, depuis le début de l'intrigue, il avait fait force manœuvres pour se séparer subrepticement des autres.

— Il ment ! s'écria Emine. Il veut nous trahir lâchement. Mais il a fait la même chose que nous. Pourquoi ne pas l'avouer puisque ce n'est pas un crime?

Une altercation s'éleva entre les deux hommes, que le général fit taire lorsqu'il eut entendu ce qu'il voulait savoir.

Puis le confiseur Hamit et l'ancien artilleur Kémal répondirent en niant tout, purement et simplement.

Tandis que les inculpés regagnaient la forteresse en traversant la ville dans la nuit, un petit nombre de curieux se trouvaient sur leur passage. La fraîcheur et le calme des rues confirmèrent Hassan dans son sentiment. Il était clair qu'il avait été en dehors de toutes ces histoires, qu'il entendait pour la première fois et dont il démêlait mal la trame. Ce soir-là, il s'endormit paisiblement.

*
* *

La seconde audience fut plus confuse. Elle fut consacrée à ceux qui avaient eu des rapports d'amitié avec les assassins. Mais il était difficile de discerner le rôle de chacun. Leurs

réponses étaient contradictoires en ce qui concernait les heures, les lieux, le nombre de personnes. Des discussions haletantes s'élevaient. Les uns contestaient ce qui, dans les réponses, pouvait les compromettre. D'autres, se sentant perdus, mettaient de l'acharnement à entraîner leurs acolytes dans leur malheur.

Plusieurs avaient donné du logis d'Hamit, le confiseur, des descriptions telles qu'on ne pouvait plus douter de la réalité des conciliabules.

— Comment pouvez-vous expliquer que ces gens donnent de tels détails sur votre demeure?

— Cela n'a rien d'étonnant et ne prouve absolument rien. Lors du décès de ma mère, survenu dernièrement, tout le village est venu chez moi, et tout le monde a pu voir et retenir ce qu'il voulait. Je ne sais rien des prétendues réunions.

— Mais enfin, vous connaissez ces gens-là, dit le général en désignant les camarades du mahdi.

— Bien sûr. Ce sont des vignerons.

Un nommé Sueyman montra une telle simplicité d'esprit que ses dénégations parurent convaincre la Cour. Mais Emine se leva, frénétique.

— Mon pacha ! Sueyman feint de ne rien savoir. Mais c'est un disciple avéré, d'un grade supérieur, ayant l'habitude d'épeler d'un trait les Esmas, c'est-à-dire les attributs de Dieu. Méfiez-vous, c'est un serpent capable d'envenimer l'esprit de la nation et de dévoyer la jeunesse.

Des injures lui répondirent. Mais le président n'intervint pas, écoutant avec attention.

Puis la question des armes se posa. Les paysans prétendaient que la bande était venue armée, tandis que certaines dépositions laissaient entendre qu'ils avaient trouvé des fusils tout préparés dans le village. On répondit que les fusils avaient été réunis en vue d'une battue au sanglier.

— Oh! malheureux! gémissait Emine. Je vous plains de ne pas dire la vérité.

Une femme, Roukié hanem, dit qu'elle n'avait point remarqué les armes, qu'en cette saison c'était chose commune que les hommes circulassent avec des fusils, et qu'elle n'y avait point prêté attention.

Ce fut Nalindji Hussein qui la démentit, de sa voix sourde, sans la regarder.

— Cette femme ment. Elle sait parfaitement qu'il y avait des armes dans sa maison, par cette raison majeure qu'elle les a elle-même rangées en faisceau dans un coin de la salle.

La femme poussa des cris aigus. Tous les paysans se mirent à parler à la fois. On entendait des jurons, des imprécations. Il était question d'un plat de macaroni qui avait été préparé pour le repas des conjurés. Enfin, un certain Omer reconnut qu'il avait préparé le plat, croyant avoir affaire à des contrebandiers de tabac. Il prétendit que ceux-ci l'avaient abruti de haschisch.

La peur, qui semblait avoir été éloignée le premier jour par les exhortations du président, planait maintenant sur la salle. Les visages étaient livides, les bouches tordues par l'amertume, les voix contenaient mal les sanglots.

Le général frappa plusieurs coups de son anneau sur la table, et ordonna au hodja Djevdet de se lever. Le silence se rétablit. Seules les femmes continuaient à pleurer.

— Les assassins, lui dit le président, prétendent qu'ils avaient l'intention de vous confier un poste important dans l'État qu'ils voulaient fonder.

L'homme, replet et la barbe bien taillée, portant le turban des prédicateurs officiellement affectés à une mosquée, se leva, prit son temps, et, après avoir toussé, fit sa déposition avec des gestes harmonieux de la main. Il expliqua qu'au temps de sa jeunesse il avait fait partie du Comité Union et Progrès et qu'il avait participé à la révolution de Salonique, qui imposa la Constitution. Nommé délégué à la propagande par le Comité, il obtint ensuite un poste de professeur de sociologie à Constantinople. Puis il fit la guerre des Balkans sous les ordres de Kemaleddine Sami pacha. Après les guerres, il redevint professeur à Smyrne, tout en s'occupant de commerce.

— Plus tard, dit-il, j'ai été nommé prédicateur dans le district, et je fais la navette une ou deux fois par mois entre Odemich et Yéchil-Hissar. Tous mes prêches sont suivis avec intérêt par tous les intellectuels de ces deux villes. Sous l'occupation, j'ai été membre du Comité de la défense des droits, et maintenant je suis membre du parti républicain du

peuple. Quant aux personnes que je fréquente, ce sont les intellectuels, les délégués du parti, les médecins, les pharmaciens.

— Sans doute, lui dit le président, voilà un passé irréprochable. Malheureusement, il apparaît que votre maison était un des buts de l'expédition sur laquelle nous faisons la lumière.

— Je jure sur ma religion que je ne connaissais pas ces gens. En dehors des prédications religieuses, je donne des leçons d'économie politique et de comptabilité. Quels rapports des hommes de la mentalité du faux mahdi pourraient-ils avoir avec un intellectuel comme moi? Pouvais-je m'écarter du programme établi par la République?

— Connaissiez-vous Ismaïl hodja?

— Je n'ai aucun rapport avec cet homme. En toutes choses, sa mentalité est opposée à la mienne. Je suis l'auteur d'ouvrages niant l'existence des faux prophètes, et combattant les superstitions. Dans mes sermons, j'ai toujours essayé d'extirper de l'esprit des paysans la croyance aux esprits et aux mauvais sorts. Je les dirigeais vers les progrès agricoles et l'emploi des engrais chimiques.

— Vous en vendiez.

— J'avais cédé mon affaire en devenant prédicateur.

— Je donne la parole à Emine.

Celui-ci se leva, et lança à Djevdet hodja un regard de haine.

— Chaque fois que nous venions travailler comme vignerons, nous écoutions les sermons du hodja. Il a contribué à nous empoisonner l'esprit. Nous l'admirions, et nous voulions lui donner un poste.

— Ah! s'écria Djevdet, quel malheur pour un intellectuel de talent d'avoir de tels gens dans son auditoire!

A ce moment, l'un des bekdjis qui se tenaient près du fauteuil du cheikh Nevzad, poussa un cri.

— Mon pacha! Nevzad efendi n'est pas bien! Dieu nous vienne en aide!

Le vieillard avait glissé un peu en avant et sa tête reposait inclinée sur le dos du fauteuil. Le bekdji lui prit la main.

— Le docteur! appela le président.

Un médecin-major accourut, et se pencha sur le visage du cheikh.

— Une syncope, dit-il.

— Faites le nécessaire.

Quatre gendarmes empoignèrent le fauteuil et emportèrent le malade avec de grandes précautions. Le médecin dit quelques mots au procureur, qui l'approuva. Un long murmure parcourut la salle.

— Que Dieu veille sur sa vie...

La déposition du cuistre, dont le rôle dans l'affaire et dans le procès n'a jamais été bien éclairci, et la sortie du cheikh Nevzad, avaient tiré l'audience de l'effroyable nervosité où elle s'était déroulée. Mais bientôt les scènes de dénonciations et de dénégations désespérées recommencèrent. On entendit le garde-champêtre, qui, ayant vu arriver la troupe, ne fit rien pour la signaler. Puis on interrogea ceux qui avaient acclamé le mahdi, et ceux qui avaient applaudi au meurtre. Au bout d'une demi-heure de dispute, cinq des accusés renoncèrent à nier. L'un d'eux déclara qu'il avait été obligé d'agir ainsi, qu'on lui avait dit qu'une armée de 70 000 hommes entourait la ville, et que ceux qui ne se rangeraient pas sous le sandjak chérif seraient passés au fil de l'épée. Enfin, l'Albanais Kiamil, convaincu d'avoir procuré la ficelle, s'affaissa sur son banc et resta courbé, la tête enfoncée dans les bras. Une vieille femme fut appelée. C'était la mère d'Emine. Elle cria d'une voix glapissante :

— J'ai enfanté un monstre qui a semé le malheur dans trente villages. Je voudrais que le lait dont je l'ai nourri lui sorte par le nez !

Ces paroles jetèrent l'assistance dans une sorte de stupeur. Le président baissa la tête, comme honteux d'entendre cet invraisemblable anathème. Chacun pensait : « Une mère peut-elle proférer de telles paroles ? » ; mais chacun pensait aussi : « La misérable, par son atroce surenchère, ne cherche pas à se sauver elle-même, mais elle voudrait préserver, pour l'avenir, le reste de la famille ».

Un tel malaise s'était emparé des juges eux-mêmes que le général se tourna brusquement vers ses assesseurs, les consulta du regard et déclara l'audience terminée.

*
* *

Ce soir-là, à la forteresse, l'insomnie régna. Le morne fatalisme des jours d'attente avait fait place à une inquiétude anxieuse. La haine tenait les cœurs en alerte. Chacun détestait ceux dont les paroles l'avaient compromis, et pourtant chacun espérait se sauver en accablant son voisin. Sur les lèvres, il n'y eut aucune prière, mais des blasphèmes et des formules de secrets maléfices.

L'audience du lendemain ne sombra pas dans un aussi noir tumulte. On interrogeait les cheikhs. La plupart avaient l'habitude de la parole et savaient argumenter.

Le premier fut un nommé Ilias. Nalindji Hussein avait déclaré que, dans les réunions secrètes de la secte, cet hodja promettait le retour des princes de la famille d'Osman, qui rétabliraient le port du fez. L'homme nia. Mais Hussein, avec un ton sarcastique :

— Ce n'est pas toi qui m'as recommandé de ne pas lire le Zékir trop fort, pour ne pas être entendu de la rue ? Ce n'est pas toi qui, un jour, m'as dit de passer les vitres à l'eau de chaux pour que, de la rue, on ne puisse discerner ceux qui écoutaient tes propos empoisonnés ?

Puis on interrogea le Laze Ismaïl hodja. C'était un homme de haute taille qui paraissait d'une vigueur peu commune. De teint mat, les sourcils noirs parfaitement arqués, les yeux enfoncés, il parlait d'une voix grave et véhémente. Comme le président lui demandait pourquoi, en relevant son profil d'aigle, il paraissait lancer un défi à ceux qui lui parlaient, il répondit que c'était l'attitude ordinaire de sa race, que les Lazes ne renoncent jamais à tenir la tête droite, même lorsqu'ils parlent avec déférence. Le débat porta aussitôt sur sa correspondance, qui avait été saisie. Il en discutait les termes pour montrer qu'ils n'étaient pas incompatibles avec le respect de la loi. Toutes ces lettres dévoilaient l'activité des Redjebis. Il y avait des réprimandes du cheikh Nevzad et des protestations d'obéissance de son disciple. Par elles, on pouvait suivre les progrès de la propagande de la secte. Ismaïl

faisait avec le président de la Cour assaut d'intelligence subtile. Il éludait, par des phrases bien tournées et des déclarations ingénieuses, tout ce qui pouvait le compromettre, et le général le forçait dans ses retranchements avec non moins d'habileté. Les autres inculpés en oubliaient leur propre cause, l'amour atavique des Orientaux pour les discussions bien conduites dominant pour un temps dans leur âme tout autre sentiment, et ils écoutaient, le visage tendu, la bouche entr'ouverte.

LOUIS FRANCIS

(A suivre.)

LA GRANDE PITIÉ

DE NOTRE MARINE MARCHANDE

Les inscrits maritimes, depuis bien des années déjà, se sont fait remarquer par l'âpreté de leurs revendications. Pour défendre leurs droits ou ce qu'ils considèrent comme leurs droits, les discussions, dans le cadre du syndicat, leur paraissent tout à fait insuffisantes. La grève, l'action révolutionnaire sont, à leurs yeux, d'un maniement plus agréable. On sait que tout à fait indifférents aux répercussions de leur conduite sur la vie économique, et même sur le bon renom de la France, ils mettent « sac à terre », sans préavis, avec une extrême facilité. Ils vont même plus loin et se saisissent du moindre, du plus mauvais prétexte pour " occuper " les navires et interrompre le trafic. En juin 1936, à Marseille, les délégués du syndicat de cette ville donnèrent l'ordre suivant aux équipages des navires ancrés dans le port... *Il n'existe plus d'officiers à bord, vous assurerez vous-mêmes, sous votre responsabilité, les services de sécurité, d'ordre et de police, etc. Vous ne tolérerez la présence d'aucun étranger parmi vous.* Depuis cette époque, alors que dans les autres corporations françaises, la situation se détendait, la marine marchande a conservé le triste privilège de demeurer un des centres les plus actifs de propagande communiste. L'article de M. Jean Fraissinet, dont on connaît l'activité, la compétence et le courage, apporte sur ce fâcheux état de choses des précisions troublantes. Il est inutile d'insister sur le danger qu'il y aurait pour notre pays à laisser se prolonger de pareils abus. A force de répéter qu'en France, Dieu merci !, grâce au « bon sens » des hommes, rien n'est grave, on glisse, avec optimisme, vers les catastrophes (N. D. L. R.).

Le sort de notre marine marchande est lié aux multiples problèmes qui accablent l'ensemble de notre économie nationale. L'incidence de ces problèmes est aggravée par le caractère international de cette industrie, caractère systématiquement méconnu dans notre pays.

Le prix d'un navire construit en France est très supérieur à celui du même navire construit à l'étranger. L'exploita-

tion de ce navire, prisonnier de son pavillon puisqu'il ne peut être vendu à l'extérieur sans autorisation gouvernementale, est très onéreuse et sujette à de multiples aléas. Aussi faut-il se résigner à constater que le pavillon français est absent du marché international des affrètements. Il ne subsiste que dans les trafics qui lui sont réservés légalement, souvent même aux frais de l'État, et sa présence sur les lignes régulières qui unissent la métropole à nos possessions d'outre-mer et sur les grandes routes maritimes mondiales exige, dans la plupart des cas, une large contribution des deniers publics.

Ces interventions de l'État, déplorables, mais devenues inévitables, sont entreprises sous forme hâtive, provisoire, dispersée. Les problèmes de construction et d'exploitation des navires sont masqués, plutôt que résolus, par des formules fragmentaires, incomplètes et éphémères. Il faudrait un volume pour les examiner de façon minutieuse sous leurs diverses formes.

Aussi n'avons-nous pas ici cette ambition. Notre désir est seulement de révéler un aspect de la grande pitié de notre marine marchande autour de laquelle s'est longtemps établie une sorte de craintive et pudique conspiration du silence. Nous sommes de ceux qui pensent qu'un mal grave doit être dévoilé plutôt que noyé dans des ténèbres propices à son extension.

*
* *

Il y a belle lurette que « les vacances de la légalité », annoncées jadis par M. Léon Blum et réalisées par le premier Cabinet dit de Front Populaire, sévissent dans la marine marchande.

Sauf exceptions, tous les ministres et sous-secrétaires d'État qui se succèdèrent à la rue du Boccador, puis à la place Fontenoy, tolérèrent ou favorisèrent l'action illégale des syndicats maritimes. Toutes les revendications, justifiées ou injustifiées, présentées par ces syndicats, furent plus ou moins appuyées par la désertion collective des équipages au moment de l'appareillage, impunément exécutée, sur ordre syndical, en violation flagrante des lois en vigueur.

Cette lamentable situation fut naturellement aggravée

par le « climat » de la législature en cours. Il n'est point exagéré de prétendre que notre flotte de commerce ne connaît plus actuellement d'autre autorité obéie que celle de forces occultes, communistes ou anarchistes, plus ou moins contrôlées par la C.G.T.

Les dirigeants d'une Compagnie ne sont plus assurés d'un départ que lorsque le navire en cause a largué ses amarres et fait route vers le large. Cette incertitude, jadis limitée au port d'attache, tend à s'étendre aux ports d'escale, où l'autorité des délégués suscite souvent des incidents. Jadis, maître à son bord après Dieu, le capitaine français n'est habituellement plus maître à son bord qu'après les « fortes têtes » de son équipage.

*
* *

Faut-il en conclure que nos marins soient individuellement et irrémédiablement corrompus? *Nous sommes très éloignés de le croire.* Mais ils constituent une « masse » anonyme que « polarise », très naturellement, la seule autorité dont ils constatent les manifestations extérieures, l'autorité de leur syndicat.

La politique, telle du moins qu'on la pratique chez nous, use le caractère, comme le grand flot de la mer use le galet du rivage. La plupart des politiciens qui se succèdent à la tête de notre marine marchande n'ont d'autre souci que celui de leur réélection. Le plus souvent députés d'un port, ils servent leur clientèle et ne font guère que cela, sauf rares exceptions. Les hauts fonctionnaires de l'Inscription maritime, pour ne pas s'exposer au risque d'entraver leur carrière, s'abandonnent à ce funeste courant.

Certains dirigeants d'armements maritimes, encore qu'un tardif réveil paraisse s'esquisser dans leurs rangs, ont largement subi les effets de cette contagion. Leur souci prédominant n'est plus de remplir leurs navires et de les bien exploiter dans un ordre fécond. Ce souci fut longtemps de collectionner les « sympathies » des politiciens qui font métier d'exercer leur démagogie maritime, de cultiver la protection des Excellences dispensatrices de deniers publics et de médailles.

Or, pour cultiver ces protections, pour collectionner ces sympathies, ils doivent subir la loi des fournisseurs « pistonnés » et des professionnels de la revendication, fermer les yeux sur tout ce qui contribue le plus efficacement à renchérir l'exploitation des navires, à affaiblir l'autorité des capitaines et des chefs de service.

Quelques exemples récents et vécus suffiront à illustrer ces constatations désabusées.

Si ces lignes tombent sous les yeux de ceux qu'elles égratignent, on ne manquera pas d'observer que leur signataire est un patron de droit divin, un patron de combat, qu'il est issu d'une famille qui s'adonne depuis des siècles au commerce maritime, que les marins ne sont à ses yeux que les échantillons d'un vil bétail engagé au voyage et jeté sur le pavé après avoir contribué à réaliser les profits de ce voyage, etc., etc., toutes injures dont le dit signataire est quotidiennement abreuvé.

Celui-ci a la témérité de croire que tout cela est faux. Il croit n'être qu'un observateur sincère, passionnément attaché à sa patrie et à sa belle profession, qui lutte inlassablement contre des événements dont il dénonce depuis dix-sept ans le péril, la réalisation et l'aggravation.

Citoyen d'opinions libérales, il sait qu'une démocratie où les lois ne sont plus appliquées qu'à sens unique et par intermittence est une démocratie qui est bien près de périr !

Il s'enorgueillit de penser, comme le proclamait jadis Jean Jaurès, que « le courage c'est de chercher la vérité et de la dire, c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe et de ne pas faire écho de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques ».

*
* *

Voici donc, cueillis au hasard entre mille autres, les exemples annoncés. Les uns concernent les inscrits maritimes, les autres les dockers.

Le samedi, 9 octobre, le *Banfora*, courrier postal de la Côte Occidentale d'Afrique, était en partance pour Dakar. Depuis quelques jours, le Syndicat des Inscrits maritimes

prétendait exiger du capitaine de ce navire le réembarquement de deux hommes débarqués, par suite de désarmement, le 14 août. N'ayant pas obtenu satisfaction et se conformant à une méthode qui lui est habituelle et lui valut maintes victoires, le Syndicat des Inscrits maritimes ordonna à l'équipage de refuser d'obéir aux ordres du capitaine, au moment de l'appareillage. Il y avait à bord un équipage de 147 hommes, plus 689 passagers, dont 281 soldats indigènes.

La Compagnie armateur du navire demanda à l'Inscription maritime de faire jouer la procédure arbitrale qui doit théoriquement éviter les conflits. Il n'est pas superflu de souligner que, depuis que cette procédure existe, la grève devrait être illégale.

Le Syndicat des Inscrits maritimes avait commis une première illégalité en prescrivant l'abandon du navire au mépris des stipulations du code de travail maritime et du code disciplinaire et pénal de la marine marchande, et une deuxième en créant un conflit avant d'engager la procédure arbitrale. Il en commit une troisième en refusant de participer à cette procédure lorsqu'elle fut engagée.

Le 19 octobre, une sentence surarbitrale, rendue par un haut fonctionnaire de la Cour de Cassation, validait pleinement la thèse de la Compagnie et de son capitaine. Aussitôt le Syndicat des Inscrits maritimes se rendit coupable d'une quatrième illégalité en refusant d'observer la sentence rendue.

Les passagers du *Banfora*, en panne depuis deux semaines, se rendirent en délégation à la Préfecture. On refusa de les recevoir en menaçant de les faire évacuer par la police. Ils troublaient, disait-on, l'ordre public ! Au même moment, les dirigeants du syndicat en rébellion contre la loi étaient reçus avec égard par le préfet lui-même !

Les Pouvoirs publics locaux, qui doivent théoriquement veiller au respect des lois, s'emploient pratiquement à favoriser la violation de ces lois dans la mesure nécessaire au prétendu « apaisement » des conflits. Ils manœuvrèrent pour tenter d'amener la Compagnie, armateur du *Banfora*, à renoncer au bénéfice de la sentence surarbitrale rendue. Cette Compagnie, qui s'était délibérément imposée de très lourds sacrifices pour tenter de revenir à la légalité en payant

et nourrissant à bord pendant quinze jours un équipage de 147 hommes et 689 passagers, maintint sa position. Elle fit constater que l'équipage persistait à refuser l'appareillage et se résigna à désarmer son navire.

Dès que la sentence arbitrale fut connue, tous les navires de la Compagnie présents dans le port de Marseille furent mis à l'index par le Syndicat des Inscrits maritimes et par tous les autres syndicats maritimes du port, comme s'il s'était agi de punir cette Compagnie d'avoir absolument voulu respecter la légalité. Celle-ci désarma donc quatre navires présents dans le port et frappés par cette mise à l'index.

En présence de cette attitude imprévue parce que bien différente de l'habituelle inertie du patronat maritime, le Syndicat des Inscrits maritimes finit par autoriser les équipages à réembarquer, non sans avoir exigé du Gouvernement la publication d'un communiqué par lequel celui-ci s'engageait en substance à déposer devant les Chambres, dès la rentrée, un projet aboutissant, en définitive, à modifier les lois en exécution desquelles avait été rendue la sentence arbitrale que le Syndicat des Inscrits maritimes se refusait à observer !

Le sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, M. Henri Tasso, qui est maire de Marseille, adressait en même temps une lettre personnelle, rédigée sous la forme la plus cordiale, à M. Ferri-Pisani, secrétaire général du Syndicat des Inscrits maritimes et adjoint à la mairie de Marseille, pour lui confirmer le dépôt de ce projet de loi. Il était, en outre, prévu, dans cette correspondance, que les marins qui avaient été à l'origine du conflit seraient pourvus, par les soins de l'Administration, d'embarquements privilégiés de « titulaires » à la Compagnie Transatlantique. En d'autres termes, M. Tasso, s'arrogeant des pouvoirs qu'il n'a pas, exigeait des dirigeants de cette Compagnie, au profit de deux hommes jugés indésirables par le capitaine du *Banfora*, des places de faveur habituellement réservées aux marins pouvant justifier de longs et bons services !

Ajoutons que c'est au moment même où quatre navires d'une même Compagnie étaient immobilisés par un syndicat refusant de respecter une sentence arbitrale, alors que 700 passagers attendaient, à bord de l'un d'entre eux et aux frais de la

Compagnie, le moment où il conviendrait aux équipages de reprendre leur travail, alors que, en l'espace de quatorze jours, le syndicat s'était rendu coupable de quatre illégalités flagrantes, c'est à ce moment que M. César Campinchi, ministre, étant de passage à Toulon, jugea nécessaire de monter à bord du paquebot *Général Bonaparte* pour témoigner aux hommes de l'équipage, par des propos imprudents, la bienveillance particulière qu'il ressentait à leur égard. Si l'on veut considérer qu'à ce moment le syndicat de ces marins était en rébellion contre la loi, on est en droit de se demander à quoi correspond une pareille initiative.

*
* *

Autre exemple : Un autre grand paquebot de la même Compagnie, le *Canada*, était en partance et avait été atteint par le conflit du *Banfora*. Par mesure de représailles, les délégués du bord, ainsi que l'un deux en fit l'aveu, avaient été invités à créer, coûte que coûte, des incidents au cours du voyage.

Lorsque le *Canada* fit escale à Dakar, les marins du pont déclarèrent au capitaine qu'ils refusaient d'assurer l'appareillage si le commissaire du bord n'était pas débarqué. Cet officier s'était rendu « coupable », aux yeux du délégué, de servir à l'équipage des menus lui déplaisant, dans lesquels figurait notamment du « navarin aux pommes » à la place des « pieds et paquets » annoncés.

Le capitaine refusa de satisfaire à cet intolérable ultimatum de son équipage et procéda au débarquement disciplinaire de 18 hommes, qui furent remplacés par des inscrits maritimes indigènes. Les 132 autres marins refusèrent de se solidariser avec leurs camarades débarqués. Ceci prouve bien qu'un peu de fermeté suffirait à ramener beaucoup de navigateurs à une plus claire notion de leurs droits et de leurs devoirs.

Quelques jours auparavant, un incident du même ordre était survenu à Saïgon à bord du navire *Leconte-de-Lisle*, l'équipage de ce navire exigeant le débarquement de l'intendant. Dans ce dernier cas, satisfaction lui fut donnée, sous

prétexte que des vivres avariés auraient été trouvés dans la cambuse de cet intendant. Il faut noter que ce même *Leconte-de-Lisle* avait, un an auparavant, subi à la Réunion de graves incidents du même genre et que l'un des hommes, qui avait été à l'origine de ces incidents, se trouvait encore à bord au moment de l'escale à Saïgon.

Le *Leconte-de-Lisle* se trouvant, le 1er octobre 1936, dans le port de la Pointe des Galets, l'équipage refusa d'assurer l'appareillage pour protester contre l'arrestation de quatre dockers indigènes qui avaient créé des incidents à l'occasion d'une grève. Les dockers furent relâchés et l'appareillage eut lieu. A l'arrivée à Marseille, le commandant avait fait débarquer les meneurs, conformément au droit qu'il tient du code disciplinaire et pénal de la marine marchande. Le Syndicat des Inscrits maritimes avait pris fait et cause pour ces meneurs et menacé d'arrêter tous les navires de la Compagnie des Messageries Maritimes, armateur du *Leconte-de-Lisle*, si les hommes débarqués n'étaient pas réembarqués.

Pour en « sortir », M. Henri Tasso eut alors recours à un subterfuge qui lui est habituel. Il exigea et obtint des divers syndicats en cause l'engagement de se conformer à une sentence, dite arbitrale, rendue, en marge de la procédure légale, par un personnage à sa dévotion. En exécution de cette prétendue « sentence », les hommes débarqués furent réembarqués sur le même navire dans les fonctions qu'ils occupaient précédemment ! Cette « sentence » effarante était précédée des attendus les plus insolites, dont voici un échantillon caractéristique :

« Attendu que l'arbitre soussigné est convaincu que les marins qui partagent les mêmes dangers, quel que soit leur grade, dont l'existence est toute faite d'abnégation et qui constituent un corps d'élite de la nation sauraient tous loyalement s'inspirer des devoirs que leur imposent les transformations de la vie économique actuelle, qu'ainsi le pavillon français, dans tous les océans du monde, sera toujours le symbole de la paix, de la liberté, et de l'union (? !)... »

Le capitaine du *Leconte-de-Lisle*, ne pouvant décemment repartir avec des hommes qu'il avait débarqués et qui lui étaient imposés, demanda son débarquement. En définitive,

le navire repartit après débarquement du capitaine, qui avait légalement agi, et réembarquement des hommes qui s'étaient illégalement comportés.

On imagine l'effet de si lamentables incidents sur la mentalité des officiers de la marine marchande et, de façon plus générale, sur l'exploitation de notre flotte de commerce.

Ces atteintes à l'indispensable autorité des officiers sont devenues d'ordre courant. Il s'en produisit notamment de plus graves encore à bord d'un navire bananier, le *Martinique*, qui faisait route de Rouen sur les Antilles. Divers incidents avaient précédé le départ ; ils continuèrent en mer. Un officier mécanicien ayant fait une observation d'ordre technique à un homme de quart, la bordée de service abandonna son quart, laissant tomber la pression et interdisant aux officiers l'accès de la machine pendant vingt-quatre heures. Graisseurs et chauffeurs tentèrent de décider les matelots de pont à adhérer à leur révolte en refusant aux officiers le service de barre. Le commandant prévint par T. S. F. l'Inscription maritime de la Guadeloupe. Dès l'arrivée, les quatre meneurs furent arrêtés et condamnés par le tribunal de Pointe-à-Pitre à quelques mois de prison sans sursis. Dès que le jugement fut connu, des grèves éclatèrent à bord des navires de la Compagnie Transatlantique présents aux Antilles. Le Gouvernement fut alerté. Quelques jours après, le jugement était cassé en appel, pour être remplacé par trois condamnations avec sursis et un acquittement.

Les délégués de l'équipage sont à ce point convaincus qu'il n'existe plus d'autre autorité digne d'être respectée que celle de leur syndicat qu'ils n'hésitent pas à le proclamer par écrit. De nombreux échantillons de cette prose édifiante pourraient être cités. En voici un établi à l'occasion d'un incident qui était survenu, le 1er septembre 1937, à bord d'un paquebot des lignes d'Algérie, le *Gouverneur-Général-Jonnart :*

« L'équipage du *Gouverneur-Général-Jonnart*, réuni au complet, décide de se refuser à répondre individuellement au questionnaire du commandant et mandate leurs délégués respectifs pour répondre à toute question du commandant, font pleine et entière confiance en eux. D'autre part, l'équi-

page décide de rester à bord du navire comme si le navire était en voyage et d'assurer tous les services pouvant être demandés par le commandant. Et de ne partir que lorsque les dirigeants du bureau syndical leur auront donné l'ordre de partir.

» LE DÉLÉGUÉ DES A.D.S.G.,

» LE DÉLÉGUÉ DU PONT,

» LE DÉLÉGUÉ DE LA MACHINE. »

*
* *

Du côté des dockers, la situation est assez comparable. Le Syndicat des Dockers est dirigé à Marseille par un dénommé Gagnaire, titulaire d'une condamnation à trois ans de prison sans sursis et dix ans d'interdiction de séjour, prononcée par jugement du 13 janvier 1921 du tribunal correctionnel de Marseille. Ce citoyen, traité avec de craintifs égards par les Pouvoirs publics marseillais, est réputé détenir un poste émetteur de T. S. F. Cette information, publiée dans la presse quoditienne marseillaise, n'a jamais été démentie. Il est en tout cas certain que le Syndicat des Dockers participe activement au conflit espagnol par un véritable contrôle des opérations commerciales des navires dans le port de Marseille.

Un chargement de soufre ayant été embarqué sur le *Maréchal-Lyautey* à destination de Casablanca, le Syndicat des Dockers exigea le débarquement du lot qui avait été embarqué et le non embarquement du solde, sous prétexte que ce soufre devait être réexpédié sur les îles Canaries ou les îles Baléares, aux mains des nationalistes espagnols.

Des incidents du même genre sont d'ordre courant à Marseille.

Une autre fois, un navire italien, le *Savoia*, faisait escale dans ce port, lorsque le Syndicat des Dockers interrompit les opérations d'embarquement et n'accepta de les reprendre qu'après une fouille minutieuse du navire destinée à constater qu'il n'existait pas de passagers clandestins pour l'Espagne ou en provenance de l'Espagne.

On cite aussi l'exemple d'un navire, le *Nabatoussia*, qui embarquait des marchandises pour l'Espagne. Un paquebot allemand, l'*Ubena*, était amarré à proximité et un groupe de passagers, accoudés au bastingage, contemplaient les opérations. Le Syndicat des Dockers interrompit l'embarquement à bord de ce navire allemand, déclarant qu'il ne le reprendrait que lorsqu'il aurait été interdit aux passagers de regarder les opérations en cours sur le navire voisin...

On imagine combien de tels incidents, déjà douloureux en eux-mêmes et amplifiés à plaisir, contribuent à accentuer à l'étranger le discrédit qui pèse sur la France.

Le Syndicat des Dockers se montre particulièrement actif dans le domaine des collectes pour l'Espagne, ainsi qu'en témoigne cet extrait de son journal corporatif :

« SECTION SYNDICALE. — CHANTIER FRAISSINET.

» Collectes faites sur le Chantier, du mois de septembre 1936 à ce jour, pour venir en aide à la République espagnole.

» Nous sommes heureux de constater que les camarades de Fraissinet ont mis en application les mots d'ordre de leur Syndicat pour aider les vaillants combattants de la liberté en Espagne qui luttent depuis bientôt un an et demi contre le fascisme international et pour la paix des peuples.

» Très bien, camarades du Chantier Fraissinet, il faut continuer votre œuvre de compréhension jusqu'à la victoire totale du peuple martyr d'Espagne. »

Suit le détail d'un total de 11 973 fr. 60 c.

Qu'advient-il des fonds ainsi récoltés? Nombreux sont les partis et groupes qui se disputent la prédominance de Madrid, Valence ou Barcelone. Lequel d'entre eux est honoré des subsides des dockers marseillais? Nous ne saurions le dire, mais les collectes se poursuivent activement.

*
* *

L'emprise des Soviets sur notre marine marchande est déjà largement réalisée par la prédominance de l'influence communiste dans les syndicats maritimes. Elle fut récemment complétée par la constitution d'une Compagnie de Navigation, visiblement créée par le parti communiste et les organisations

syndicales qui gravitent autour de lui. Cette Compagnie, dénommée France Navigation, dont le siège social est à Paris, 1, boulevard Haussmann, fut créée au capital de 1 million de francs, et ses statuts furent publiés, le 13 mai 1937, dans le journal spécial des Sociétés françaises par actions. Dès sa constitution, elle acheta, en les payant comptant en chèques sur Londres, à des prix très supérieurs à leur valeur commerciale, une série de navires dont la valeur totale était très supérieure à son capital social, puisqu'elle atteignait 124 500 livres sterling. Les Administrateurs de cette Société, au nombre de cinq, étaient inconnus des milieux maritimes. Plusieurs d'entre eux étaient des militants extrémistes, notoirement dénués de larges ressources officielles. Qui donc a fourni les capitaux nécessaires, alors qu'aucun capitaliste du monde ne songerait actuellement à créer une flotte de commerce sous pavillon français?

***

Faut-il conclure de ce faisceau d'informations vécues et irréfutables que tout est irrémédiablement gangrené dans notre marine marchande? Encore une fois, nous ne le pensons pas.

La pitoyable situation que nous venons d'esquisser est la résultante logique des forces et des faiblesses appliquées, au moins depuis vingt ans, à une industrie dont on méconnaît trop souvent le rôle capital dans l'économie du pays.

Le prolétariat maritime fut toujours à l'avant-garde des mouvements révolutionnaires. Il est donc normal qu'on observe chez lui ce qui se manifeste également ailleurs à un moindre degré.

Les marins, tout au moins ceux qui naviguent au long cours, sont particulièrement dignes de la sollicitude des Pouvoirs publics et de leurs employeurs, puisqu'ils sont habituellement éloignés de leurs foyers, soumis à une existence austère et rude. Tout ce qui peut être fait à leur profit, dans la mesure compatible avec les possibilités de l'entreprise pour le compte de laquelle ils naviguent, doit donc être fait.

Mais c'est aller à l'encontre de leurs intérêts véritables que laisser évoluer l'industrie qu'ils contribuent à faire vivre,

mais dont ils vivent aussi, vers une forme anarchique et parasitaire qui s'accentue de jour en jour ; et c'est aussi, car leurs intérêts ne sont tout de même pas seuls en cause, porter un coup sensible au potentiel économique du pays ainsi qu'à sa sécurité et son prestige.

Il faut sans doute renoncer à faire comprendre individuellement aux marins, qui ne lisent pas ou ne lisent que la prose mensongère qu'on leur injecte à haute dose, que si la réelle anarchie, dont ils sont actuellement les bénéficiaires apparents, venait à s'étendre, la France serait exposée au risque de perdre ses colonies, sans lesquelles le budget national ne pourrait plus consacrer à la flotte de commerce les crédits qu'il lui affecte actuellement.

Mais en raffermissant ou en restaurant l'autorité des officiers, en renonçant à tolérer l'illégalité sous le chantage permanent des refus d'obéissance à bord des navires en partance, il serait possible de détruire chez les marins l'illusion qu'il n'existe plus d'autre force que celle de leur syndicat et que toute action est légitime dès l'instant qu'elle a pour but d'élever les salaires, de diminuer les heures de travail, d'augmenter les effectifs embarqués, d'améliorer le logement et la nourriture, d'inciter les officiers à faire abandon de leurs prérogatives pour s'éviter « des histoires ».

Tel pourrait être le point de départ d'une tentative féconde de redressement au bord de l'abîme. Il faudrait ensuite bâtir un programme d'ensemble axé sur le caractère *international* de l'industrie des transports maritimes. Il faudrait enfin réussir à intéresser le Parlement aux choses de la mer.

Le programme est facile à tracer, beaucoup moins facile à réaliser dans les circonstances actuelles. Cette réalisation est liée aux problèmes politiques qui nous accablent et le sujet est trop vaste pour qu'il soit possible de songer à le traiter dans le cadre forcément restreint d'une telle étude.

JEAN FRAISSINET

NOËL MALAIS

Le cuisinier chinois posa devant Gérard, sur le petit banc qui servait de table, une assiette où tremblait une demi-sphère de gelée rose. Gérard contempla un instant d'un œil triste cette méduse, puis se leva, ramassant l'oreiller sur lequel il était assis, et alla se réfugier sous sa moustiquaire.

Il écourtait toujours son repas du soir. Il l'avait pourtant simplifié à l'extrême, le réduisant à une sorte de pot-au-feu fait de légumes de conserve avec un quartier de bouc. Le fumet du bouc n'était pas très agréable, mais on ne pouvait pas sacrifier les chèvres, et quant aux jeunes chevreaux, c'eût été du gaspillage. Chaque potage durait toute une semaine, car pour qu'il fût bon il fallait qu'on y mît plusieurs boîtes de légumes différents — au moins une de choux, une de carottes, une de petits pois — ce qui faisait un volume considérable. Tous les jours, on le remettait à bouillir, et, à la fin, ce n'était plus qu'une sorte de purée aigre. Mais ça valait encore mieux que les boulettes de bouc frites à l'huile de coco qui avaient précédé l'invention du pot-au-feu. Ah Koui complétait le menu par un dessert d'une insipidité parfaite, ou douceâtre à donner la nausée. Ça n'avait pas d'importance, c'était lui qui le mangeait.

Au fond, on pouvait presque être reconnaissant à ce cuisinier d'être un piètre cuisinier. Le repas du soir s'en trouvait plus vite expédié, il y avait moins de fourmis ailées autour de la petite lampe et on n'en avalait pas beaucoup dans le bouil-

lon. On a beau se dire que le formol est le plus fort des fortifiants, comme assaisonnement, c'est médiocre. Et rien ne pouvait empêcher ces bestioles de venir célébrer leurs noces et s'arracher les ailes à la lumière d'une lampe ; pas même le feu de feuilles allumé chaque soir sous les pilotis de la case pour que la fumée passe entre les lattes du plancher. Assis au-dessus de ce foyer, on s'enfumait en vain les jambes comme jambons, et parfois c'était si dense qu'on versait, en mangeant, des larmes dans sa cuiller.

Tout ce qui n'est pas délicieux dans la vie, il ne faut pas s'y attarder, pensa Gérard. Çà a l'air évident, mais combien d'hommes — de femmes surtout — ne savent pas s'évader tant bien que mal... On ressasse un désagrément, une pensée triste, un affront. Moi, j'ai un mot : *dismiss*. Après, c'est comme si ça n'avait pas existé.

Il reborda la moustiquaire entre le matelas et les lattes, prenant soin de ne pas trop tirer de peur de casser les ficelles qui en soutenaient les quatre angles. C'était toute une affaire, quand ça lâchait, de rafistoler ça. Puis il se dévêtit, tirant le *badjou* par en haut, le *sarong* par en bas, les jetant au fond du lit. Il faut être nu pour avoir l'illusion qu'on respire encore sous une moustiquaire de mousseline.

Dans les hôtels des villes, on a de fines moustiquaires de tulle qui laissent circuler l'air. Il y fait bon dormir. Mais celle que Gérard avait achetée pour son installation à Pasir Kapai avait été inutilisable à cause de ces minuscules moucherons qui abondent au bord des rivières et dont la piqûre brûle comme des pointes de feu. Il faut croire que c'est tout en dard, ces maudites bestioles : à peine si on les voit, et ça vous transperce une peau de planteur...

S'habituer à dormir à demi étouffé sous le tissu serré de la mousseline. On s'y fait. Après tout, le mauvais moment de la journée est passé, c'était le dîner. Le mieux, c'est de l'expédier le plus tôt qu'on peut, dès la tombée du jour. Peu à peu, la nuit se fera fraîche et on se réveillera, reposé, au premier chant des singes, à l'aurore... Comme tout est beau, à l'aurore ! Par delà le mince rideau d'arbres qui borde la rivière, la plantation naissante attend. D'abord les pépinières, en planches bien alignées, où les jeunes hévéas élèvent,

étage par étage, leurs tendres couronnes de feuilles ; puis le terrain nouvellement défriché, encore noir de l'incendie qui l'a mis à nu, avec des hommes noirs çà et là, fouillant le sol, le beau sol vierge qui sent bon ; et, tout autour, jusqu'aux montagnes où fumeront les vapeurs du matin, la jungle vivante, reposée elle aussi, heureuse... Tout cela valait bien quelques moustiques, quelques accès de fièvre, et l'ennui de manger pour vivre.

Cependant, Ah Koui, ayant rincé l'assiette, la cuiller et le verre, les rangeait dans la malle de cabine. Cette malle, apportée d'Europe, avait été pourvue de quatre pieds qui baignaient dans des boîtes de conserves pleines de pétrole. Cela faisait un meuble inaccessible aux fourmis. Dans le compartiment du fond étaient restés les effets de drap, de flanelle, les faux-cols, les chaussures de cuir, toutes choses sans utilité, ensevelies pour longtemps sous des couches de poivre. Celui du dessus était largement suffisant pour contenir vaisselle et couverts, salière, pot de moutarde.

Gérard ne s'encombrait pas d'objets en surnombre. Tout ce qu'il possédait était simplement en double exemplaire, dont l'un à l'usage pendant que l'autre était remis en état de servir. Relève quotidienne, et même souvent bi-quotidienne, car Ah Koui savait laver, sécher et repasser vêtements et linge en quelques heures. Ça permettait l'économie d'une armoire. Quant aux chaises, ustensiles inconfortables, mieux valait s'en passer. Que faire, assis sur une chaise? (Et puis elles n'auraient pas tenu d'aplomb sur les lattes.) Il n'y a que deux attitudes qui soient naturelles et nobles : debout ou couché. L'action, le repos.

— Tu as fini? dit Gérard. Mets la lampe près de la moustiquaire, ouvre la porte et la fenêtre, va te coucher.

Resté seul, il choisit un livre parmi ceux qu'il laissait toujours entassés dans un coin, sur le matelas. Il avait pris l'habitude de lire ainsi chaque soir, mais la lumière de la petite lampe, tamisée par la mousseline, était si faible qu'il fallait être le nez sur la page. Comme il n'était pas myope, il lisait d'un œil, l'autre fermé pour ne pas loucher.

Il ne lisait pas longtemps : c'est fatigant, une grimace, quand déjà tout au long du jour on s'est crispé la figure sous

l'éclat brûlant du ciel. Ses muscles avaient besoin de détente. Et, comme pour l'étourdir plus vite encore, il y avait le bruit du bouillonnement de la rivière proche et les lourdes vapeurs d'opium qui passaient de la chambre d'Ah Koui à travers la cloison en feuilles de nipa... Quand il sentait son esprit divaguer, transposant le texte imprimé en une sorte de féerie faite de visions changeantes, il essayait d'abord de rompre l'enchantement, parvenait à rouvrir l'œil, et les visions s'évanouissaient, à jamais perdues ; mais il en revenait d'autres, aussi captivantes, aussi insaisissables, sans rapport bien net avec le récit qui les avaient évoquées. Il aimait cet état de demi-veille où il semble qu'on ne soit plus qu'au bord de soi-même, comme dégagé d'une identité qu'on ne retrouvera que dans le rêve. (Et après tout, se disait-il à ses heures lucides, c'est peut-être alors qu'on est le plus apte à pénétrer l'atmosphère originelle d'un livre, sa vraie substance, ce qu'il devait être avant qu'il fût écrit, puisque tout livre n'est que déchet. Je flotte dans ce qui a flotté autour de la pensée de l'auteur et qu'il ne pouvait pas exprimer... Ainsi Gérard se consolait de ne posséder que peu de livres : il les relisait indéfiniment, dans le même ordre, avec le même plaisir. C'était toujours nouveau.)

Deux ou trois pages, chaque soir. Puis, la somnolence devenant irrésistible, il étendait une main exténuée et tâtonnante, cherchait la lampe à travers l'étoffe de la moustiquaire, baissait la mèche et perdait conscience avant que la flamme eût fini de palpiter.

Parfois aussi la lampe restait allumée toute la nuit et sa lueur le réveillait trop tôt en lui donnant l'illusion d'une aube naissante. Mais ce soir-là, c'est en s'éteignant qu'elle le réveilla. Il ouvrit dans le noir des yeux inquiets. Quelle singulière sensation venait-il d'éprouver en dormant? Il n'arrivait pas à la définir. Peut-être était-ce plutôt un pressentiment, car une sorte de menace semblait suspendue dans l'air opaque. Immobile, aveugle, il essayait d'écouter, mais le bruit de la rivière débordée couvrait toutes les rumeurs de la jungle. Depuis deux mois qu'il pleuvait presque chaque soir, ce bruit perpétuel, comme d'une seule grande vague qui se briserait sans arrêt, ne faisait que croître, mais avec

d'étranges modulations, clapotis d'un tourbillon plus fort ou d'un brusque remous, froissement de longues lianes que l'eau étire et roule, et parfois le choc mat d'un tronc en dérive heurtant la berge. Cette symphonie interminable alimentait ses rêves, l'emportait dans des voyages sans issue, et, même éveillé, souvent il lui arrivait de si bien s'imaginer à bord de quelque vieux cargo en panne sur la mer qu'il en sentait le bercement.

C'est ainsi qu'il croyait voir, en ce moment, le rectangle de la porte ouverte à l'endroit où il le savait être. Mais il s'aperçut que cette image suivait son regard quand il cherchait la fenêtre à l'autre bout de la case. Si bien que l'idée de ces deux trous sur la nuit, visibles, invisibles, où il allait pouvoir à son gré faire apparaître un bras armé d'un kriss, le masque d'un tigre, mille fantasmagories, aggravait son malaise. Il croyait pourtant avoir depuis longtemps surmonté cette appréhension qui date de l'âge des cavernes, le froid dans le dos quand on a quelque chose de béant derrière soi. Le tigre rôdant autour de la case est bien plus vraisemblable que le loup de l'enfance tapi sous un meuble dans l'appartement de la rue Bonaparte, mais bien moins perfide. Les vraies bêtes féroces, les dangers qui ne sont pas imaginaires, on n'y pense jamais, on n'a pas le temps...

Il aurait seulement voulu comprendre. Se réveiller tout de suite, dès le début de la nuit, ce n'est pas naturel. Mais on ne se lève pas pour aller fermer une porte sur une impression aussi vague. Il faut vraiment avoir peur pour n'avoir plus peur de se rendre ainsi ridicule à soi-même.

Ce bruit de la rivière... Était-ce à force de l'écouter qu'il semblait croître d'instant en instant, sans arrêt? Ou bien une crue subite, un nouveau flot plus fort montait-il à l'assaut des rives? L'hallucinante symphonie déferlait avec une fureur inusitée, évoquant des catastrophes. Le vieux cargo fait naufrage, se disait Gérard, et soudain il crut entendre une clameur humaine, des appels, des cris de détresse.

Mais bientôt tout se perdit dans un bruit unique, un grondement qui étouffait même la voix de la rivière, qu'on ne pouvait confondre avec la voix de la rivière, plus profond, plus vaste, plus implacable, et Gérard comprit que c'était le

bruit d'une pluie torrentielle qui s'écrase sur la jungle. Comment ne l'avait-il pas reconnu plus tôt? Cette menace suspendue dans l'air stagnant, cette sorte de stupeur des choses qui gagne et étreint les hommes mêmes, cela révèle l'approche des trombes d'eau et de vent qui montent parfois du fond des détroits et balaient la côte malaise comme si la mer, tout entière aspirée, s'abattait d'un bloc sur les plaines.

Le souffle qui avait éteint la lampe, c'était le bref appel d'air annonçant la bourrasque. Il n'était que temps d'aller fermer porte et fenêtre. A peine Gérard eut-il regagné sa moustiquaire que la case fut assaillie, fouaillée, secouée. Cette case toute neuve tremblait comme une vieille masure. Il sentait la vibration des piliers de bois, long chatouillement au creux de ses oreilles. Le toit crépitait, ronflait sous une mitraille drue. Et soudain, les chaumes de nipa se rebroussèrent tous à la fois et il vit le ciel au-dessus de sa tête, un ciel fulgurant, palpitant de lumière, qui déversait au travers de cette armature, par tranches obliques, de larges ondes semblables à des lames de métal. Le dessus de la moustiquaire se creusa comme une poche, et, du fond de cette poche, un flot lourd et glacé lui descendit sur le ventre. Alors il n'y tint plus : s'il fallait être trempé, autant l'être tout entier, tout de suite. Il se leva, s'élança au dehors, fut soufflé dès la porte comme une feuille, projeté le long de l'étroite véranda, et ses jambes n'étaient pas assez longues pour le suivre. C'était comme un vol plané. Il se heurta violemment au poteau d'angle de la balustrade, s'y cramponna juste à temps pour ne pas basculer et resta debout, collé à ce mât, haletant et les muscles tendus, sous la douche cinglante.

*
* *

C'est de cet observatoire, à la lueur éparse et clignotante d'innombrables éclairs fondus dans la nappe d'eau, qu'il vit approcher, comme flottant vers lui, inexplicablement suspendue dans l'espace à hauteur de ses pieds, une forme vague, blanche, qui s'éclipsait, reparaissait, se précisait peu à peu. Cela ressemblait à un gros oiseau qui nage, une sorte de cygne. Cela avançait lentement, comme sur des petites

vagues, avec un rythme régulier. Mais la rivière pouvait-elle avoir débordé à ce point ? L'ahurissement de Gérard se compliqua d'un grain d'angoisse. Le vent s'était calmé et la pluie régnait seule, noyant le monde. Impossible de rien voir à travers tant d'ondes verticales, si ce n'est cette bête que le rebondissement des gouttes d'eau entourait d'un halo magique. Il la suivait des yeux, fasciné, et elle venait toujours droit sur lui, sortant peu à peu du domaine indistinct des fausses visions, des êtres fabuleux, devenant tout à fait indubitable, mais avec on ne savait quoi de troublant, d'artificiel, de privé de vie, comme un oiseau momifié ; et voilà qu'au moment de toucher le bord de la véranda, elle sembla soudain prendre son essor, se haussa vers lui et, atteignant du coup au comble de l'absurde, cette chose lui dit : « Aya, salam »... Alors Gérard s'aperçut que la volaille qui le saluait ainsi (mais oui, tout simplement une bonne grosse volaille, toute plumée, dressée, prête pour le four ou la broche) était portée sur un long pilier noir encore à peine visible, une cariatide aux bras levés, et aussitôt il devina : cette cariatide ne pouvait être que le domestique hindou de son ami Gaston Vervier. Vervier, le voisin planteur — si l'on peut appeler voisinage ce qui est à une journée de marche... Mais pourquoi cet envoi ?

— Il y a aussi une lettre, dit le porteur, tirant des plis de son turban un papier roulé aussi serré qu'un cigare.

Gérard prit lettre et fardeau, rentra dans la case, constata que la pluie n'y pénétrait plus, retourna son matelas, raccrocha sa moustiquaire, appela Ah Koui pour rallumer la lampe. Il savait qu'en saison de pluies Ah Koui portait toujours une boîte d'allumettes toute chaude sur son cœur.

Cher Orang-Outang,

Tiens-tu toujours le coup sur ton perchoir? Moi j'en ai marre, tu sais, de cette sacrée sauce du bon Dieu. Mon bungalow est une habitation lacustre autour de laquelle nagent en rond toutes les bêtes pures et impures, sauvages et domestiques du patelin, le ventre en l'air. Les crocos doivent faire ripaille dans tout ça. Croirais-tu que même les petits canards que ma douce Katak soignait avec amour, les petits

canards se sont noyés! Elle en pleure toutes les larmes de son corps par dessus la balustrade, et le niveau monte.

Assez d'hydrothérapie. Je plaque la boutique. C'est Noël aujourd'hui, on va faire la bombe. Je t'envoie sur la tête de Ramalingam une dinde grassouillette que j'ai pu faire venir de la ville avant d'être complètement coupé de la civilisation. (Drôle de pays, où c'est la ville qui fournit ses volailles aux campagnes!) Débrouille-toi pour qu'elle soit cuite à minuit, pour le réveillon. Je la suis de près, en charrette à bœufs, avec Katak. Le roi fainéant et sa concubine.

On me dit qu'il y a trois ou quatre pieds d'eau sur la route en bas de chez toi. Tant pis. S'il le faut nous passerons à la nage.

Api Kitmat. *(Ça, c'est de la part de Katak : ses vœux pour Noël. Il paraît que c'est de l'anglais...)*

GASTUCHE

P. S. — Naturellement je compte passer toute la journée de demain chez toi, et la nuit suivante. Rassure-toi, j'apporte ma moustiquaire, nous n'aurons pas à coucher à trois sous la tienne. J'apporte aussi divers alcools violents.

Ce vieux Gastuche ... Voilà une riche idée! Mais Noël, déjà? Ça, c'est incroyable. Décembre... Décembre... En somme, toute cette pluie, ce n'est pas autre chose que de la neige, extrêmement fondue, servie chaude. Quel tapis ça pourrait faire, quelle épaisseur! Dommage. On ferait du ski sur des sarbacanes...

Mais le vrai Noël, comment ça s'est-il passé? Sous des palmes... L'âne et le bœuf soufflent dessus, c'est peut-être qu'il avait chaud, pour l'éventer...

Gastuche va bien rire quand je lui raconterai l'arrivée de sa dinde. Apparition du cygne. Éclairs, mystère, musique, Lohengrin tout nu et pantelant, lamentablement saucé. Et le cygne dit : « Bonjour, Monsieur. »

Faut-il la mettre à cuire? Quelle heure peut-il être? « Débrouille-toi pour qu'elle soit cuite à minuit... » Quelle précision! Il ne s'imagine tout de même pas, Gastuche, que je m'amuse à remonter ma montre? Non, il vaut mieux

attendre qu'il arrive. Une charrette à bœufs, on ne peut pas savoir quand ça arrive. Et puis, il ne faut jamais rien faire, tant qu'on n'est pas sûr que ce soit absolument indispensable et urgent. Dès que j'entendrai sa voix puissante « Allo ! Allo ! l'Orang-outang ! », j'appelle Ah Koui. Comme ça nous jouirons ensemble de son arome avant de jouir de sa chair... Qu'elle est belle !...

Nous pourrions finir la partie d'échecs de l'autre semaine dans cette suave atmosphère de dinde. Je me demande ce qu'il trouvera à répondre à mon coup de fou sur la grande diagonale. Il pourra dire « Aïe ! Aïe ! O Philidor ! », ça ne le sauvera pas. Non, rien à faire, je crois qu'il est frit.

La pluie tombait toujours, moins violente, mais avec cette détermination ou cette insouciance, cette majesté inhumaine de ce qui est sûr de soi, de ce qui peut se gaver de soi-même sans jamais s'épuiser. Cela faisait sur le toit un roulement de tambour uniforme, funèbre, définitif, cela devenait une obsession, agissait peu à peu comme un stupéfiant sur l'esprit de Gérard. Son exaltation se calmait, il ne pensait déjà plus au réveillon que vaguement, comme à une éventualité qui n'aurait rien d'actuel. Mais, dans sa torpeur, il était encore hanté d'images, il voyait ses pièces d'échecs, modelées avec tant de soin dans la terre glaise, fondre et s'affaler les unes sur les autres, les noires suant leur encre en filets sur la planche détrempée. Elles sont là, dans un coin de la case, sur leurs positions de bataille interrompue ou peut-être en déroute, mais il n'avait pas la force d'y aller voir. La figure de Gastuche apparaissait, avec son grand nez goguenard, puis la large face plate de Katak. (Cette grosse Katak, un vrai plum-pudding de Noël, un plum-pudding où le suif domine...) Ce qui ferait un fameux arbre de Noël, c'est le grand dourian au bord de la rivière. Il faudrait en chasser tous ces vampires noirs qui se pendent aux branches, tête en bas, sales bêtes, et on mettrait des guirlandes de bananes enfilées comme des saucisses, des festons en fleurs d'hibiscus, des pétards chinois...

Pelotonné sur son matelas spongieux qui commençait à se réchauffer, Gérard n'entendait plus la pluie. Il imaginait l'arbre tout couvert de lucioles comme d'une rosée phos-

phorescente, tout illuminé dans la nuit, et les vampires étaient devenus des petites colombes.

Les petites colombes se sont évanouies, tout se brouille. Il dort dans son bain-marie à côté de sa dinde.

*
* *

Une voix dans la nuit...

Cela pénètre la conscience de Gérard comme une piqûre, la piqûre d'un moustique qui aurait longtemps tourné autour de ses oreilles. Il sait maintenant que cette voix depuis longtemps le harcèle. On dirait qu'avec ce dernier appel beaucoup d'autres qui étaient comme en suspens sont arrivés à la surface. Cela fait une sorte d'écho multiple, mais un écho à rebours qui remonte et se répercute au loin dans les ténèbres de son sommeil.

Il attend un peu, et l'appel en effet se répète, éclate toutes les trois secondes, plus net, plus urgent. « Aya !, dit la voix, Aya ! » Il répond, d'une voix qui sort mal, sourde et rauque. Alors un flot de paroles jaillit tout à coup, explications volubiles auxquelles il ne comprend rien.

Avec effort, il cherche de la main le bord de la moustiquaire et soudain sursaute au contact d'un corps froid, mou, un cadavre étendu près de lui... Cela le réveille tout à fait, et alors seulement il se souvient : la dinde, Noël, Gastuche... Mais le saisissement qu'il vient d'éprouver fait place à une inquiétude nouvelle. Que se passe-t-il? Des choses graves, assurément. Ce n'est pas pour rien qu'on se permettrait de troubler le sommeil du maître. Il distingue maintenant deux voix qui parlent en même temps dans deux langues différentes, puis celle d'Ah Koui qui, tiré de son opium, essaye d'écarter les importuns, sort tout ce qu'il connaît d'injures en malais et en tamil. (Ah Koui a beaucoup voyagé et sait dire cochon dans tous les idiomes de l'Orient.)

Il est temps d'arrêter ce vacarme.

— Attendez. Je viens. Taisez-vous.

Il sort, drapé de sa couverture. Au bas de la petite échelle de rondins qui donne accès à la véranda, Mahir, le batelier malais, tient une torche à la main. Derrière lui, Ramalin-

gam, l'homme de confiance de Gastuche, qui apporta la dinde. Ah Koui s'est éclipsé.

— Tuan[1], dit Mahir, le tuan Bélébé est perdu.

— Vervier? Comment, perdu? Que veux-tu dire?

— Perdu dans l'eau.

Ramalingam intervient en tamil avec des cataractes d'explications. Entre le Malais trop laconique et l'Hindou trop prolixe, Gérard, qui est encore un novice, n'arrivera jamais à comprendre ce qui s'est passé. Il y renonce. Il faut agir. Il faut courir au secours de Vervier.

Gérard s'est habillé fébrilement — pantalon, veste, souliers de toile — et maintenant il suit le sentier qui borde la rivière. Les berges, ici, sont hautes, mais coupées de fissures, de profondes flaques d'eau de pluie où il trébuche. Les arbres s'égouttent sur sa tête à chaque souffle de brise. C'est le vent léger d'avant l'aurore. A travers les branches on voit le ciel rosir.

Voici enfin le détour du sentier d'où l'on domine l'endroit où il s'ouvre, au bas d'une pente, sur la grand'route. Mais — Gérard s'en doutait — il n'y a plus de route... Sous le voile des brumes dormantes, il ne distingue qu'une large étendue fauve, opaque, à la fois lisse et striée comme une coulée de lave. Le mouvement en est si uniforme que la surface semble figée, mais elle miroite par endroits comme si des bulles de lumière remontaient des profondeurs. La rivière s'est fait un nouveau lit et charrie en travers de la route toute la glaise et l'humus arrachés à la jungle.

— Par ici, dit Mahir en tournant à droite dans le sous-bois.

Ils suivent le pied de la colline et débouchent enfin sur la route à l'endroit où elle émerge de l'inondation. On aperçoit la maison de Mahir, un peu plus loin, sous des aréquiers. Le sol fume, la brume s'élève lentement entre les hautes parois de verdure qui l'enserrent et se dissout dans la brise à la cime des arbres. Tout est baigné de lumière tendre, des reflets du ciel. Deux grands bœufs blancs, qui sont roses, ruminent, couchés. Une charrette repose sur son timon. Au bord de l'accotement gît une forme humaine enveloppée de couvertures et dont on ne voit que les pieds dans des sandales à semelles

1. Prononcer : touane.

de bois. Quelques enfants nus, alignés devant cette forme immobile, la contemplent. Un groupe de Malais est accroupi au milieu de la chaussée, mâchonnant comme les bœufs. Parfois une tête se détourne et darde un jet de salive rouge.

Ce tableau paisible exaspère Gérard. C'est trop en désaccord avec le tumulte de son cœur. Tas d'imbéciles ! Pourquoi l'a-t-on attendu sans rien faire? Il voudrait que ces hommes s'agitent, que ces bœufs mugissent, il a envie de tomber à coups de poings, à coups de pied sur bêtes et gens. Mais à sa vue les Malais se lèvent. Du tas de couvertures émerge la tête de Katak, puis son buste. Elle pousse un long cri strident.

— Tais-toi, hurle Gérard, et il la secoue. Où est-il? Où est Vervier?

Mais elle est prise de convulsions, se roule sur l'herbe et râle. Rien à en tirer. Il se retourne vers Mahir.

— Ton canot?

— Là-bas, dit Mahir, en montrant la direction avec son menton.

Le canot est dans le fossé, amarré à un tronc d'arbre.

— Vite. Appelle un de ces hommes. A trois nous serons assez. Il faut aller à l'endroit où il a disparu. Chercher d'abord autour. A-t-il pu être entraîné loin? Comment est-il tombé à l'eau?

— Il n'est pas tombé, il est descendu de la charrette dans l'eau, dit un Malais. C'est moi qui la conduisais. Il y avait un trou dans la route, nous avons failli verser. Les bœufs nageaient. Alors il est descendu. Il poussait la roue. C'est tout près d'ici, presque au bord. Après ça les bœufs ont repris pied. Nous sommes sortis facilement.

— Vous êtes sortis... Et vous n'avez pas cherché?

— Nous avons tous cherché ensemble quand on m'a appelé, tuan, dit Mahir, mais il faisait trop noir. Et puis ce n'était pas la peine. Il a été pris par un crocodile. Certainement.

— Ah !... Tu l'as vu?

— J'ai vu quoi?

— C'est moi, tuan, explique le charretier. Mahir n'était pas encore là. J'ai vu un peu. La femme aussi. La tête du tuan qui a remonté à la surface une fois.

— Eh bien?

— Les crocodiles, dit Mahir, laissent toujours remonter ceux qu'ils ont pris pour les montrer, mais une fois seulement. C'est la coutume de leur race. Oui, certainement, c'était un crocodile. Voilà. Alors c'est fini.

Gérard est comme pétrifié d'horreur, de désespoir, puis une fureur le prend d'être resté à entendre ces explications confuses, ces inepties. Il a l'impression de jouer lui aussi un rôle burlesque dans une situation tragique. A ce moment, la grosse Katak, qui avait écouté, assise dans l'herbe, toute la conversation, éclate de nouveau en cris de bête égorgée. Et comme il s'approche d'elle, agacé, mais apitoyé tout de même par cette douleur animale, elle est reprise d'une nouvelle frénésie, se frappe la bouche et les seins de ses poings, puis se mord l'avant-bras en secouant la tête de droite et de gauche comme fait un chien ratier qui secoue sa proie... Alors, écœuré, perdant tout contrôle de ses nerfs, il la fait lâcher prise d'un coup de pied. Elle retombe, comme morte.

— Qu'on la conduise chez moi et qu'elle y reste jusqu'à mon retour. Viens, Mahir.

*
* *

Tout au long du jour, ils ont erré sur les remous des eaux bourbeuses. Gérard avait d'abord voulu faire une recherche méthodique à partir du lieu de l'accident. Mais comment s'y retrouver dans une forêt dont le sol est un fleuve mouvant, se dérobe et vous emporte? Et peut-être, après tout, valait-il mieux se laisser emporter, obéir à cette poussée puissante, suivre avec les débris arrachés à la jungle la seule direction qu'ait pu prendre un corps à la dérive. Un corps... Gérard ne pouvait se résoudre à admettre qu'il ne cherchait peut-être qu'un cadavre... Quel idiot, ce Mahir, avec son « c'est fini »! Les choses ne finissent pas comme ça, bon Dieu! Que Vervier eût perdu pied au plus fort du courant, à l'endroit où les eaux se ruaient en cataracte par-dessus la route, qu'il eût été roulé comme on est roulé par une vague qui déferle, cela n'avait rien d'étonnant. Mais un nageur tel que lui ne se noie pas. Il avait dû s'accrocher un peu plus loin à quelque liane, se hisser à

la fourche d'une branche... Un nageur, certes ; mais aussi, quel lutteur ! Un de ces hommes qui, sans ressembler à des athlètes, paraissent, on ne sait pourquoi, invulnérables ; qui vont droit dans la vie avec un regard assuré. De tels hommes ne peuvent pas mourir si bêtement...

Les Malais, de temps à autre, poussaient ensemble un grand cri. Mais on sentait que ce cri, si aigu qu'il fût, ne perçait rien. Il s'émoussait aux troncs des arbres, se perdait dans l'épaisse végétation, dans la touffeur d'une atmosphère aussi gluante que ce limon qui bouillonnait autour de la pirogue. La cathédrale de hautes colonnes où ils erraient était sans échos, comme un sépulcre. Rien que pour se faire entendre de ses hommes Gérard devait faire un effort, et alors seulement il s'apercevait que ce n'était pas tant l'air stagnant, l'humidité éparse, la densité de la jungle qui étouffaient les sons que le lourd bruissement des eaux, si uniforme, si vaste, si intimement fondu dans les choses qu'il n'avait pas eu conscience de l'entendre. Mais il suffisait d'en prendre conscience pour en être assourdi. Il se disait qu'à moins de passer assez près de Vervier pour le voir, on ne le trouverait jamais. Il écoutait pourtant, croyant parfois percevoir, dans le tumulte des éléments, ce timbre particulier, émouvant, qui est celui d'une voix humaine, appelant alors, à son tour, de toutes ses forces ; mais bientôt, il y renonçait, découragé, avec l'impression qu'on a, dans un cauchemar, quand on hurle à la mort et qu'on ne s'entend pas hurler. Cette voix qui ne sortait pas, il en sentait seulement la vibration au fond de sa poitrine...

Le lourd canot fonçait entre les troncs, puis virait brusquement, rejeté de l'un à l'autre comme une bille entre les clous d'un billard d'enfant. Parfois il se coinçait en grinçant entre deux fûts de palmiers, ou s'enfonçait dans une touffe serrée de ces longues lanières à trois tranchants qui coupent comme des sabres, de ces rotans recourbés dont le fouet, garni de fins crochets, agrippe les vêtements et laboure la chair. On se dégageait, on repartait, on s'arrêtait tout à coup comme si une main invisible eût donné un coup de frein, et alors on s'apercevait, en fouillant sous la quille avec les avirons, qu'on s'était échoué au sommet d'un arbre. Toute la végétation, basse ou moyenne, était noyée, et seuls les

géants de la jungle élevaient encore vers le ciel perdu leur immense ramure.

Un instant détournée, la pensée de Gérard revenait à l'ami disparu. Ni l'inquiétude, ni la tension de la volonté, ni les sens en alerte ne peuvent empêcher que l'imagination regarde ailleurs et s'évade. (La couardise comme la bravoure de l'homme sont faites pour beaucoup de cette faculté de n'être jamais tout à fait présent.) Vervier était à tout moment retrouvé et reperdu. Ses mains se cramponnaient au passage à un aviron, on le rencontrait à cheval sur un tronc flottant, il descendait des cimes par une liane. Peut-être même, pendant qu'on le cherchait, était-il sorti seul de l'inondation. Il avait rejoint Katak et commençait à s'impatienter. « J'allais manger la dinde sans toi... » Gérard entendait son gros rire et déjà souriait.

Il s'était souvent moqué, pourtant, de ces gens qui, devant la mort, ne savent exprimer que leur incompréhension... Dire que je l'ai vu hier encore — ou le mois dernier... Et lui, il ne pouvait pas croire qu'un homme mourût parce que cet homme était son seul ami et qu'il allait droit dans la vie avec un regard assuré...

Gastuche... Même les petits ennuis de la vie, Gastuche, il semblait qu'il y prît du plaisir. Gérard croyait l'entendre, disant de son air gouailleur : « Ça n'a pas tant d'importance que ça... » Pas tant d'importance. On le sentait capable de le dire dans les circonstances les plus angoissantes, et ce n'était pas détachement de sa part, ou orgueil, ou au contraire humilité. Seulement, une sorte de parti pris de prendre les choses pour ce qu'elles sont, les gens pour ce qu'ils valent, et de les aimer tels. Les pires fripouilles n'étaient pas pour lui des objets d'antipathie, mais de simple curiosité, et s'il se trouvait forcé, par l'expérience, de les ranger dans leur vraie catégorie, il ne le faisait qu'avec une épithète réhabilitante ; il disait « cette adorable fripouille », sans ironie aucune, comme on parlerait d'une jolie guêpe. Il savait se défendre, mais ne condamnait jamais. « Mets-toi à sa place... » Avec cette formule, il n'y avait plus qu'à tout absoudre, car tous les hommes, au fond, croient bien faire. Les exaltés, les révoltés, les criminels, les êtres les plus néfastes... Napoléon

a fini par croire qu'il aimait la France, les Français qu'ils aimaient Napoléon. (Et encore — c'était Napoléon. Mais quand on voit ce que des peuples entiers peuvent acclamer...) Le bon Dieu, s'il est vraiment un dieu bon, doit être bien embarrassé : il sonde les cœurs et n'y trouve qu'innocence. Tout le monde a raison, puisque tout le monde croit avoir raison... Liévert ne mettait pas tout cela en formules, mais il le mettait en pratique, ce qui est mieux. Il disait : « Dans un litige entre mes coolies, s'il arrive que je ne puisse découvrir de quel côté est le bon droit, et c'est fréquent, je tire à pile ou face, comme un bon juge Bridoye. La preuve que ce n'est pas injuste, c'est que tous s'en vont satisfaits... »

« Un peu enfantin... Quel drôle de type », pensait Gérard, puis il se reprochait de juger, même avec indulgence, son ami, qui ne jugeait personne. La réalité, qu'il avait oubliée un instant, le reprenait. Il criait des injures à ses hommes qui ramaient trop mollement. Il s'irritait de la gaîté que mettent les Malais à tout ce qu'ils font, comme si la vie n'était qu'un jeu perpétuel coupé de deux seules occupations sérieuses : manger et dormir.

*
* *

Des heures avaient passé sans qu'il fût possible d'en évaluer le nombre. Les vapeurs du matin s'étaient peu à peu dissipées, montant verticalement, d'un mouvement insensible, entre les branches. Elles avaient dû former, au-dessus de la jungle, un de ces lourds nuages à gros flocons qui ressemblent, vus de loin, à des montagnes de neige, puis se détacher d'un seul bloc et flotter de plus en plus haut, comme aspirées par le soleil. Et le soleil, maintenant, devait taper dur sur les cimes. Quelques rayons perçaient, éclairant la pénombre. Pendant un moment, on avait respiré mieux, mais cet air plus sec déjà brûlait la gorge. Un air qui sort de la gueule d'un four. Un ciel invisible entourant la jungle d'un dôme de tôle incandescente... Gérard avait jeté sa veste humide dans le fond du canot. De toute façon, elle n'aurait pu sécher : il sentait les gouttes de sueur lui sortir du front, de la nuque, lui couler le long du nez, lui chatouiller le dos. Il s'essuyait de son bras trempé. Autour de chaque homme, il y avait un petit nuage de

moustiques, comme une aura mouvante. On en voyait, après avoir longtemps tournoyé, se détacher de cette transparence et se poser. Des moustiques rayés, plus désagréables que dangereux, mais aussi de ces noirs pointus qui se piquent verticalement dans la peau comme de fines fléchettes et qui sont des anophèles. Gérard remit sa veste.

Les Malais s'interrompaient plus souvent pour préparer leurs chiques de bétel ou de tabac. Parfois l'un d'eux, une joue gonflée, jetait un regard en biais sur Gérard, d'un air perplexe. Puis il échangeait avec les autres quelques mots brefs, énigmatiques. On ne les comprend que quand ils le veulent bien.

Le canot ne faisait plus guère que suivre le fil de l'eau. Un coup de rame de temps à autre pour éviter un tronc d'arbre, ou bien on repoussait l'obstacle du bras. Personne ne se donnait plus la peine d'appeler. Une torpeur pesait sur tous. Gérard, machinalement, regardait à la surface de l'eau de longues files de fourmis qui suivaient comme eux les courants, qui, jusque dans la mort, semblaient encore aller en cortège vers un but. Pauvres stupides fourmis... Il avait l'impression de ne pas savoir plus qu'elles où il allait, et qu'il n'y avait jamais de but dans la vie, ni au delà... Il se laissait emporter au hasard. Il mit les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et ferma les yeux. Il ne pensait à rien.

*
* *

Une conversation... Depuis un moment, il l'entendait sans l'écouter. Mais il y avait, dans la façon de parler, quelque chose d'insolite, de trop appuyé, de trop articulé, qui n'est pas dans la manière des Malais quand ils causent entre eux, même s'il leur faut parler fort dans le bruit. Il comprit que cette conversation, qui paraissait dénuée de sens, se tenait à son intention.

— Une fois seulement, disait l'un.

— Non, trois fois, répondait-on. Il n'est pas permis au crocodile de manger sa proie s'il ne l'a pas montrée trois fois, au soleil, à la lune, aux étoiles. Et il dit : « Voyez, ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est l'eau qui l'a tué. »

— Une fois ou trois fois, quand un homme revient à la surface, c'est qu'il nage. S'il nage, il ne meurt pas. S'il meurt, c'est qu'il était tenu par un crocodile. Alors, quoi?

— Oui, c'est sûr, le tuan est mort.

— Mort. Maintenant, le crocodile l'a caché et on ne le retrouvera pas. A quoi bon chercher, chercher, chercher? Il va le garder dans sa maison dans l'eau deux, trois, quatre jours, et quand il sera bien mou, il le mangera.

— Taisez-vous, maudits, cochons sauvages, cria Gérard, et dans sa fureur il ne trouvait plus d'injures en malais. Tonnerre de Dieu! *Damn you*! Vous chercherez, vous chercherez jusqu'à la mort, et si vous ne le trouvez pas, je vous tue!

Les Malais se remirent à ramer en silence. Ils savent qu'il ne faut pas faire trop attention à ce que dit un homme blanc quand il est en colère.

Le temps de mâcher encore une chique et de laisser tomber cette colère, et Mahir, après quelques petites toux préparatoires, d'une voix sépulcrale :

— Le ventre est vide, tuan...

Mais Gérard ne voulait rien entendre. Il se sentait faible, lui aussi. Il but, dans le creux de ses mains, un peu d'eau vaseuse, avec quelques fourmis. Trop faible pour prendre une décision...

*
* *

La jungle s'est écartée comme un rideau et, tout à coup, ils ont débouché sur la rivière. Le canot est projeté, tournoyant jusqu'au milieu du courant avant qu'on puisse le maîtriser. Pour un peu, tout chavirait. Mais les Malais, ranimés, ont eu les réflexes nécessaires, et le canot se redresse aussi facilement qu'un poisson se remet au fil de l'eau. Ils le dirigent sans hésiter dans la direction de l'amont et, les muscles tendus, le ramenant aux remous des rives, ils luttent, ils avancent, ils entreprennent bravement de remonter le cours tumultueux jusqu'au point de départ. Ces hommes qui paraissaient exténués... Gérard laisse faire. C'est lui, maintenant, qui est sans force. A la fois déçu et comme délivré

d'un poids. Voici de l'air, de la lumière, une chaleur qui brûle, mais n'étouffe pas... Voici qu'on va vers quelque chose... Quand on meurt, peut-être éprouve-t-on cette impression d'en avoir fini, d'errer vainement dans la pénombre. Même si l'on aimait la vie... Comme Vervier. Vervier disait : « On ne fait pas de vieux os dans ce pays. Il faut prendre le meilleur pour être prêt au pire. Je suis toujours prêt. » Mais parfois il parlait de retourner en Europe. Il en parlait d'une manière vague, et Gérard ne savait même pas de quelle partie de l'Europe il s'agissait. Était-il Belge, ou Français du Nord? La question n'avait jamais été élucidée. C'était sans intérêt. Gérard avait supposé qu'il était Belge à cause de ce surnom de Gastuche qu'il se donnait : « Chez nous, on m'appelle Gastuche. » Ç'avait été son premier mot, à leur première rencontre, et ils en étaient restés là. En Malaisie, on vit dans le présent, on ne perd pas son temps à des explications. Les gens sont ce qu'ils sont. Gentlemen, forbans, demi-fous, ça n'a pas beaucoup d'importance. Comme dans la légion étrangère... Mais, après tout, pourquoi « Gastuche » serait-il un nom belge? Maintenant Gérard voudrait savoir. On vit les uns à côté des autres, on vit, on parle, et puis, à la fin, on ne s'est jamais rien dit, et tout l'essentiel a manqué... Évidemment, l'essentiel, ce n'est pas la nationalité de Gastuche ou son passé. Mais on n'a jamais essayé d'aller au fond des choses, au fond des êtres, et, quand on s'en aperçoit, il est toujours trop tard. « Je pensais avoir beaucoup vécu, se disait Gérard, mais je n'ai qu'agi, et je découvre avec surprise des vérités élémentaires. Merveilleuse découverte. Du genre de celles qu'on fait à dix-huit ans — à l'âge où l'on se croit intelligent... Je n'ai qu'un ami, et c'est un fantôme. »

Sa pensée revenait un peu en arrière. On devrait au moins, décidait-il, savoir où les gens sont nés, l'adresse des parents qu'ils peuvent avoir. Mais un seul nom, dans les rares confidences de son ami, émergeait curieusement, malicieusement, de l'oubli, un nom qu'il n'avait jamais entendu sans avoir envie de rire, mais que Gastuche, au contraire, prononçait avec gravité, avec fierté, avec éclat, comme si c'eût été une haute référence. « Mon oncle Gentil-Vandepitte », disait Gastuche, comme il aurait dit « mon cousin Pie XI ». L'oncle

Gentil-Vandepitte était le seul sujet sur lequel Gérard sentait qu'il ne fallait pas se permettre de plaisanter.

Voilà ce qui resterait de Gastuche : l'oncle Gentil-Vandepitte — et Katak. Et Katak, ce n'était même pas un vrai nom, c'était un nom d'amitié : grenouille, en malais. Bien trouvé, en tous cas. Si jamais femme a ressemblé à une grosse grenouille pantelante... Comment Gastuche pouvait-il s'accommoder de cet être saugrenu, de race incertaine, caricature d'une bête? Il l'adorait pourtant, c'était clair. Et souvent il avait insisté pour que Gérard prît aussi une compagne. « Es-tu un moine, un génie, un eunuque? Non! Eh bien, fais comme moi, tu ne le regretteras pas. Katak te trouvera ça. Dans son genre. Elle n'est pas bien belle, pas bien fine, mais, tu sais, une femme jolie, ou intelligente, pour un homme, c'est une catastrophe. Il faut choisir avec discernement. » Gérard pensait que, si la solitude est parfois un peu lourde, une solitude à deux risquerait d'être pire. Il aurait préféré un harem. Mais sa maison était trop petite. On verrait plus tard. Il répondait : « J'attends l'occasion. » Il trouvait amusant que Gastuche pût parler de choisir avec discernement quand il s'agissait de Katak. Au fond, l'homme ne choisit pas, il est choisi : par une femme, par un événement, par on ne sait quel agencement d'incohérences, de forces obscures, autour de lui comme en lui-même. L'homme est toujours prêt, c'est pourquoi il ne choisit jamais.

Dans tous ces méandres de la rivière, il semblait qu'on n'avançât pas. Chaque nouvel aspect qui s'ouvrait était exactement pareil au précédent, et chaque fois une soudaine lassitude tombait sur les hommes. Ils se laissaient pousser vers la rive et s'accrochaient, haletants, à quelque branche pendante. Mais le soleil déjà baissait. Tout à l'heure, il faudrait se remettre à ramer, aller d'un élan jusqu'au prochain coude, d'où l'on découvrirait encore une trouée comme celle-ci. Toute droite et fermée à l'autre bout, si bien qu'il semblait que ce torrent qu'ils remontaient fût un flot de lave jaillissant du cœur de la terre. Chargé de la chair même de la terre. Épais, rougeâtre, comme du sang à demi-coagulé. Et cela charriait des débris sans nombre, amas de verdures, lianes emmêlées, fruits inconnus, magmas, putréfactions, sur

de longues traînées d'humus noir. Parfois, un remous les dispersant, Gérard sursautait, croyant voir un bras qui émerge, un corps humain qui se débat encore, ou s'abandonne et roule. Mais il réagissait de moins en moins à ces hallucinations. Immobile et comme hébété, il entendait au fond de lui-même une voix qui disait : « Il n'y a plus d'espoir. C'est fini... C'est fini... »

*
* *

Une petite lumière filtre à travers les parois de la case. Un peu de fumée aussi, blanche, s'évaporant doucement, comme l'haleine de cette seule chose vivante dans le crépuscule. Vivante, sans doute, mais tellement silencieuse et floue qu'elle semble irréelle. Sa demeure... C'est ainsi que parfois il l'a vue, Gérard, dans ses rêves. Lui-même est un fantôme. Il avance sans effort, léger, sur un sol inconsistant, porté par des jambes qui ne seraient pas à lui. Il n'a, comme cette apparition, qu'une petite lueur encore là, dans la tête, une vapeur de pensée vague qui va se dissoudre.

La fatigue de ce jour, la faim, la chaleur, le tourment de l'anxiété, il ne sent plus rien de tout cela. C'est épuisé, c'est dépassé. Il y a une certaine limite à toutes choses où elles se neutralisent d'elles-mêmes ; des supplices qui deviennent indifférents, et il faut que les tortionnaires aient des bontés pour vous pour qu'on se remette à souffrir. Mais un homme bien trempé, si la douleur l'anesthésie, elle ne laisse pas sur lui sa marque. Il se retrouvera tel qu'il était, avec un peu plus de connaissance de la vie, donc un peu plus impudent devant la vie.

Gérard entre. Katak est là, seule. Il le savait. Il savait qu'elle serait seule et se lèverait pour l'accueillir. Ils se regardent une seconde, en silence. Puis il va prendre dans sa caisse une serviette et sort, descendant à pas lents vers la rivière. Il n'a que quelques pas à faire, tant elle est haute. La femme, qui l'a suivi avec une lampe, l'éclaire pendant qu'il se plonge, se savonne un peu, se replonge ; rite quotidien qu'il accomplit par habitude sans presque en avoir conscience, comme un somnambule. Rentré dans la case, il s'étend

sur son matelas et elle le frictionne, le masse longuement. Singulier massage, fait de pincements durs et rapides, comme pour lui détacher la peau de la chair, l'extraire de lui-même par morceaux.

Il sent qu'il revit peu à peu. D'abord par l'épiderme : un fourmillement qui se propage en surface, va et vient, rayonne sur tout le corps, puis semble se répandre jusque dans les moelles, le cœur, le cerveau ; une sorte de caresse profonde. C'est comme si ces pincements avaient arraché une couche d'ouate qui l'enserrait, l'isolait. Il voit, sur un des bras qui le cardent, une large meurtrissure violette, et détourne la tête. Il entend le bruit de la rivière, par à-coups, comme si l'on ouvrait et fermait une porte. D'autres bruits aussi, derrière la cloison, où quelqu'un s'agite, marche, remue des objets. Et dans l'air saturé de fumée il passe des bouffées d'une odeur chaude...

Une tête familière apparaît par la porte entr'ouverte. Ah Koui dit :

— Faut-il apporter maintenant la grosse poule?

La dinde... A l'idée de cette dinde, à son odeur qui maintenant remplit la case, Gérard est pris d'une crampe à l'estomac, avec une telle contraction des mâchoires qu'il ne peut pas répondre. Il fait : oui, de la tête, deux ou trois fois, la bouche à demi-ouverte. Et tout à coup il pense qu'il doit ressembler à une bête.

*
* *

Il s'est rhabillé en homme, avec un *sarong*. La dinde de Noël, éventrée, fume. Katak ne le laisse pas manger beaucoup. Elle lui coupe de tous petits morceaux et lui passe chaque fois la fourchette. Entre temps, elle en prend un avec les doigts, pour elle. Il se laisse alimenter comme un malade, mais il n'est pas malade, il n'est même pas faible. Ce qu'il éprouve, sa faim maintenant apaisée, c'est une sorte de langueur, comme après une nuit blanche, quand on a envie d'aller jusqu'au bout de sa fatigue, de se dépenser jusqu'au dernier fluide vital ; un sourd frémissement tout au fond de lui-même qui ressemble encore à de la faim. Ce qui est épuisé,

c'est la pensée, le souvenir, la douleur, mais le corps veut vivre.

Ah Koui vient poser deux tasses de café sur le petit banc et, pendant qu'ils se lèvent pour le boire, déroule la moustiquaire, la borde sous le matelas comme chaque jour. Il reste un instant immobile, le temps de recevoir un ordre éventuel. Deux ou trois secondes, et puis il disparaît silencieusement.

Une rumeur s'élève. La pluie qui revient. Les premières gouttes déjà criblent le toit. Une pluie sans vent, ce soir, qui prendra lentement possession de tout le ciel et va durer toute la nuit. C'est bon pour les jeunes plants dans les pépinières, cette pluie tranquille, pénétrante. Et tout ce bruit empêche de penser. Peut-être durera-t-elle toujours. Il n'y a plus de raison pour que ça finisse. Il n'y a plus rien au monde. Eux seulement, lui et celle-là, qui ne se sont pas dit un seul mot, qui entrent ensemble sous la moustiquaire, isolés de tout, enveloppés. Et autour de la petite maison, dans tout l'espace, une autre moustiquaire épaisse, immense, que tisse la pluie.

HENRI FAUCONNIER

VISITE AUX MUSULMANS D'EUROPE

C'était un noble et doux paysage savoyard, probablement entre Moutiers et Albertville. La route descendait d'un col, pliant ses lacets au-dessus d'un torrent et de cascatelles, puis elle suivait docilement le rideau de peupliers jusqu'à la voie ferrée qui, elle, accompagnait une grosse rivière écumeuse. Les cimes de neige restaient aussi blanches qu'à midi, mais les feuillages commençaient à se dorer dans la vallée et les ombres à gagner sur les pâturages.

Dans le champ le plus proche, deux femmes courbées maniaient la houe. Quand je passai, elles se redressèrent et mirent une main devant leur visage. On pouvait voir qu'elles avaient des tresses de Gretchen blonde sous une coiffe à sequins ; malgré leurs pieds nus et terreux, elles ressemblaient à des odalisques campagnardes, et je ne décrirai pas leur costume, le même qu'on voit aux dames berbères dans l'Atlas quand elles se sont parées pour la fête. Celles-ci avaient fait toilette, mais sans aucune intention de chômer, quoique nous fussions un vendredi, jour de repos et de prière. Au bas de la route, des fillettes, semblablement attifées, gardaient leurs chèvres, en compagnie d'un grand garçon, l'idiot du village, ou le « demeuré », comme on dit chez nous ; les yeux fixes, appuyé sur un haut bâton de pâtre antique, toussotant (car il présentait tous les symptômes de la phtisie), il psalmodiait une complainte hagarde. La bénédiction de Dieu était sur lui !

Les hommes ne travaillaient pas, bien entendu. Ils étaient

tous à l'auberge, c'est-à-dire accoudés sur des tables en plein air, les uns devant un verre d'eau trouble, les autres sirotant une tasse de café. Des fumées âcres, l'odeur de la graisse de mouton sortaient de la popine silencieuse. Personne ne causait, fût-ce à voix basse, dans le cabaret tenu par Hassan Markiewicz : l'éternité était devant tous ces gens-là, et derrière eux. Si, au carrefour, un gendarme serbe, en képi jaune et rouge, et un employé de chemin de fer, casquette noire et grosses braies pendantes, n'avaient indiqué le millésime, on pouvait se croire en un siècle quelconque où régnait le grand Seigneur sur ses paisibles vassaux de Bosnie.

Ai-je omis de dire, par exprès, que nous étions quelque part entre Mostar et Sarajevo, sous le gouvernement du régent Paul et du petit roi Pierre, en juin 1937? Une masure, ornée d'un écusson à l'aigle yougoslave, était l'école de l'*imamat* : des salles nues, sans tables ni bancs, avec un vieux poêle qui datait des Turcs, et les baguettes dont le maître a le droit, comme les bouviers d'Auvergne, de stimuler ses élèves paresseux. Une autre masure, presque enfouie sous les herbes, derrière une clôture de bois pourri, soutenait un minaret mince comme une bougie, à qui un balcon de planches servait de bobèche; l'ancienne balustrade de fine ferronnerie gisait en débris parmi les orties et les prêles. En cherchant bien, à l'autre bout du village, qui, dispersé, tient une demi-lieue, j'ai découvert l'église catholique, une cabane toute tapissée d'images et de chromos, et même son curé, moustache et barbiche guerrières, qui flânait sous les châtaigniers.

Est-ce vraiment ici une ancienne marche de l'Europe? Il ne se passe rien, il ne passe plus personne. Un tortillard fumeux cahote une fois par jour sur la voie ferrée, où j'ai vu, assise à même le ballast, entre les rails, toute une famille, compris les enfants et le chien, à qui l'indicateur, s'il existe, ne donne aucun souci. Sous des fez ou des turbans crasseux, les gamins sont les plus jolis du monde : vêtus en *yaouleds*, ils sont plus blonds que les petits Norvégiens. Peu importe le sang, slave, germain ou tartare, que les invasions leur ont légué dans ce pays bigarré. C'est l'Islam qui compte et qui nargue la durée. Il me souvient qu'au Maroc, près de Moulay-Idriss, un fonctionnaire me dit un jour, en me faisant le

honneurs de son jardin : « Vous voyez ces lauriers et ces orangers que j'ai plantés et fait croître? Si nous partions, pas un ânier n'hésiterait à y couper une badine. Après nous comme avant nous, le sable et la poussière reviendraient en vainqueurs. » Dans ce coin de province turque enfoncé au cœur de l'Europe centrale, on médite aisément de telles prédictions. Nulle part la Croix et le Croissant ne voisinent si étroitement et ne font, ma foi, si bon ménage ; mais nulle part on ne peut deviner l'étrangeté, l'opacité réciproque de deux conceptions du monde chez des villageois qui travaillent aux mêmes champs, sous un même climat, un même drapeau et presque un même costume. N'appelez pas les ethnologues, ne comptez pas si, dans la chapelle romaine s'agenouillent des gens qui ressemblent à des Tamerlans adoucis, si, dans la mosquée, s'accroupissent des dolichocéphales blonds. Allez plutôt voir, au revers de la montagne, deux cimetières que j'ai remarqués en passant.

L'un est ce grand terrain vague, où quelques pierres rompues, déjetées, marquent qu'on a jeté au hasard, anonymes, et dans la nonchalance suprême, les fidèles du Prophète : ailleurs, il peut y avoir des stèles, des poteaux à turban, voire des dalles en forme de sarcophages ; mais ici moins que rien : des cailloux que le sol engloutira peu à peu et confondra avec les ossements. — L'autre, exigu, dresse ses croix en bon ordre, quelques-unes avec des petits toits de zinc, comme si l'amour de la maison bien protégée suivait les défunts dans l'autre monde. Sur une tombe fraîche, au milieu de la terre meuble, que couvrait une jonchée de fleurs, était jetée une étoffe rose : la robe d'une jeune fille qu'on venait d'enterrer sans qu'elle eût pu jouir de sa belle toilette... Je ne sais de quel côté se trouvent au fond la puérilité et le paganisme, mais c'est dans ce cimetière chrétien que se proclamaient le mieux l'attachement à la vie, la foi dans une personne que la mort ne peut détruire. Entre ces défunts rivaux et réconciliés, il subsistait encore une différence. Les uns s'étaient résignés à n'être plus rien ; les autres demandaient aux survivants de les reconnaître nommément, et à leur Dieu même de ne pas les anéantir dans son sein.

*
* *

Comme je ne lis jamais les guides touristiques, sinon après coup, je me vante de trouver d'instinct les places intéressantes d'une ville. Cette terrasse de café, quelques guéridons de tôle sur un mince trottoir, à ce carrefour, que j'ai choisi entre tous, c'est l'endroit exact où l'archiduc François-Ferdinand fut assassiné et l'ancien monde avec lui, je le crains. Une rue modeste y rejoint le quai de la rivière, qui sert de corso à la foule, tous les soirs d'été, exactement de sept à neuf heures. La nuit une fois tombée, le public se disperse comme sur un mot d'ordre. Par une convention tacite, un secteur du quai est réservé aux musulmans, jeunes gens et jeunes filles, qui se suivent et se croisent jusqu'à lassitude, échangeant des propos peut-être bien pareils au *piropo*, au flirt espagnol. Les sexes sont d'ailleurs séparés ; les amis ou les amies se promènent en sécurité, bras dessus, bras dessous pour former leur galante équipe.

Parmi les hommes, déjà autant de chevelures nues que de fez ; parmi les demoiselles, toute la gamme des costumes, depuis la vieille routine jusqu'à l'émancipation. Certaines sont empaquetées comme des bédouines ; d'autres vêtues en midinettes de n'importe où, avec toutefois une petite voilette de dentelle noire qui leur pend sur le nez et rend leur beauté plus piquante que mystérieuse. La plupart ont adopté une solution bâtarde, passant sur leur robe un domino gris, mauve, noir ou rayé qui godaille sur une cordelière : par devant, elles ont l'air d'Européennes, par derrière d'Orientales. Quelques orchestres piaillent ou ronflent dans les guinguettes alignées sur ce quai ; la foule ne fait qu'un pépiement discret. A cause d'une fête religieuse, les minarets sont déjà sertis ou bagués d'une guirlande électrique. Que de vie et de naïve jeunesse en ce lieu d'où la mort a pris son vol !...

Mais justement, sur les noires collines qui dominent Sarajevo des éclairs, des fusées sautent soudain dans le ciel vert, éteignent le croissant de lune ; des pétarades de mitrailleuses claquent sous les bois lointains. Pour un étranger qui flâne, et par conséquent philosophe, cet appareil de guerre, encer-

clant une ville en fête, ne laisse pas d'être émouvant. Il songe à tant de cités qui périrent jadis, un soir de liesse, à la fin de San-Francisco, à la mort de Corinthe... Mais il est seul à rêver ainsi.

— C'est une manœuvre de la garnison, me dit tranquillement le docteur N...

Le docteur N... n'est pas tout à fait docteur et, en fait, il n'étudia la médecine qu'à Paris, deux semestres, au temps où, Jeune-Turc, il était exilé. A présent, il tient un commerce dans sa ville natale. Pour sortir le soir, il enferme sa famille à la maison, dans la rue haute, toute peinte à la chaux bleuâtre, où les fenêtres de l'étage, la loge du portier et même la boîte aux lettres sont en moucharabieh.

Il vient de dîner avec nous, quoique bourgeois notable, dans un infime restaurant du Bazar où l'on mange, avec des couverts d'étain, des ragoûts délicieux et des pâtisseries au suint et au miel. En public, il ne boit pas de vin, ni d'alcool. Il se contente d'une limonade, pendant que le garçon sert du schlivovitz aux chrétiens. Inutile de dire qu'il aime la France, mais qu'il la préfère révolutionnaire, émancipatrice. C'est lui qui m'a rappelé que Prinkip tua l'archiduc à quelques pas de nos chaises. Il hait ledit archiduc comme vingt-trois ans plus tôt, et quant au meurtrier, dont le cimetière garde la tombe héroïque, il espère que l'on osera plus tard lui élever le monument que les vrais patriotes lui ont promis. Oui, en face, dans le jardin qui est sur l'autre rive...

Personnellement, il sait très mal l'arabe littéraire et ne lit jamais le Coran, mais il applaudit à la nouvelle que le livre sacré vient d'être traduit pour la première fois en langue serbe. Je le soupçonne de modernisme. Mais non : il me dit :

— Certains de nos jeunes gens s'en vont au Caire s'inscrire à l'Université El-Ahzar, et beaucoup entreprennent ici de vraies études coraniques. L'arabe pourrait donc ressusciter chez nous comme l'hébreu chez les Juifs, une langue liturgique qu'on transforme en langue vivante. Mes fils verront cela, ou bien ils verront tout autre chose...

Il se tait une minute et reprend :

— Sur le continent européen, c'est nous les mahométans yougoslaves qui sommes destinés à sauver la religion. Songez que

les Turcs du Gazi sont des impies, des renégats, songez que les Albanais se mettent à marcher sur leurs traces ! Il ne reste que nous pour dépositaires de la vraie tradition. Ah ! certes, dans ma jeunesse, je ne croyais pas à grand chose, j'étais, comme on dit chez nous, anticlérical ; et, à Paris, je serais mort de honte si j'avais porté un fez. Mais à présent... Et puis, j'ai réfléchi à bien des choses. Dieu est Dieu. Dieu est bon. Dieu nous a rendu une patrie...

— Voyez-vous une séparation quelconque entre les Yougoslaves chrétiens et vous-mêmes ?

– Non, non. Ne sommes-nous pas d'une même race ? Notre réunion était inscrite dans la nature des choses.

— Mais, enfin, vos aïeux ont dû être chrétiens aussi, il n'y a pas cinq siècles ! Et sans la conquête ottomane, vous aussi...

— Et vous, en France, sans les Romains, que seriez-vous ? Avant d'être musulmans, nous n'étions sans doute que des *bogomils*, vous savez, des hérétiques tout à fait abâtardis et corrompus, des anarchistes, des bolchevistes (*sic*) : c'est l'Islam qui nous a sauvés. Qui même peut dire s'il n'aurait pas sauvé les autres Slaves, qui n'ont pas fini de faire du désordre ?

Je coupe brusquement et je pose la question toute actuelle :

— En confidence, que préférez-vous, les *pravoslaves* ou les catholiques, les Serbes ou les Croates ?

Le docteur N... assujettit son fez et se penche vers mon oreille.

— Les catholiques, monsieur. Et eux aussi, ils nous préfèrent. Ils nous ont toujours préférés.

De fait, il y a en faveur de cette sympathie d'assez nombreux témoignages ; et je renvoie sur ce propos le lecteur à certains épisodes de la guerre des Balkans. Toutefois, je ne saurais dire si mon compagnon de Sarajevo ne forçait pas sa conviction ou s'il a voulu se montrer aimable envers un Français...

Il me fit ensuite toute une dissertation sur la nécesssité où sont les religions, les religions éclairées s'entend, de faire alliance avec l'esprit moderne. Je pense qu'il était, observateur des rites et tolérant sur les dogmes, dans la situation de certains protestants libéraux qui n'ont plus guère qu'une foi de philosophes, mais n'abandonnent rien du puritanisme pratique.

— Et en France ? me demanda soudain ce musulman évolué.

— En France, lui dis-je, la position de vos coreligionnaires est très différente de la vôtre. Ce sont tous des coloniaux, des transplantés, des déracinés, en dehors de quelques convertis, qu'on peut qualifier d'excentriques. Ils gardent, je crois, au milieu d'une société chrétienne (ou enfin formée par le christianisme) plus d'amour-propre que de convictions. Le spectacle du désordre et de la sauvagerie où revient l'Europe serait d'ailleurs propre à les persuader que le progrès, dont vous ne semblez pas ici partisans, est un vain mot et que la prétendue stagnation de l'Islam était peut-être bien la sagesse... Personnellement, je crois qu'ils se trompent et que le monde est fait pour subir des crises comme les jeunes chiens leur maladie : mais ils ont bien des excuses à se tromper.

— Je voulais savoir surtout pourquoi ils ne sont pas des citoyens comme les autres ?

— Citoyens, c'est peut-être un vain mot. Ressortissants suffirait bien. La loi française n'établit pas de distinction entre les fidèles des divers cultes, les indifférents, les sectateurs du Diable, s'il y en a... Mais elle n'admet le musulman pour vrai membre d'une nation européenne que s'il renonce à garder le régime social qu'il tient de sa religion et qui est incompatible avec notre société à nous. Jusqu'ici il préfère garder son statut particulier, et (vous avez dû l'entendre dire) ses frères le renient, le boycottent s'il se fait naturaliser ; c'est pour eux une désertion, une apostasie. On a été, en Afrique du Nord, jusqu'à arracher des cimetières arabes les dépouilles de quelques notables qui avaient tenu à devenir citoyens français...

Je parle de tout cela avec tristesse, car, comme tous les Français, je voudrais que mon pays fût une société ouverte et non point fermée, pour parler comme un de nos grands philosophes. Mais en l'espèce, celle qui reste fermée, et volontairement, c'est la communauté islamique...

— Vous me disiez tout à l'heure que tous les Yougoslaves sont frères de race, et que le Christ ni Mahomet ne suffiraient à les séparer ? Sachez que, dans un grand nombre de nos provinces, il existe une tradition folklorique, un snobisme populaire qui rattache la population aux Sarrasins : de bons

bourgeois en Poitou, en Gascogne, en Tarentaise, en Provence, se vantent de descendre des Maures. Notre poète Lamartine (qui n'avait rien d'un philologue) était persuadé d'être un Allamartine et d'avoir du sang arabe dans les veines ! Les savants, plus sérieux, vous diront qu'il y a des Mauritaniens, des Mortagnes, même en Normandie et en pays picard. Dieu merci ! s'il y a du racisme chez nous, ce sont plutôt des racismes anti-unitaires, chacun prétendant accroître la complexité ethnique de cette unité morale qu'est la France. Quant aux préjugés de religion, pure fable ! Nulle part, après les croisades le nom du sultan Saladin n'est devenu, comme chez nous, un sobriquet favorable, puis un patronyme : il reste peut-être, d'après l'annuaire des téléphones, beaucoup plus répandu que celui de Napoléon. Dieu merci, je puis vous dire, moi qui vous parle, qu'un de mes amis les plus intimes, les plus chers à mon cœur, est un mahométan, dont le père a eu cinq épouses, dont la mère l'engendra à treize ans, et qui est, cœur et esprit, le Français le plus civilisé du monde...

— Tout cela est fort beau, répond le docteur N..., mais je crois comprendre que les Français musulmans sont aussi rares que les Serbes boudhistes. J'admets volontiers que c'est la faute d'un Islam immobile et boudeur, celui qui ne veut pas prendre pied en Europe. Ici, par miracle, il y a ses racines ; on verra, d'après son exemple, qu'il peut y prospérer comme le christianisme, et qu'il appartient à l'avenir, non au passé. Nous sommes des Slaves du Sud comme les autres, et nous ne prétendons pas former un État dans l'État. Tout en gardant la foi de nos ancêtres, nous voici partie intégrante d'une nation moderne. Nous donnerons ainsi une grande leçon à ceux de l'Union Soviétique ou de Turquie qui croient les deux conditions incompatibles. Notre idéal nous rapproche plutôt de ceux des Égyptiens et des Iraniens que n'a pas touché la passion panislamique, mais qui veulent démontrer, par la pratique, que la religion du Prophète ne condamne pas un peuple à somnoler et à végéter. Au lieu d'être des attardés, nous figurons une avant-garde, pour deux cents millions d'hommes qui nous suivront un jour. Peut-être y faudra-t-il un siècle, mais qu'importe !

Je brûlais d'envie de savoir si mon interlocuteur suivait

un rite particulier, et s'il possédait une théologie positive; mais je ne poussai pas l'indiscrétion jusqu'à le lui demander. Au surplus je devinais que ce commerçant semi-intellectuel avait, de sa religion, une notion plutôt latitudinaire. Je ne saurais trop comparer sa fidélité, ensemble vague et profonde, qu'à celle des chrétiens orthodoxes, pour qui il ne professait pas trop d'estime : paraître à l'église certains jours, porter un cierge, jeûner à certaines dates, les dispense fort bien de connaître ombre de catéchisme et de recevoir le moindre sacrement. L'armature sociale d'une religion peut rester solide bien après que la charpente morale en a disparu... Mais quant à la conjecture que des musulmans puissent se confondre, sans se dissoudre, dans une nation infidèle, je n'osais pas lui dire mon sentiment là-dessus. De deux choses l'une, ou bien l'organisation familiale que règle le Coran survit, et la communauté reste irréductible à ce qui l'entoure ; ou bien cette structure disparaît, et comme le contenu idéologique de la religion est presque impalpable, tout s'évanouit à la fois.

J'ai vu dans le nord de la Pologne, à Vilna même, quelques-uns de ces nobles musulmans qui descendent de prisonniers jamais convertis, qui portent des noms slavisés et qui servent leur patrie avec honneur. Ils n'ont même plus de lieux apparents de culte, bien qu'il existe un grand mufti, professeur d'université, qui leur sert d'aumônier général, dix-neuf imans, et soixante paroisses, subventionnées par l'État. Depuis qu'ils ont perdu le contact avec leurs coreligionnaires russes, en l'espèce les Tartares de Crimée, on peut dire que leur rameau se dessèche lentement. Dans cette contrée proche de la Lithuanie, où fourmillent les sectes, raskolniks, mariavites, méthodistes enrôlés à coup de dollars, turcomans Caraïtes, l'opinion publique les distingue à peine de ces derniers, honnis des Juifs et méprisés des chrétiens, et dont la petite mosquée-synagogue toute dorée se cache dans un faubourg boueux. Restent-ils sur place, ils peuvent se marier entre eux et observer leurs fêtes; dispersés, ils ne sont plus rien. En Hongrie, l'Islam n'a laissé que des vestiges, le quartier turc de Bude ayant été démoli, il y a quelques années, et les monuments turcs s'étant réduits à un minaret ruineux dans quelque petite ville, à un tombeau de marabout ou de général caché dans les taillis

d'un parc ou derrière les maisons d'un vieux quartier. En Bulgarie, le meilleur symbole serait offert par la grande mosquée de Sofia qui subsiste sur une place assiégée de marchés forains et de cinémas. Elle est fermée presque tous les jours, et sous son porche sont installés des appareils à sous et des balances automatiques. Il y a plus mélancolique encore. Allez en Grèce, à Nauplie, sur cette placette que domine l'immense citadelle rousse : la mosquée est transformée en café-concert, et on lit ces mots sur la façade : *Eden-Palas*.

Pour trouver l'Islam vivant, il vaut mieux retourner à Paris et passer des heures dans le patio ou la bibliothèque de l'Institut musulman tandis qu'au delà des murs crénelés, frémit et bruit la foule du jardin des Plantes, et que les tâcherons kabyles font la queue à la porte du dispensaire. Pour les amateurs de turqueries, chacun sait qu'il ne faut plus visiter la Turquie même, mais bien Chypre et Rhodes, où l'ombre de Pierre Loti vient sûrement passer ses congés de paradis ; c'est à Chypre, dans des coins de Nicosie, que s'est réfugiée la pouillerie la plus pittoresque, auberges et khans en clair-obscur, écoles piaillantes, soukhs et boutiques rongés de soleil. A Rhodes, la plus jolie collection de mosquées en blanc et or, de décors galants pour jouer *les Trois sultanes* ; la plus jolie suite de villages géométriques endormis sous des cyprès de miniature persane. Mais rien de tout cela ne vaut que par son passé, et rien de tout cela ne peut être dit l'Europe.

Plus j'y songe, plus je doute si le docteur N... n'est pas optimiste. Ses compatriotes ont probablement raison, mais ils n'ont raison que pour eux.

*
* *

Je me transporte maintenant, par la force du souvenir, dans un hôtel albanais, plein de mouches, au bord d'une route noyée de poussière et de soleil. L'orage grondait déjà dans la moitié du ciel, couleur d'encre de Chine, et une panique faisait fuir vers la ville une caravane étonnante : c'étaient des hommes et des moutons, pêle-mêle, également hirsutes et sauvages, des femmes chargées d'oripeaux éclatants, de cordelières et de bijoux, d'outres et de quartiers viande, de

des enfants chassieux et pustuleux. Au plus profond du Maroc, cette figuration eût paru d'une couleur locale excessive. On m'apprit que je voyais là une migration de paysans myrdites vers la montagne où ils transhument chaque été avant même que les neiges soient fondues. Mon nouveau cornac, un jeune homme crépu, ajouta, avec goguenardise :

— Ces barbares sont chrétiens, et même catholiques.

Il était, lui, musulman, mais musulman fort indigne, et, non sans forfanterie, m'exposa son idéal :

— Le roi Zog est notre Dieu. Il va accomplir chez nous ce qu'Ataturk, le Gazi, a fait pour les Ottomans : de gré ou de force, tant pis. La polygamie, c'est très bien pour ceux qui peuvent se payer plusieurs ménages (comme à Paris, me dit-on), mais ce n'est pas un régime à établir pour la foule. Il est aussi ridicule pour les dames de ne pas montrer leurs yeux que pour nous, les hommes, de ne pas boire de vin et de bière. Les Oulémas sont des idiots et des abrutisseurs du peuple ; je n'excuse que les muezzins quand ils ont une belle voix, parce qu'ils font bien dans le paysage. Chez vous, en France, les députés anticléricaux voteraient plutôt des crédits pour qu'on ne supprime pas les cloches, n'est-ce pas? Mais cloches et muezzins, tout cela c'est la réaction et l'obscurantisme. Nous en avons assez de l'ignorance et de la saleté. L'Albanie veut devenir un pays tout à fait moderne.

— Est-ce que la France vous paraît un exemple à suivre?

Il répondit, gêné, mais loyal :

— Non, la France est aux mains des Juifs. Nous sommes antisémites ici, mais préventivement. Mon pays est le seul d'Europe qui n'ait pas de chemins de fer, ni de Juifs. Et qui aura un jour des chemins de fer sans recourir aux Juifs.

» Et puis, la France est bolcheviste ! Nous autres, nous sommes pour la dictature et l'autorité. Nous sommes une jeune nation, très vieille, je veux dire, mais toute rajeunie et qui commence à vivre ; alors, nous nous sentons nationalistes, et nous voulons être amis et alliés de l'Italie et de l'Allemagne, bref, des régimes nationalistes.

— Dans la mesure où leur nationalisme ne vous contrarie pas, n'interfère pas avec le vôtre, naturellement? Mais je comprends ce que vous voulez dire. Vous prenez vos modèles

où bon vous semble. Pensez-vous cependant que de cultiver les nationalismes un peu partout, cela n'accroît pas la division de l'humanité au point d'amener la guerre?

— Ah! me dit-il, les yeux brillants, la guerre peut être jolie (*sic*); c'est l'exercice de force et de santé pour les peuples.

A ce moment passa dans la poussière de la route, après les moutons myrdites, une cohorte de lycéens et lycéennes, misérablement vêtus, mais superbement coiffés de casquettes amirales, et qui marchaient au pas cadencé, sans un mot, ni un sourire.

— Ils vont à l'exercice?

— Non, ils rentrent en classe.

Des gouttes commençaient à tomber; les commerçants accroupis dans les échoppes les plus proches, retiraient en hâte leur éventaire : bonnets de feutre, cotonnades imprimées, gâteaux moisis, bracelets de pacotille... Après une guerre, je veux dire un orage, que resterait-il de cette discipline tendue?

Quelques minutes plus tard, mon jeune fanatique s'était rembruni; me dit :

— Ici, en Albanie, on sait que la France opprime ses sujets musulmans. Nous recevons avec peine des nouvelles d'Algérie et de Tunisie : et ce qui a beaucoup irrité, c'est l'affaire du dahir berbère au Maroc[1].

— Comment! Vous vous occupez de choses si lointaines?

— Nos journaux sont très bien faits et nous renseignent sur l'univers entier.

Il put bien ensuite recommencer à blaguer la religion! Il m'apprit fièrement qu'à Duresi on construit en ciment armé une mosquée ultra-moderne. Je ne croyais plus trop à ses ricanements : ce musulman n'était pas aussi impie qu'il le disait; il se réveillera un jour panislamiste, quoique sceptique, mais vous l'étonneriez en le lui prédisant.

Ai-je dit que la scène se passait entre Scutari et Kruja? Et qu'elle se continua, après l'averse, dans les ruelles d'un bazar

1. Décret du Sultan (1929), inspiré par la Résidence générale, pour soustraire les Berbères à la juridiction arabe et leur restituer l'exercice de leur droit coutumier. Ce décret a été interprété comme le prodrome d'une christianisation (!) des Berbères.

sordide, tout parfumé de fenouil et d'oignons crus, parmi des boutiquiers blottis sous leurs auvents, le chapelet aux doigts, et qui ne détournaient même pas un œil pour voir passer l'étranger. Les ruisselets de sang, de pissat, de pluie et de purin, couraient entre les dalles. Quelques tombes barraient la rue, avec des ânes qui les couvraient d'ordure. Parmi les marchandises exposées, une, bien digne de remarque, se retrouvait à chaque devanture : un bol plein d'yeux artificiels entassés comme des billes. Je ne dis pas que l'Islam amène le trachome avec lui, mais les borgnes et les aveugles foisonnaient dans ces rues, comme à Marrakech ; et les bancals, les stropiats ! Toute une cour des Miracles qui ne rêvait pas encore à l'union des nationalismes, et sur qui le siècle des lumières n'avait pas encore fait luire son aurore.

Ce n'est pourtant pas là qu'il faut voir les survivances de l'ancienne gentillesse turque. J'aimerais mieux mener mon lecteur près du rivage monténégrin, à Stary-Var, qui est la vieille cité terrienne du port d'Antivari (Novy-Var). Là, hors de toute route, niché en impasse au creux de la montagne, se trouve un étonnant village qui n'a pas changé depuis trois cents ans, et qui ne s'inquiète guère de savoir à quel État vont les impôts qu'il paie, je veux dire quelle nation moderne lui vend le tabac de sa Régie et lui impose, sur le moindre des chars à fumier, des plaques et des matricules ailleurs réservés aux automobiles. Au-dessus du hameau endormi, sur la pente de rocaille, se dresse une cité mieux préservée encore : elle est morte. Des ruines livides, retournées à la nature, semblables aux accidents géologiques de « Montpellier-le-Vieux »... C'est la citadelle vénitienne, qui fut pillée et détruite par les Turcs, après des sièges interminables : ils n'en ont laissé que le squelette, et tout au plus les chrétiens y ont-ils dressé une petite chapelle pour garder ces reliques.

Les Turcs de Stary-Var, sans occuper leur conquête, sont restés au bas de la pente, où ils ont établi cette garnison pacifique de villageois immuables, indestructibles. Le régime monténégrin, ou le régime yougoslave n'ont rien pu contre leur indolence minérale, ni la petite colonie italienne d'ingénieurs des mines et de terrassiers qui campe dans le port

voisin depuis quinze ans et qui s'en ira, son contrat fini. Là où l'Islam n'oppose qu'une résistance passive, après avoir été le dominateur, voire l'oppresseur, il est invincible; il a pour alliés la sagesse et le vice suprêmes des hommes : la tendance au moindre effort. Puisque des guerres et des partages d'empires n'ont pas réussi à le réveiller, dans ce pays au destin capricieux, c'est que sa noble paresse s'accorde à la nature des choses. Le voisin albanais, avec sa folie de modernisme et son admiration pour Berlin et Ankara, sera peut-être puni par où il aura péché : il n'aboutira qu'à équiper un pays en routes, en usines et en cinémas, à faire acheter des casquettes et des bicyclettes à une humanité qui se contentait du bonnet de feutre et du bourricot. Les gens de Stary-Var et de bien d'autres coins semblables n'auront,eux, pris aucune peine, et leur privation de ces médiocres profits sera plutôt une espèce de récompense...

Mais quand je parle des musulmans albanais, je ne saurais oublier d'excellentes gens qui ne paraissent encore touchés d'aucune idéologie, et sur qui je doute que les réformes prennent si vite, voire le culte du progrès. Une nuit, par suite d'accidents de route variés, je fus obligé de demander l'hospitalité à un cabaretier perdu dans un vallon désert, avec deux soldats de police, à soixante kilomètres d'El-Basan, du côté de Pogradeci, c'est-à-dire sur les plateaux dont le versant nord retombe soudain sur le lac d'Ochrid. Il pleuvait depuis midi, les rivières étaient gonflées ; or l'usage en Albanie est de les traverser à gué, dans des ravins où s'enlisent les voitures les plus robustes ; pis encore, les talus des routes, déjà exécrables, s'écroulaient dans les ravins, et la nuit tombe vite en Orient, comme chacun sait...

Notre hôte improvisé habitait un simple lieu-dit ; sa demeure avait l'aspect d'une cave voûtée, derrière une espèce de treille où pendait un bidon d'essence troué qui servait aux ablutions rituelles, et aussi à la toilette des mécréants. Il n'y avait rien à manger, que des œufs et un peu de fromage rance, rien à boire qu'une eau-de-vie fort âpre et un café délicieux. Les murs étaient curieusement ornés de vieilles affiches grecques, italiennes, françaises même, dont seule l'enluminure comptait ; et parmi elles s'étalait un étonnant placard

donnant l'horaire d'autocars américains dans je ne sais quel État de l'Ouest. Quelque démarcheur de Chevrolet avait dû l'apposer là en souvenir de son passage.

On pouvait, à la rigueur, coucher sur la terre battue ou sur un grabat de peaux de bique ; mais dès trois heures du matin le patron, devenu muezzin, montait sur son balcon de bois branlant et criait la vérité d'Allah au bétail qui paissait dans les prairies voisines. Les deux soldats, en piteuses tuniques réformées de l'armée italienne, se levaient à ce signal et saluaient Dieu avec le jour. Je songeais au Père de Foucauld, seul dans son coin d'Afrique, qui tenait à sonner la cloche six fois par jour pour des fidèles absents. Je songeais à la mission de Baratier, dans les marais du Bahr-el-Ghazal, où l'on obligeait un clairon sénégalais à toutes les sonneries de la caserne française. Je songeais à ces ingénieurs norvégiens du Spitzberg qui passent un smoking le dimanche soir pour dîner dans leur baraque sous la neige. Il n'est rien de plus beau que ces observances héroïques.

Quand mon aubergiste m'accompagna dans la rosée, il me fit le salut albanais, la tranche d'une main devant le ventre (ce qui ressemble fort à la mimique populaire qui indique chez nous : « faut se serrer la ceinture »). Mais, accompagné de courbettes et de bonnes paroles, ce geste est d'une courtoisie charmante.

Je lui laissais d'ailleurs tout ce qui me restait de sa monnaie nationale, qui est le franc-or, et porte ce nom en effet, seule monnaie qui se vante de n'avoir jamais subi de dévaluations, mais qui n'est guère négociable au dehors. En échange, il pria un des soldats de m'accompagner jusqu'à la frontière yougoslave.

C'était un aimable troupier, sale et souriant ; il remplissait tour à tour l'emploi de chaouch et de valet de pied ; tantôt, le fusil au poing, semblant convoyer la voiture d'un espion capturé, tantôt se précipitant sur la route pour ôter de ses mains les blocs de pierre qui l'encombraient. Nous ne rencontrions guère âme qui vive dans les champs : de loin en loin, un crâne de bélier planté sur un poteau, et qui sert à la fois de talisman et d'épouvantail. Dans le fossé fuyait parfois, avec des cris de panique, un de ces cochons noirs

à qui l'on met une gangue triangulaire qui leur donne l'air de porter le casque à pointe. Derrière son abri de pierres, un berger hirsute se levait, le mousquet en bandoulière, observait gravement l'équipage et, après réflexion, saluait, comme les vrais hommes libres.

La frontière, c'était un piquet noir et rouge, à un vague carrefour où la piste se perdait tout à fait avant de reprendre, sous forme d'une vraie route blanche, en territoire macédonien. Une cahute misérable servait de poste à un factionnaire aux pieds nus, qui avait écrit au charbon *Dogan* sur sa muraille. Il avait passé la nuit sur une caisse de sapin, sous une charogne de mouton qui formait sa provision de vivres. Il possédait un carnet quadrillé, un crayon et un secrétaire, qui pouvait avoir onze ans, et à qui le cadeau d'un pantalon eût marqué le plus beau jour de sa vie. Ce gamin, vêtu d'un fez et d'une chemise trouée, nous accompagna sous la pluie qui recommençait à faire rage. Nous vîmes dans l'herbe des ferrailles bizarres qui se rouillaient : en regardant de plus près, c'étaient des cadres de lits métalliques et des sommiers, toute la civilisation moderne.

— Ah ! dis-je ? vous allez être mieux couchés ?

— Non, répondit le douanier, qui jargonnait un peu d'italien et d'allemand : marchandise yougoslave. Droits pas payés. Confisqué depuis l'année dernière !

Il se moquait visiblement de ces vains ustensiles ; jamais l'idée ne lui était venue de les sauver en les utilisant. Une barrière contre l'Europe, plus forte qu'un réseau barbelé, c'étaient cette honnêteté et cette indifférence.

*
* *

On m'a montré à Tiranë une villa fort banale, encadrée de figuiers. C'est, paraît-il, celle d'un M. Bétiseg, bourgeois des plus honorables, qui s'est donné la mort, ce printemps, parce qu'un décret du Roi interdisait aux femmes le port du voile. Il aurait pu supporter une jalousie de mari, mais non pas un scandale de croyant... Non loin du lieu où j'avais repassé la frontière serbe, se trouvait le village où un gendarme, un petit soldat gris-vert, analogue à mon convoyeur,

eut naguère mission de faire dévoiler les dames sur la place, en exécution des règlements nouveaux. Un fermier du lieu assassina le gendarme, et cela fit une petite émeute dans la contrée.

Il est deux pèlerinages d'obligation qu'on propose aux voitures de la capitale albanaise : d'abord la visite d'un lieu de plaisir dans la banlieue : effroyable caboulot, caché sous les saules, derrière des mares où la nuit fulgurent les lucioles. Le tambourin de quelques femmes emmitouflées, qui tiennent d'une main leur tambourin et de l'autre leur nourrisson, le singulier orchestre d'un vieux piano, d'un tuba et d'une flûte, les complaintes nasillardes où ces artistes et ces donzelles lamentent le sort d'un héros massacré par les Turcs, tout cela forme un concert mélancolique... Il vaut mieux remonter dans un des landaus misérables qui servent de carrosses publics, et se faire conduire vers la spiritualité.

La distance est courte, le chemin est long ; les plus petits ruisseaux trouvent moyen d'inonder les champs et d'accumuler des rocailles dans ce sentier raviné qu'est la route royale. A la fin, il faut monter à pied jusqu'à une esplanade naturelle, où des maisonnettes de bonne apparence sont dispersées dans la verdure. Des ânes et des vaches paissent alentour : une caravane de paysans bariolés descend vers la ville après avoir passé la nuit chez les derviches Bektachis.

Ceux-ci, en effet, pratiquent l'hospitalité pour tout passant honnête, et même, je pense pour les autres, exactement comme les moines du moyen-âge. Ce qui se conçoit dans un pays sans routes ni hôtelleries, ni gîtes d'étape. Il paraît, du reste, qu'ils sont fort riches, possédant de grands domaines de mainmorte, en Albanie tout au moins, et pour combien de temps encore? En territoire ottoman, le dictateur les persécute et a expulsé leur cheikh. En Égypte, ils sont réduits à des petites communautés presque clandestines, et très méprisées, leurs mœurs étant fort décriées, comme il est arrivé à des ordres plus célèbres dès l'époque carolingienne. Il faut dire que le commun des fidèles distingue mal l'ascétisme secret de la débauche hypocrite, et que les calomnies sont puissantes, même en Orient.

Toujours est-il que les Bektachis ont été supprimés presque aussi souvent que les Jésuites : leur première dissolution

est de 1826 et coïncide avec celle des Janissaires, dont ils étaient les confrères spirituels. Un des romanciers turcs le plus fameux de ce temps, M. Yrkub Kadri, a écrit tout un livre (*Nur-Baba*) contre leurs usages et leurs vices, et c'est en quelque sorte *la Religieuse* d'un Diderot d'Istanbul. On a cité des familles qui renièrent leurs fils parce qu'ils s'étaient fait Bektachis.

Cela n'empêche qu'en Albanie ils détiennent encore une puissance et une fortune réelles. Leur couvent, leur *tekké*, respire une aisance sereine. Est-il vrai que le supérieur, Salih Niazi, est le chef de tous les Bektachis du monde? Je ne saurais le garantir, mais il est vrai qu'il reçoit des émissaires et visiteurs de toutes les communautés de la secte dispersées dans les décombres de l'Empire turc. Il commande à la fois à une espèce de religion très libérale, et à une confrérie secrète. Les adhésions à la première sont faciles, les initiations à la seconde sont compliquées; elles ressemblent beaucoup à des rites maçonniques : le langage sibyllin, le symbolisme des gestes, l'appareil et le décor pourraient être ceux d'une loge un peu excentrique. On y baise un cercueil de marbre, qui n'est pas celui d'Hiram, on y alterne les flammes des candélabres avec l'obscurité des couloirs souterrains; on ligote le postulant avec une ficelle blanche, on simule son sacrifice comme celui d'un agneau nouveau-né; on lui fait enjamber un seuil fictif, et prêter serment de silence... Bref, j'en dis assez pour donner à croire que certains Américains ont dû se faire Bektachis par amour pour les singeries ésotériques.

Dans les tenues blanches, je veux dire à l'occasion de visites de profanes, les Derviches, fils de Hadji Bektachi, sont beaucoup moins pittoresques et plus accessibles. Ils sont pourvus d'une barbe fluviale, vêtus de bure immaculée, coiffés d'un grand bonnet conique, enturbanné de vert, qui leur donne une silhouette de popes : une breloque de cuivre, en forme de poire, pend sur leur poitrine. Ceux d'entre eux qui ont prononcé les grands vœux ont l'oreille percée et rebouchée avec un bouton noir. En effet, il faut distinguer les sectateurs purement laïques, qui restent dans le siècle et font figure de croyants ordinaires (on les compterait, m'a-t-on

dit, par centaines de mille, voire par millions) — puis ceux qu'on peut comparer à des tertiaires, et qui ont besoin d'une initiation suprême pour entrer dans les communautés. Certains vivent en ménage, et l'on m'a cité en Turquie des cheikhs mariés, quoique supérieurs de couvents. D'autres deviennent exactement des cénobites, avec tous les engagements que cela comporte.

La chapelle ou salle des rites (Meydan), jonchée de tapis, entourée de divans, sert à la méditation en commun. Le chef y a sa place réservée sur la face nord de la pièce. Les maisons individuelles, les foyers de familles sont tolérés dans l'enclos de ce phalanstère, mais il y a quelques dortoirs et réfectoires communs. Quant aux observances, il est visible qu'elles sont peu strictes et que les Bektachis ne veulent pas forcer la sainteté de leurs adeptes. Fumer et manger gaîment n'a rien pour eux d'impie, mais le vin reste interdit, encore qu'ils possèdent des vignes.

Ce laxisme est très agréable pour leurs visiteurs ; et l'indiscrétion ne semble jamais lasser la patience de ces heureux derviches. Ils affectent devant l'Occidental une tolérance universelle et professent une religion qu'on peut dire syncrétique, très différente de l'impérialisme des anciens mahométans. J'ai entendu le cheikh de Tiranë protester à un prêtre français (par un drogman anglais d'ailleurs) que les chrétiens étaient ses frères et que les prières de tous les fidèles se réunissaient devant Dieu.

Je ne décide point si la dignité et la bonhomie de ces gens fleurait vaguement l'ironie, ou s'il y avait là simple désir de propagande, ou si enfin ces moines confortables pratiquent une véritable sainteté. Sans ostentation, ni respect humain, ils offrent malgré tout, un aspect un peu gênant : c'est l'espèce d'égoïsme qu'ont les sages retirés du monde et qui semblent croire que, par l'effet mystique de leurs vertus, le monde se sauvera bien tout seul... Je suis ingrat envers les Bektachis albanais et envers leur supérieur, si aimable et si photogénique. Et peut-être avais-je l'âme trop sèche, car j'ai vu en sortant une famille paysanne qui venait avec sa marmaille, se faire bénir et conforter au seuil du couvent. La scène, devant les prairies vertes, un ciel pur et des arbres

franciscains, était admirable. Qui sait si cet Islam adouci ne pourrait pas nous donner des leçons de bonté et de simplicité?

*
* *

Qui sait? Quelques jours plus tard, j'étais de retour en Macédoine et je m'arrêtais à Skoplje, qui ne s'appelle plus Uskub, mais qui a gardé sans doute plus de contrastes ethniques qu'aucune autre ville d'Europe.

De beaux hôtels, des banques et des palais administratifs s'alignent sur les rives du Vardar boueux où barbotent des buffles, eux-mêmes couleur de vase. Sur les trottoirs, on voit camper pêle-mêle les pastèques et les motocyclettes, les chèvres et les enfants; sur une carriole passe un pope lustré et sa famille, suivi de vingt bourricots surchargés de houris pouilleuses qui viennent suivre à l'hôpital un traitement contre la malaria. Toute cette population nourrie de légumes, de tabac blond et de café trouble, est à la fois grouillante et silencieuse; elle remue sur place; d'un quartier à l'autre, elle ne voisine pas, et quelqu'un m'a assuré qu'il reste des gens dans les faubourgs qui n'ont jamais été voir passer, à une demi-lieue de leur cabane, le rapide de Paris à Salonique. Pourquoi se déplacer? le paysage est éternel, et si beau! Les cent minarets dressés sur les molles frondaisons et la plaine, les toits plats de vieilles tuiles, les puissants contreforts des Alpes Balkaniques, qui, au nord et à l'ouest, soutiennent une crête de neige éternelle, ce serait suffisant pour nous arrêter en contemplation pendant des années ou des siècles. Cette Macédoine, bastionnée, sur tous les points cardinaux, par des marécages et des montagnes, était faite pour isoler les hommes, et pourtant la guerre n'a cessé d'y refluer en tous sens. Hétéroclite, elle a la vocation de l'immobilité.

Nous avions dessein d'aller voir les derniers derviches d'Uskub; mais ils ne font, eux, aucune publicité. Les notables de la ville détournent la conversation quand on leur en parle, et même les guides, les portiers d'hôtel, les lazzaroni qui, accroupis dans la poussière, ne demandent qu'à escorter les curieux vers un bazar ou une mosquée célèbre. Il faut

s'ingénier pour pénétrer dans les ruelles pavées de galets qui s'entrecroisent entre les échoppes, parmi une foule en babouches qui semble faire exprès de brasser la poussière. Le couvent des derviches *tidjanis* ou *medlevis* ne se distingue pas des autres maisons aveugles et lézardées, dont la chaux s'écaille, où les herbes et les boîtes de conserves ont fait alliance pour assaillir les murs. Un petit jardin, clair et lugubre, sert de cour intérieure : clair, parce qu'il offre une fontaine et des bordures d'arbrisseaux, lugubre parce que des pierres tombales s'y dressent çà et là. Une espèce de morgue poudreuse, véritable resserre de cercueils, occupe, au rez-de-chaussée, la pièce qui serait le parloir dans un couvent occidental. Il y a pourtant une autre salle de réception, avec des chaises de bistrot, des peaux de moutons, des cigarettes sur une table. Un moine, fort propre et fort courtois, ne demande qu'à faire les honneurs de la salle de prières, mais, comme c'est jeudi, il ne peut gêner le service...

Il n'invoque pas une défaite ; on entend, par-dessus les murs, une mélopée que j'avais prise d'abord pour le murmure d'une école arabe ; mais ce sont des voix d'hommes, non d'enfants, qui chantonnent interminablement cette espèce de table de multiplication. Parfois, le rythme se précipite et les cris s'accélèrent, dolents ou furieux, on ne sait : pendant quelques secondes, c'est un hurlement cadencé, puis la plainte d'un chœur obsédé et maniaque, qui se ralentit et retourne peu à peu au silence... Mais non ! l'aboiement recommence, et, chose affreuse pour les nerfs, une voix aiguë, une voix de délire (je ne puis dire d'extase) le surmonte parfois. Il semble que si les hommes avaient appris des chiens à hurler à la lune, à la mort, ils ne feraient pas autrement. Qu'est-ce qui va être plus angoissant désormais : les minutes où la rumeur se calme en attendant que la folie renaisse, ou bien celles où le paroxysme du bruit évoque aussi bien une douleur atroce, une fureur inexpiable, qu'une surhumaine piété ?

Le moine qui nous reçoit et nous observe ne semble rien entendre. Il garde un sourire sibyllin, et peigne, de ses longs doigts bruns, sa barbe annelée. Dans le fracas nous ne pouvons plus échanger un mot. Il nous raccompagne par un cou-

loir. Il va nous faire une dernière courbette. Mais qu'y a-t-il là, dans cette niche ouverte dans la muraille?

Rien d'intéressant... A peine une sombre panoplie de coutelas, de piques, de masses d'armes et de chaînes cloutées, trente instruments de torture qui servent aux sectaires, pour certaines grandes occasions. Que de joues ont transpercées ces outils, que de membres ils ont lardés, que d'atroces mortifications, de supplices dévots le sang a-t-il inscrits dans leur rouille?

L'œil du derviche s'est baissé et ne se relève plus. Hors des murs, dans la ruelle blanche de poussière, on entend à peine la rumeur des litanies qui décroît et se ranime comme celle des grenouilles sur un étang. Pour un fanatisme patient et cruel, la vie souterraine a repris. Allons! jetons cette fine cigarette! Sa fumée semble soudain vénéneuse à des poumons européens.

ANDRÉ THÉRIVE

LE COURS DE SAINTE-BEUVE A LAUSANNE

A PROPOS D'UN CENTENAIRE[1]

Il y a eu cent ans le 18 octobre dernier, Sainte-Beuve arrivait à Lausanne pour y professer à l'Académie un Cours sur Port-Royal. De ces quatre-vingt et une Leçons, qui s'échelonnèrent pendant sept mois, à raison de trois par semaine, devait sortir l'ouvrage fameux, dont l'édition définitive ne parut qu'en 1867. Il fallut au maître de la critique française trente années de recherches et de retouches pour donner à sa rédaction première, un peu hâtive, l'unité de ton, l'ampleur, la richesse, la précision. « Le démon de l'exactitude et du détail littéraire », a-t-il écrit, « est un démon aussi harcelant qu'aucun ; je ne puis m'y dérober... J'irais au bout du monde pour une minutie, comme un géologue maniaque pour un caillou... » L'inspiration poétique est sans doute plus exaltante. Mais rien de bon, rien de grand ne se fait en aucun genre que sous l'impulsion d'un génie intérieur.

I

On ne doit pas chercher dans *Port-Royal* une biographie de couvent : Sainte-Beuve estimait que « tout le monde la pouvait faire » à l'aide d'annalistes tels que Gilbert, Clémencet ou Besoigne. Une de ses notes inédites est formelle à cet égard ;

1. Le fond de cet article a fait l'objet d'une conférence prononcée à l'Aula de l'Université de Lausanne pour les fêtes commémoratives du Centenaire, le 30 octobre 1937.

ce qu'il s'est proposé de retracer, « ce n'a pas été l'*Histoire de Port-Royal*, mais l'*Esprit de Port-Royal*, cet esprit en ce qu'il a eu de pur, de rare, d'unique, d'éternellement digne de mémoire, cet esprit s'épanouissant dans *Athalie* et non pas aboutissant au tombeau du diacre Pâris. » Son œuvre est ainsi comme une sorte de *Génie du Jansénisme*, venu trente-cinq ans après le livre de Chateaubriand pour lui donner la réplique. Encore ce titre ne serait-il pas tout à fait exact : Sainte-Beuve n'a pas aimé le Jansénisme, il a aimé Port-Royal. Les controverses seules l'auraient rebuté ; ce qui l'attira ce fut la poésie du cloître, « la pratique chrétienne des mœurs et l'intérieur inviolable des âmes ».

Cette beauté, cette sainteté ne se démentirent point. Port-Royal pourtant ne sut pas conserver sa pureté originelle : il se laissa envahir par le goût de la dispute. L'idée directrice de Sainte-Beuve, c'est que cette institution subit une déviation fatale : il y eut un second Port-Royal, infidèle, sans bien s'en rendre compte, au premier. Quand ce monastère de filles, fondé au XIIIe siècle dans la vallée de Chevreuse, participa au renouveau catholique qui caractérise le début du XVIIe siècle, ce fut sous la conduite d'une abbesse de dix-sept ans, Angélique Arnauld, et sous la direction de cet abbé de Saint-Cyran [1], que Sainte-Beuve se flattait d'avoir « réhabilité d'importance », comme il avait fait pour Ronsard dans son *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*. Cette réforme particulière, et dont le catholicisme ne voulut pas, consistait à remonter, par delà la scolastique médiévale, à des sources plus pures, les Pères de l'Église, et notamment à saint Augustin. Cette influence conduisit à mettre l'accent, dans l'œuvre du salut individuel, sur la nécessité de la grâce divine, au détriment peut-être de la liberté humaine. Mais cette conséquence ne se déroula avec tous ses inconvénients qu'après la mort de Saint-Cyran, dont l'esprit se perdit bien vite, sauf en deux ou trois de ses compagnons : son neveu, M. de Barcos, et Lancelot. Une nouvelle génération survint, celle d'Antoine Arnauld et de sa nièce, la seconde mère Angélique, celle de Nicole : génération plus « scientifique », plus raisonneuse, et qui entra

1. Saint-Cyran est le nom de l'abbaye, située dans le Berry, que possédait M. Duvergier de Hauranne.

dans la voie des polémiques et des procès-verbaux où elle se perdit.

A s'en tenir à ce point de vue, comme l'action d'Arnauld se fit sentir très tôt dans les affaires de Port-Royal, le livre de Sainte-Beuve serait surtout le récit d'une longue erreur. L'abbé Bremond exagère à peine quand il le compare à l'histoire d'une décadence romaine qui commencerait au lendemain de Numa.

Mais ce cadre n'a point nui à l'intérêt du tableau. En 1866, quelques mois avant sa dernière maladie, Baudelaire écrivait à « l'oncle Beuve » : « Vous avez, plus que jamais, l'air d'un confesseur et d'un accoucheur d'âmes... » Par lui, en effet, ces grands confesseurs, ou plutôt directeurs du XVIIe siècle, ont été confessés à leur tour. Loin de décourager son pinceau, ces modèles si fuyants, si éloignés de l'ordre commun, ont stimulé son talent. Le goût de ces religieuses et de ces solitaires pour la « mort civile », selon le mot de Nicole, n'a pu les dérober à ses atteintes. « Ce qui confère à *Port-Royal*, disait un contemporain [1], son intime originalité, ce qui permet d'y voir quelque chose d'unique et qu'on ne recommencera pas, c'est ce juste rapport entre l'auteur et le sujet, c'est cette frappante coïncidence qui met en face de créatures modestes et mystérieuses, d'âmes saintement subtiles et clandestines, l'homme que son organisation et sa culture rendent le plus propre à tout deviner, en dépit des précautions humaines et des voiles mystiques. »

Et pourtant, on a recommencé Port-Royal. L'abbé Bremond nous a peint un autre Saint-Cyran, une autre mère Agnès, bien plus vrais, selon moi. Qui l'eût cru ? De l'ancien Jésuite ou de l'ancien carabin, le *physiologiste* n'est pas celui qu'on pense. En 1837, Sainte-Beuve n'avait-il pas encore le scalpel bien en main, ou la large croix rouge des religieuses de Port-Royal l'a-t-elle fait hésiter ? Dans une de ses Leçons de Lausanne, il écrit : « Chacun porte jusque dans sa foi et dans ses doctrines son caractère. » Que n'a-t-il ajouté : « et son tempérament... » ! D'autres portraits, il est vrai, trouvent grâce aux yeux de Bremond : celui de M. Hamon, par exemple, où il

1. J. Levallois, qui fut le secrétaire de Sainte-Beuve pour la composition des derniers tomes de *Port-Royal*.

voit « une pure merveille ». Et puis, Sainte-Beuve est venu le premier. Sans *Port-Royal*, l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* aurait-elle été écrite? Serait-elle ce qu'elle est? Ce que Balzac a reproché à Sainte-Beuve, en l'appelant un déterreur de cadavres, est au contraire son mérite : c'est lui qui, de cette poussière de textes oubliés, a fait se lever des figures. Cette exhumation-là vaut mieux que celles auxquelles s'acharnèrent les adversaires de Port-Royal après la ruine du monastère.

Quant à la partie proprement littéraire du Cours, l'auteur en était moins satisfait, car il la sentait « moins originale et moins neuve » que ses *Messieurs*. Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Buloz, en jugeait autrement : il aurait bien voulu publier une suite à ces *Portraits littéraires* que son collaborateur avait réédités en 1836. Dans les papiers de Sainte-Beuve, une feuille inédite porte un « Projet de portraits extraits », parmi lesquels saint François de Sales, Balzac, Montaigne, Pascal, Boileau, Racine. Ils ne furent point détachés. « Même ceux qui sont faits », expliquait le professeur, « me demanderaient, pour être recopiés et condensés, plus de temps que je n'en aurai eu dans ces trois mois. » On les retrouve dans le livre, avec madame de Sévigné, avec Molière. Et ils sont devenus si classiques, on les a si bien adoptés qu'il y a, on commence à s'en apercevoir, de l'excès dans cet attachechement. Ni le scepticisme de Montaigne, par exemple, ni le jansénisme de *Phèdre* ne nous paraissent aujourd'hui tout à fait tels que Sainte-Beuve les a dessinés. N'importe, je doute qu'il ait escompté lui-même une aussi durable autorité, lorsqu'il rédigeait son cours dans ses matinées de plein travail, à l'hôtel d'Angleterre, à Lausanne.

Et enfin, quand même un siècle écoulé aurait un peu fait vieillir, dans *Port-Royal*, l'histoire religieuse ou littéraire, il n'a rien pu contre ce qui en constitue la vraie, l'immortelle valeur. L'avant-veille du jour où il mit le point final à son manuscrit, Sainte-Beuve écrivait à un ami : « Mon livre, s'il reste tel que mon cours, sera surtout une œuvre de moraliste. » En quoi il avait en vue, semble-t-il, ces effigies de types humains qu'il avait réussi à frapper, ce qu'il appelait dès lors une « classification naturelle des caractères » : « Singlin

et Sacy, des directeurs avec des nuances diverses ; M. Lemaître, le pénitent à feu et à sang, le pénitent héroïque ; Lancelot, le maître ; Tillemont, l'élève... » Mais le livre s'est accru de nouvelles richesses. Sainte-Beuve, après 1840, s'était repris d'un goût très vif à la culture gréco-latine : la sagesse antique fut ainsi confrontée à la « folie de la Croix ». Aussi l'admirable tome III — le plus beau, selon moi, de *Port-Royal* [1] — est-il fait de l'étoffe la plus serrée et la plus épaisse : c'est l'âme humaine dans sa plénitude, avec ses deux composantes.

II

On entrevoit le profit que la biographie intellectuelle de Sainte-Beuve retirerait d'une comparaison attentive entre e « Port-Royal livre » et le « Port-Royal cours ». Celui-ci, malheureusement, ne nous est point connu en entier. Aucune cire enregistreuse ne pouvait alors retenir la parole envolée. S'il y a eu, parmi les trois cents auditeurs de Lausanne, un petit nombre pour prendre des notes (l'absence de tables forçait à écrire sur les genoux), il ne semble pas qu'elles se soient conservées. Rien ne s'est ici produit de semblable à ce qui eut lieu pour le Cours de 1818 de V. Cousin, que des rédactions de Normaliens permirent de publier dix-huit ans après : Sainte-Beuve n'attendit pas ce délai pour commencer lui-même l'édition de son Cours remanié. On ignorerait donc ce que celui-ci fut au juste sous sa première forme, si le bibliophile belge Spoelberch de Lovenjoul n'en avait pas sauvé un peu plus du tiers en le léguant à l'Institut de France. Sur un papier de couleur bise, couvert d'une écriture très menue, le manuscrit de Chantilly offre toutes les Leçons que Sainte-Beuve a faites depuis la fin de mars 1838 ; pour les mois précédents il ne reste que des fragments, dont deux ou trois, prononcés en janvier, sont assez étendus.

Ce texte primitif, qui vient d'être édité, est un témoin de l'évolution intérieure de Sainte-Beuve dans ces années tournantes. Si près de sa période d' « expérience religieuse », au lendemain de son grand amour pour Adèle Hugo, à la distance où il se voit peu à peu de la mêlée romantique, comment

1. J'entends ici le t. III de la 1re édition (1848).

l'auteur de *Volupté* et des *Pensées d'août* n'aurait-il pas déposé là toutes sortes d'indications révélatrices de son âme, de son cœur, de son esprit ? S'il en est — et il y en a beaucoup — qu'il n'a pas reproduites dans son *Port-Royal* imprimé, c'est tout bénéfice pour notre curiosité. Mais là même où elles sont communes au cours et au livre, il peut être important de savoir qu'elles appartiennent à la rédaction de 1838, et non à une addition plus récente.

En attendant cette étude approfondie, on voudrait donner ici une première vue, encore très superficielle, des particularités les plus saillantes du manuscrit de Chantilly.

Fragments et leçons se présentent sous une forme entièrement rédigée. Port-Royal, en effet, n'était pas seulement le sujet du Cours, mais aussi celui d'un livre annoncé depuis longtemps, et pour lequel Sainte-Beuve avait déjà reçu une avance de son éditeur Renduel. Je crois qu'un collègue de Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne, le professeur ordinaire de littérature française, Ch. Monnard, a vu juste à cet égard quand il notait, après la fin du Cours : « Peut-être la double intention de M. Sainte-Beuve de faire simultanément un cours et un livre a-t-elle nui quelquefois à la méthode de son enseignement oral. » Une fois attelé à sa besogne, en effet, il a écrit page après page à la suite, ne consentant à arrêter son texte compact qu'à la fin d'une des Parties qui devaient composer le futur ouvrage. Arrivé en chaire, il débitait son manuscrit par tranches, pour remplir son heure. Résultat : ses Leçons n'eurent, en général, ni unité, ni équilibre. Il lui est arrivé de passer d'une Partie à l'autre, de la cinquième à la sixième, dans le cours d'une même Leçon : achevant le portrait de Charles Perrault avant d'aborder l'histoire de la dernière persécution. Un autre jour, il était en train de lire avec conviction la Paraphrase d'un Psaume par La Fontaine, quand il s'aperçut de l'heure avancée, et la Leçon dut se terminer *ex abrupto*, s'il n'improvisa pas quelques phrases pour amortir un peu cette chute.

En fait d'improvisation, cependant, on se tromperait fort en prêtant à Sainte-Beuve la facilité, d'ailleurs acquise, d'un Lamartine. A quel point il se défiait de lui-même, on le voit

à plus d'un signe. En tête de chaque Leçon, il sentait le besoin de rappeler en gros à ses auditeurs, pour les remettre dans le train, la fin de la précédente. Eh bien ! pas une fois il n'a manqué de rédiger cette introduction, fût-elle d'une ligne, n'eût-il qu'à dire, par exemple, comme au début de son avant-dernière Leçon : « Je poursuis les considérations sur la nature du génie de Racine. » Il y a, au tome XI des *Causeries du lundi*, une note qui a pris, depuis quelque temps, un singulier relief à mes yeux : « Ne croyez pas, écrit Sainte-Beuve, ne croyez pas (hors des cas très rares) à l'improvisation : tout ce qui est bien a dû être prévu et réfléchi. *Démosthène méditait ses harangues et faisait provision d'exordes* ; M. de Talleyrand prévoyait à l'avance ses bons mots, que la circonstance lui tirait ensuite à l'impromptu ; si Bonaparte, dans les revues, savait nommer chaque soldat par son nom, c'est qu'il s'était couché la veille en étudiant à fond ce qu'on appelle les cadres de l'armée. Tout est comédie, et toute comédie a eu sa répétition. »

Après de telles autorités, qui donc ferait grief à Sainte-Beuve d'avoir, même un peu trop, préparé ses impromptus?

Tout le monde, au contraire, a lieu de s'en féliciter aujourd'hui : l'éditeur, qui n'a pas affaire à des notes discontinues comme celles des Leçons de Michelet au Collège de France ; le lecteur, qui sait, par exemple, que Sainte-Beuve, en prenant congé de son auditoire, le 25 mai 1838, n'a guère dû s'écarter des termes suivants :

« L'heure de clore a finalement sonné. C'est celle pour moi, Messieurs (et je comprends sous ce nom tous mes auditeurs), de vous remercier en très peu de mots que, je ne puis assez marquer et presser au gré de ma confuse reconnaissance, du bienveillant secours, de l'attention soutenue et sérieuse que vous n'avez cessé de me prêter durant ce long et parfois pénible essai. Car la manière un peu triste ne relevait souvent qu'à peine la matière par elle-même sombre. Mais les paroles me manqueraient trop si je me risquais à les prolonger sur ce sujet; en vous prononçant tout haut cet *adieu* qui part du cœur, je ne veux pas trop le solenniser et l'attendrir, de peur de sembler trop croire moi-même que ce serait le dernier. »

Ce ne fut pas le dernier, puisque Sainte-Beuve repassa par Lausanne l'année suivante. Mais a-t-on remarqué cette parenthèse embarrassée : « Messieurs (et je comprends sous ce nom tous mes auditeurs) » ? Son public comptait un fort

contingent d'auditrices, qui avait droit, ce semble, à une mention spéciale. C'est là, chez « le sexe le plus faible », que naquirent ces sobriquets à l'adresse de jeunes gens de l'auditoire : *Lancelot*, *Le Maître*, *Singlin*, etc. Sainte-Beuve prétend n'avoir appris cela que plus tard. Vraiment? Je le soupçonnerais pourtant d'avoir sacrifié lui aussi à cette mode, qui ordinairement s'étend aux deux sexes. Pour ne pas évoquer ici M. Proust, ne sait-on pas qu'au XVIIe siècle M. de Pomponne, le propre neveu du grand Arnauld, était surnommé par ses amis *la pluie*; madame de La Fayette, *le brouillard*? Au début du XIXe siècle, dans la petite société qui se réunissait chez madame de Beaumont ou chez Joubert, celle-là s'appelait *l'hirondelle*, celui-ci *le cerf*; Fontanes, *le sanglier*; Chênedollé, *le corbeau*; Chateaubriand, enfin, *le chat* — par abréviation, ou parce qu'il aimait cet animal, ou à cause de son écriture. Les sobriquets tirés de Port-Royal étaient, on en conviendra, plus relevés. Je songe en particulier à l'un d'eux, qui m'a été révélé par le titre d'un sonnet (on peut le lire dans les pièces ajoutées aux *Pensées d'août*) : « A Philothée », Philothée, l'amie symbolique de saint François de Sales, celle qu'il initie *à la vie dévote* — et dont Sainte-Beuve avait parlé dans les deux premières parties de son Cours. Nul doute — quelques lignes inédites le prouvent — que *Philothée* est ici Caroline, la femme de Juste Olivier, l'ami vaudois qui avait attiré Sainte-Beuve à Lausanne et qui le recevait dans son intimité. Un petit détail. Le 18 mai, au début d'une Leçon sur Du Guet, le professeur lut cette phrase : « Le public de Du Guet a continué d'être un public à part, intérieur, non celui des applaudissements, mais celui de la piété recueillie, celui des fruits effectifs, lesquels mûrissent loin des regards, souvent sans soleil, et tombent sans bruit dans la divine et patiente corbeille qui les attend,

Comme un fruit mûr qui tombe au gazon qui l'attend. »

Qu'est-ce que cet alexandrin, sinon précisément le dernier de ce sonnet *à Philothée*, sans doute alors tout nouveau? Imaginons le regard et l'accent de Sainte-Beuve quand il le prononça, et, dans l'auditoire, l'attention émue de celle pour qui ce vers avait été fait et qui le reconnut bien au passage.

Vers la fin d'une Leçon précédente, celle du 12 janvier, on avait vu le père de M. de Pomponne, le vieillard d'Andilly, mourir « en patriarche, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants..,

Comme un vieil olivier parmi ses rejetons. »

Il ne s'agit plus de sobriquet. Mais n'y a-t-il pas eu jeu de mot sur ce nom d'*Olivier*, soit qu'il faille penser à un tableau de famille où M. Olivier père, paraît-il, est ainsi représenté au milieu des siens ; soit que Sainte-Beuve ait voulu, par cette sorte de préfiguration, souhaiter longue vie et heureuse postérité à son ami Juste, qui venait précisément, en 1837, d'être père pour la seconde fois ?

C'est ainsi que s'animent de plus d'un sourire ces pages austères sur Port-Royal. Sourire toujours discret, du reste. Le professeur Sainte-Beuve surveille son langage, et s'interdit tout ce qui risquerait de paraître un peu osé à des oreilles pudibondes. Emprunte-t-il aux *Mémoires* du chevalier de Grammont le portrait d'une élève de Port-Royal, mademoiselle Hamilton, ce n'est pas sans sauter, explique-t-il, « les détails trop touchants sur sa beauté ». Quels sont donc ces traits si « vifs » que Joseph Delorme ne put prendre sur lui de les reproduire? Les voici presque tous : « Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge, et les plus beaux bras du monde... Ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments... Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. » Tant d'attraits ne pouvaient figurer dans un Cours ouvert aux jeunes personnes et aux étudiants en théologie, et sur lequel planait l'ombre de Jansénius, si dur, dans son *Augustinus*, pour la *concupiscentia oculorum*. Les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes ne trouvent pas toujours grâce devant l'auteur de *Volupté* et du *Livre d'Amour*. Plus délicat que saint Jean l'Aumônier, traduit par d'Andilly, il retouche par endroits les *Vies des Pères des déserts*. Prononcer en chaire les mots « femmes de mauvaise vie », y songez-vous? Vite, substituons-y « des femmes criminelles ». Hélas ! une expression plus forte encore se présente : « baisers déshon-

nêtes » ; on l'éludera en disant « promesses coupables ». En vérité, ni Lancelot, ni M. de Saci n'ont expurgé avec plus de rigueur Horace ou Térence pour les Petites Écoles.

Quand la pudeur n'est plus en cause, le goût de Sainte-Beuve devient moins susceptible. Son manuscrit offre ainsi quelques taches de style, qu'il a effacées dans la suite. Par exemple cette trivialité d'une Leçon sur Boileau, où l'on montre le satirique disant « malignement pardon aux gens en leur marchant sur les cors du pied. » Mais ordinairement sa plume entraînée a des rencontres plus heureuses. A cet égard, *Port-Royal* a bénéficié plus qu'il n'a pâti d'avoir été rédigé en vue d'une récitation prochaine. Sainte-Beuve laisse voir, par une phrase d'une de ses lettres, dans quel état de « ferveur » l'attente de son public le mettait. Pourquoi telles de ces pages écrites de verve ne sont-elles pas passées dans le livre? Voici, par exemple, un morceau de bravoure sur Charles Perrault, en qui l'auteur du Cours dénonce le type du moderne : « Après les chemins de fer, ou les projets de conversion des rentes, il a le diorama en peinture, l'opéra le soir..., Molière sans doute à l'occasion; mais Scribe aussi et tout autant, quand c'est du bon Scribe... Perrault se distribue en cent façons : combien de Perrault dans M. Thiers, dans les bureaux de la Chambre? Combien de Perrault dans le roi du nouveau Versailles? » Pour peu qu'à la lecture, Sainte-Beuve ait su s'animer, il n'aura pas eu de peine à paraître brillant, donnant ainsi à ses auditeurs, cette fois au moins, une idée de l'« esprit parisien », et cela au moment même où il décrivait de haut cet esprit, où il le perçait à jour.

Peut-être, il est vrai, se demandera-t-on ce que M. Thiers, Scribe, Louis-Philippe et les députés du juste milieu ont à faire avec Port-Royal? C'est que tout ce monde ressemble à Perrault et en descend, Perrault a soutenu une polémique contre Boileau, et Boileau était ami du grand Arnauld. Bon exemple de ces digressions, dont Sainte-Beuve avait pris son parti. Il constate celle-ci sur un ton bonhomme : « Arnauld, écrit-il, ne se doutait pas, en nous commettant avec Perrault, de la distance où nous allions être jetés de son cher Port-Royal des Champs; après tant de dissipation, il nous y faut une dernière fois revenir. »

« Après tant de dissipation... » Mais quoi ! A force de s'entendre reprocher sa spécialité étroite et chagrine, quelle tentation d'élargir et d'égayer son sujet ! D'autant plus que ces trois grandes heures de Cours par semaine étaient terriblement voraces. Au moindre ralentissement dans son allure, le rédacteur se voyait vite « à bout de ses munitions ». Un « écart », pour parler comme Diderot, dans des matières profanes, plus accessibles ou plus familières, suffisait à rétablir la situation.

Surtout qu'il ne se réduisait pas à raconter, à analyser, à juger. Il n'arrivait pas seulement à sa Leçon avec son portefeuille, mais avec ses livres, soigneusement marqués de traits et de croix, pour être bien sûr de s'y reconnaître. Et la Leçon était pour une bonne part une série de lectures commentées. Méthode favorite de ce liseur acharné, si curieux des textes originaux, sur lesquels jouait son esprit agile. C'est lui-même qui nous en avertit le 27 avril : « Je ne me lasse pas de citer, mais *la critique se peut définir une manière de lire avec fruit ;* et en fait de critique, pour appliquer un mot de La Bruyère, le choix des extraits est invention ; l'invention est modeste, et j'en use. »

N'en a-t-il pas un peu abusé ? On n'ose trop le dire quand son choix nous restitue des pages curieuses, de M. Hamon ou de la Mère Angélique de Saint-Jean, que nous ne serions point allés chercher dans de poudreux recueils. L'avis est plus réservé s'il s'agit de morceaux entiers de Boileau, et empruntés aux épîtres les plus classiques :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur...

Et que dire de la consommation qu'il fit d'André Chénier, dont il lut, à propos de Montaigne, une des épîtres à Le Brun ; à propos de Boileau, *l'Invention* ; à propos de Perrault, *l'Aveugle* ? Certes, Chénier, révélé depuis vingt ans à peine, était alors dans sa nouveauté, et il est bon que Sainte-Beuve l'ait fait connaître et aimer. Toutefois, sans avoir un parti pris contre des parallèles inattendus (Michelet sortait, paraît-il, de ses gonds quand on lui parlait de l'article où Sainte-Beuve, en 1829, avait rapproché Chénier de Mathurin Régnier), on peut s'étonner de rencontrer si souvent, dans une histoire de Port-Royal, celui dont Chênedollé a dit qu'il fut « athée avec délices ».

Ce serait là, pourtant, mal prendre ces marques d'un goût si prononcé pour Chénier, dont Sainte-Beuve avait déjà les œuvres à la main, dans l'été de 1837, en naviguant sur le lac de Thoune. Ah ! comme A. de Musset avait eu raison, quelques mois auparavant, en écrivant à l'ex-Joseph Delorme qu'en nous il existe souvent

Un poète endormi, toujours jeune et vivant.

Ce poète latent reparaissait à la moindre ouverture. Que d'endroits dans ces Leçons où la poésie éclate en indignations, en apostrophes, bienheureux délire ! Ailleurs, elle filtre à petit bruit, comme cette source sacrée de la Mère Angélique qui sourd tout bas sous le gazon et arrose les jardins d'Esther. Ou bien c'est un essor mystique, c'est un amour embaumé dans le voile de la gloire : deux sonnets de Pétrarque, que Sainte-Beuve traduit à propos de Racine, lui apparaissent, écrit-il, « comme deux colombes plaintives, toutes blanches, avec un mince collier noir, aux pieds d'argent, posées aux deux anses d'une urne de marbre noir, sous un laurier... » Certes non ! J.-J. Ampère n'avait pas à craindre que son ami emprisonnât jamais « ses ailes diaprées de poète dans des étuis de critique ». Feuilletés par un poète chez des poètes (M. et madame Olivier sacrifiaient aux muses), les poètes aimés passaient de la rue Marterey à la Bibliothèque[1], où le professeur retirait de leur lecture une sorte de prestige sentimental.

Est-ce à dire toutefois qu'aucun souffle de la terre ne soit venu traverser cette atmosphère supérieure ? Déjà nous avons entendu cette tirade un peu grinçante, où le romantique a dit son fait au « bourgeois » (bien que ce mot-ci n'ait pas été prononcé). Perrault, c'est l'antipoétique. Contre lui, Sainte-Beuve se range au côté de Boileau, qui n'est pas un classique élégant tel que Racine, mais un artiste préoccupé de questions de timbre et de rythme, comme s'il eût vécu au XIXe siècle, et, pour tout dire, un précurseur. « Il y a, dit-il, dans les vers de Boileau foule d'intentions qu'on a prises pour des négligences, pour des manques d'agrément, d'harmonie, et qui étaient de la vraie harmonie à son sens et du ton. » Et plus

1. Sainte-Beuve faisait son Cours dans la salle de la Bibliothèque cantonale.

loin : « Les critiques obtus, les élégants débiles se piquent de relever comme *duretés* dans les vers ce qui n'est autre chose bien souvent qu'allitération et assonance, c'est-à-dire intention expresse d'harmonie, ce qui, bien dit, bien prononcé et articulé, serait propre à rendre à notre prosodie mate et sourde un peu de relief et d'accent. » Il est impossible de s'y méprendre : celui qui parle ici, c'est le poète froissé des *Pensées d'Août*, de ce dernier recueil et le plus cher, qui avait été si mal accueilli... Le critique obtus, c'est Gustave Planche, à qui Sainte-Beuve n'a point pardonné son article du mois d'octobre précédent. Si l'on ne voit pas bien le rapport de cette théorie sur le vers français avec Nicole ou M. de Sainte-Marthe, elle tient fort à cœur, en revanche, à celui qui ne cesse de remâcher son échec poétique, autant que l'indifférence où paraît s'être éteint le sentiment d'Adèle Hugo pour lui.

Cette rancœur n'aura pas été étrangère à ce qu'on lit, dans *Port-Royal*, sur la pièce d'*Athalie* et son décor. En 1829, — l'année des *Orientales*, — l'habitué du Cénacle n'avait pas trouvé le temple de Joad assez juif, assez barbare. Maintenant Sainte-Beuve se détourne de cet Orient monstrueux, de tout ce clinquant, que l'exemple du chef a mis à la mode, de cette « queue de l'école de M. Hugo », qui fait sonner à nos oreilles, selon lui, des vers en fer blanc ou en tôle. Et voilà que sa haine lui monte à la tête : il s'en prend à un petit poète contemporain, Méry, que « M. Hugo n'a pas rougi d'appeler *fils de Virgile*, ce qui est une honte... ». Cette phrase, à vrai dire, est biffée sur le manuscrit, et les auditeurs de Lausanne durent ignorer ce sursaut de colère.

Ils entendirent, en revanche, presque toute la page où sont décrites les funérailles idéales de Montaigne. Page bien intéressante à rapprocher du *Port-Royal* imprimé. Ici, en effet, Sainte-Beuve ne met dans le cortège de Montaigne aucun écrivain vivant : « j'allais, nous dit-il, nommer nos contemporains », mais il n'en fait rien. Du moins en a-t-il eu l'idée ; pourquoi ? C'est que son manuscrit de Lausanne les lui mettait devant les yeux : non seulement Ch. Nodier (dont il avait du reste rayé le nom), mais d'autres encore, les derniers, non les moindres, de cette procession. « Et enfin, à la suite de ce glorieux cortège où Béranger ne manque pas,

tout à la fin et le dernier... qui? M. de Chateaubriand lui-même, dont les *Mémoires* sont et seront, par leur imitation de forme et de fond, un dernier hommage aux *Essais*. » On voit que M. P. Moreau avait deviné juste, quand il rapprochait la page du livre (la seule qu'il connût, et où pourtant aucun de ces contemporains ne figure) d'une lettre de Sainte-Beuve à G. Sand (avril 1835) : « Je rêve... un carnaval de Venise, un dîner... où il y aurait avec Chateaubriand, le plus grand de tous, le malin Béranger, l'abbé de Lamennais, qui ne va pas sans lui ; madame Sand, seule femme, au milieu..., Lamartine peut-être... » Le texte de la Leçon montre à quel point la page du livre et la lettre à G. Sand sont en effet apparentées.

*
* *

Si l'auteur du Cours a mentionné, en 1838, les *Mémoires* de Chateaubriand, c'est que des lectures en avaient été faites quatre ans auparavant, chez madame Récamier : Sainte-Beuve en avait même eu des fragments entre les mains. C'est à *Chateaubriand et son groupe* qu'il consacra, dix ans après son départ de Lausanne, les vingt et une Leçons qu'il professa à Liége. De ces deux « hégires », selon le mot de V. Giraud, celle de Suisse et celle de Belgique, la première demeure à tous égards la plus importante. Depuis 1834, Sainte-Beuve poussait ses recherches sur Port-Royal, mais rien ou presque rien n'était encore rédigé quand il partit pour Lausanne. Si cette nomination ne l'avait arraché à Paris, qui sait quand l'ami délaissé de madame Hugo, quand le collaborateur surmené de F. Buloz aurait pu construire son monument? Elle dit donc vrai, la dédicace qu'il inscrivit, en 1840, au fronton de son tome premier : « Pensé et formé sous les yeux de mes auditeurs de Lausanne, ce livre leur appartient. »

Lausanne n'a pas oublié son bien. Digne fille de l'ancienne Académie, son Université a brillamment commémoré le séjour du professeur extraordinaire qu'elle avait appelé dans son sein. Comme l'écrivait G. Boissier pour une circonstance analogue[1], aucun hommage n'aurait plus touché Sainte-

1. Le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve (1804-1904), qui fut également célébré à Lausanne.

Beuve que celui-là. Il l'avait prévu, en quelque sorte, lui qui écrivait à l'un de ses amis, peu après son installation dans le pays de Vaud : « Vous passerez ici un jour, et vous y parlerez de moi, car j'y aurai fait une longue et profonde trace. »

Il est bon que la ferveur de la postérité soit de temps en temps réchauffée par l'un de ces anniversaires, de ces « rappels à l'attention du monde », dont E. Renan disait que « les pauvres morts ont besoin, dans la concurrence inégale que leur font, à cet égard, les vivants ». Ni Renan, à vrai dire, ni Sainte-Beuve ne sont, parmi les morts, les plus menacés par cette concurrence : l'auteur de *Port-Royal*, en particulier, demeure — pour employer une de ses expressions — un de nos principaux *chefs de file*. Un centenaire peut bien aviver son souvenir, mais la secrète ardeur de sa présence persiste toujours et se fait sentir sous la cendre des années.

JEAN POMMIER

L'AMIRAL LACAZE ET MONSEIGNEUR GRENTE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ce jeudi 4 novembre il faisait un temps ravissant. L'automne dorait Paris, allumait des reflets sur ces quais de la Seine qui sont bien l'une des plus belles promenades du monde. Tous les magasins y étaient alléchants : les antiquaires du quai Voltaire, les libraires, les marchands d'estampes y offraient au passé la découverte du présent et du même coup nous donnaient la joie de contempler les trésors d'un autre âge. Il était vraiment agréable de se promener. A l'angle du quai et de la rue des Saints-Pères, nous rencontrâmes un académicien de l'autre Académie, un académicien dont la vie s'écoule vraiment entre le sixième et le septième arrondissement et qui ne conçoit pas qu'on puisse voyager ailleurs.

— Et ou allez-vous si tôt?

— A l'Académie!

— Vous enfermer quand tout vous appelle à demeurer dehors... Quand retrouverez-vous une meilleure occasion de vous promener; car il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'il n'est de promenades qu'en ce quartier où nous voilà?

Le diable d'homme : il faillit nous tenter et nous emmener chez des marchands de tableaux qu'il connaît mieux que personne. Mais un double souvenir nous pressait d'entendre « M. Lucien Lacaze » — comme les invitations l'écrivaient — rendre hommage à Jules Cambon : le souvenir de Jules Cambon, et celui aussi de quelques rencontres avec l'amiral Lacaze, au pays de Costebelle, où il venait rendre visite à

Paul Bourget. Il nous semblait que si Bourget avait vécu, il se serait plu à voir l'amiral Lacaze entrer à l'Académie. Il l'estimait pour des qualités de caractère et de cœur, pour une claire bienveillance qu'on rencontre si souvent chez les marins et dont nous allons reconnaître la qualité dans son discours académique.

L'amiral siégea en grand uniforme, entre M. Joseph Bedier, en habit vert et le maréchal Pétain, en petite tenue bleu horizon. Trois académiciens ; trois uniformes. Réception spectaculaire s'il en fut et qui plaidait pour l'éclectisme de l'Académie. Et l'éloge prononcé allait rejoindre Jules Cambon, qui représentait, en son vivant, une dignité différente encore. L'amiral Lacaze devait bientôt montrer, d'ailleurs, qu'un marin peut célébrer excellemment un diplomate. Il se leva et, d'une voix douce et courtoise, commença la lecture de son remerciement. Il tint tout de suite à reporter sur le corps où il servit l'honneur que lui accordait l'Académie. Il sut, avec un discret émoi, dire ce qu'il convenait de dire, sur les marins, sans cesse actifs, sans cesse confrontés avec l'incertitude des éléments. Il sut aussi définir une générosité naturelle, un libéralisme intellectuel qui ferment leur esprit « aux différences de religion, de race, de classe sociale pour ouvrir leur cœur à tous ceux qui souffrent... ». Et cette générosité, cette vue libre et cependant exigeante des problèmes de la vie, ce souci constant de la grandeur de la France devaient fournir une transition naturelle entre l'hommage rendu par l'amiral Lacaze à la marine et celui qu'il allait rendre à M. Jules Cambon. C'est que Jules Cambon possédait cette sagesse, cette largeur de vues qui le maintenaient, comme elles le font des marins, à l'écart des vaines passions et des préjugés nuisibles. Sur mer comme en diplomatie, l'expérience dicte ses décrets à la raison. Il n'est rien mieux pour former les caractères.

L'amiral Lacaze rencontra pour la première fois Jules Cambon lors de son gouvernement de l'Algérie, en 1891. L'Afrique du Nord a souvent été un terrain propice aux menées antifrançaises, et avant qu'elle ne devienne une terre de loyauté, inséparable de la grandeur française (dont Prévot-Paradol a si bien prévu l'échéance), il s'y est produit

bien des remous. Jules Cambon, durant son passage en Algérie, redressa une situation difficile, et là « où il n'y avait que discorde, il sut créer l'harmonie ». Le récipiendaire nous a dit de quelle façon, avec une remarquable clarté :

« J'ai servi à la défense d'Alger pendant les derniers mois de son gouvernement, et j'ai pu mesurer par les troubles qui éclatèrent peu de temps après son départ quelle était son autorité sur les colons et les indigènes. Une fois qu'il avait donné à ses différents collaborateurs des instructions larges et précises, il leur laissait toute initiative dans l'exécution. Il se retirait au-dessus d'eux, il animait toute l'action administrative sans s'y montrer personnellement nulle part, et, peu visible, impartial et supérieur, il exerçait d'autant plus d'autorité réelle qu'il en montrait moins d'apparente ; et l'on put voir ce que valait cette discrète et sage méthode par les effets tout contraires qu'obtinrent après lui ceux qui, voulant s'engager à toute occasion, ne réussirent, en prodiguant leur personne, qu'à ruiner leur autorité. »

Ce tableau d'une activité est dessiné en traits nets et il résume parfaitement ce qui a fait le prix du discours de l'amiral Lacaze. Ce discours est demeuré soumis à l'esprit et à l'œuvre du grand diplomate qu'il célébrait. Il a bien saisi ce qu'il y avait de sagesse (de sagesse à la Montaigne) dans les pensées et les entreprises d'un Jules Cambon. En citant quelques maximes prononcées ou écrites par Jules Cambon, il a marqué les grâces raisonnables de cet esprit. « Il y a beaucoup de force dans la modestie... », a dit le diplomate. Il y en a beaucoup également dans la loyauté. Il est certain que Jules Cambon fut un diplomate loyal et ferme ; et que ce sont ces qualités, jointes à beaucoup d'intelligence et d'habileté, qui lui ont permis de retarder pendant sept ans un terrible conflit. L'amiral Lacaze a retracé brillamment cette carrière diplomatique accomplie au point névralgique de l'Europe et dans la capitale la plus difficile à occuper pour un Français. Et il a su livrer finalement le secret de cette réussite :

« Les historiens qui poursuivront l'étude de cette longue carrière, tout entière consacrée au service du pays, étroitement unie aux fastes les plus tragiques de notre histoire,

reconnaîtront chez M. Jules Cambon la plus rare des qualités : savoir réussir dans l'effacement.

» Sur ses plus grands succès il jetait le voile de sa modestie, ne sollicitant jamais ces récompenses qu'il jugeait de bien médiocre qualité au regard de la satisfaction d'avoir bien servi son pays.

» Et, pénétrant les détails de cette admirable vie française, ils percevront le secret de sa grandeur : M. Jules Cambon sentait battre dans son cœur le cœur même de la France. »

Il revenait à M. Gabriel Hanotaux d'accueillir l'amiral Lacaze. Il le fit avec une jeunesse, une vivacité, un agrément de ton, une information qui ont rendu son propos bien agréable à entendre. M. Gabriel Hanotaux, qui est, sauf erreur, le plus âgé de nos académiciens, possède, en dépit des années et de ce qu'elles semblent apporter ou apportent réellement de déceptions, un chaleureux optimisme, nulle aigreur, et une confiance vigoureuse dans notre pays. Il les appuie sur des observations lucides, sur un jugement que n'embarrasse nul préjugé, sur un bon sens paysan, renforcé par les leçons de l'histoire. Cette position solide lui donne beaucoup d'aisance. Avec cela, sa longue carrière l'a enrichi d'anecdotes et sa connaissance des hommes relève ses portraits de couleurs vives et vraies. En quelques lignes, qu'il faut citer, il a peint en pied l'amiral Lacaze d'une façon plaisante :

« Je voudrais dire ce que j'ai vu de vous quand les choix réitérés des gouvernements successifs s'obstinaient à recourir à vous. Vous êtes la douceur et la fermeté, la loyauté et l'indulgence, la finesse et l'autorité ; vous avez une éloquence naturelle, imperceptible et pénétrante, courte et forte comme votre arme d'amiral, mais qu'il faut tenir en main et mettre au bon endroit. Sans nul désir de plaire, vous plaisez ; on vous aime parce que vous aimez, avec cette flamme du cœur qui anime et réchauffe tout. Dans les congrès, dans les commissions où votre place est marquée, quand la discussion s'est embrouillée, égarée entre la technique des uns, l'ignorance des autres, les prétentions de tous, on se tourne vers vous, on recourt à votre sagesse conciliante et l'on conclut : « Amiral, écrivez ! » Ainsi, vous décidez. »

Et après avoir retracé une carrière de marin très remplie,

M. Gabriel Hanotaux salua à son tour l'œuvre et la mémoire de Jules Cambon. Nous relûmes, à livre ouvert, dans l'histoire diplomatique des cinquante dernières années. M. Gabriel Hanotaux feuilletait pour nous ces pages emmêlées et glorieuses. Il les commentait sans parti pris. Il sait, pour être historien, que la conduite des peuples n'est jamais facile et que leur sort dépend d'accidents souvent imprévisibles. Il n'accablait pas finalement un régime qui a eu ses faiblesses mais qui a su inscrire à son actif la victoire de 1918 et s'assurer les services de grands diplomates comme Jules et Paul Cambon et de grands militaires tels que ceux qui se sont assis, depuis vingt ans parmi la Compagnie où l'amiral Lacaze prenait place.

*
* *

La journée n'était pas moins plaisante trois semaines plus tard quand nous fûmes conviés à entendre le discours « M. Georges Grente ». Ce « monsieur » académique désignait cette fois un évêque, comme il couvrait de sa dignité un amiral lors de la précédente réception. Nous ne pouvions nous y tromper lorsque parut le successeur de M. Pierre de Nolhac, fort élégamment paré de tous les insignes de sa charge. L'Académie était au grand complet, augmentée de nombreux membres de l'Académie belge de langue française, invitée par l'Institut à Paris. Bref, tout concourait à donner à la réunion un caractère de solennité.

Monseigneur Grente y parut très à l'aise. On reconnut tout de suite qu'il avait l'habitude de la parole et savait se faire entendre. Dès les premiers mots de son remerciement, nous étions au fait de son autorité aimable et de son information. Comme l'amiral Lacaze l'avait fait pour la marine, monseigneur Grente attribua à l'Église l'honneur qui lui revenait — sans oublier de saluer au passage l'un de ses fils les plus éminents, académicien qui se trouvait précisément à son côté en qualité de parrain. Tout cela fut exprimé nettement, sans inutile emphase, avec décision. Et bientôt monseigneur Grente évoqua la mémoire de Pierre de Nolhac et rendit hommage à sa vie et à son œuvre.

De cette œuvre, il a choisi principalement la poésie pour

la mettre en valeur. Pierre de Nolhac, s'il entendit cet éloge, du pays des ombres, où l'on recueille peut-être les échos de l'immortalité, a dû être fort charmé ! Il eût en effet donné sa renommée d'humaniste et d'historien pour une gloire de poète. Le soleil romain, qui avait brillé sur sa jeunesse, lui avait surtout inspiré l'amour des Muses. Sa véritable inclination, ce n'était pas Marie-Antoinette, mais Laure ; et Pétrarque ; et Ronsard, sur lequel il a écrit des pages savantes, mais aussi des strophes de tendresse. Or, cette dualité, ou pour mieux dire ce fort penchant, monseigneur Grente l'a marqué avec beaucoup de justesse. Certes, il n'a pas méconnu l'historien de la Cour de Versailles, ni le parfait conservateur que fut Pierre de Nolhac, ni la « diversité de son application et de ses travaux » mais il a préféré le poète, cela est certain. Cependant, il s'est également attaché à montrer ce qu'il y avait en Pierre de Nolhac de parfaite urbanité, de grande courtoisie, de vraie spiritualité. L'homme d'Église n'a pas négligé de définir les inspirations chrétiennes du poète, la sérénité et la mesure parfaite de son existence :

« Formé par l'esprit classique et né chrétien, il observa une mesure toute française, qui accordait l'intelligence et la sensibilité, et qui rendait exquise sa sagesse. Mais en sa politesse, nulle abdication ; chez lui, pas plus de timidité que d'excès. Il exprimait son avis avec une loyauté tranquille ou véhémente, qui parfois irrita des gens désireux de le trouver docile. A l'Institut national des journalistes, qu'il patronnait, il recommanda d'inculquer aux aspirants les principes de l'honneur et le respect des traditions nationales : *Ecrire pour servir*, disait-il, *non pour s'asservir*. Ce programme régla sa conduite. »

L'honnête homme que fut Pierre de Nolhac apparut dans chacun des traits choisis par monseigneur Grente. Ceux que recueillit à son tour M. le duc de la Force ne furent pas moins brillants ; mais en historien et en seigneur très attentif au passé de la France, M. le duc de la Force accorda au Nolhac versaillais plus d'attentions que ne lui en avait donné son successeur. Ainsi Pierre de Nolhac fut-il amplement célébré, comme poète et chrétien par le prélat, en tant qu'historien et gentilhomme par le gentilhomme et l'historien : on ne pourrait

écrire que cette célébration n'ait pas été harmonieuse.

Il revenait aussi à M. le duc de la Force d'accueillir monseigneur Grente. Il le fit selon la meilleure tradition où une nuance d'ironie passait dans le compliment. Voilée et courtoise, il s'entend. Ironie de bon ton comme celle d'une conversation très maîtresse d'elle-même. L'anecdote y allait jouer également sa partie en précisant quelques points d'une carrière ecclésiastique qui s'ouvrait vraiment comme une carrière littéraire.

A la Sorbonne, « l'abbé Grente » devint le disciple et l'ami d'Émile Faguet : « Notre confrère, rappela le duc de la Force, ne donnait son estime qu'à bon escient. Lui aussi, il sut vous distinguer. Quand il gravissait l'escalier qui menait à sa chambre de la rue Monge, il trouvait, assis sur les dernières marches ou debout contre sa porte, les étudiants qui l'attendaient. S'il vous apercevait parmi eux, il ne manquait pas de vous accorder un tour de faveur : « Venez, l'abbé », disait-il, et, joyeusement, il entraînait l'élu. Votre curiosité intelligente et docile l'enchantait. Et vous goûtiez l'entretien de cet esprit si vaste et si ingénieux, qui prenait plaisir à guider votre jeunesse, pressentait peut-être votre avenir, et, en vous servant, servait les lettres françaises qu'il aimait avec passion. »

Ce rappel familier d'une jeunesse estudiantine n'était que l'avant-propos d'une étude attentive des ouvrages de monseigneur Grente depuis sa thèse sur le poète Jean Bertaut jusqu'à son étude sur Fléchier et sur *Bossuet à Metz*. Cette diversité dans les sujets permettait la diversité dans le discours. M. le duc de la Force en usa avec une plaisante maîtrise et marqua son accueil au sceau de la courtoisie bienveillante et du goût.

GÉRARD BAUER

LE CINÉMA

L'Institut international de Coopération intellectuelle vient de publier un cahier fort intéressant sur le rôle intellectuel du cinéma. Un questionnaire avait été adressé à des esprits fort divers, des critiques, des metteurs en scène, des directeurs de production. Quelle est l'action de l'écran? Quelle influence exerce-t-il? Quelles modifications la transformation du muet en parlant a-t-elle apportées à cette influence? Les enquêtés, comme on pouvait s'y attendre, ont fourni des réponses extrêmement différentes, parfois diamétralement opposées. Chacun, se plaçant à son point de vue particulier de technicien, d'industriel, ou même de philosophe de la pellicule, nous a révélé quelque mystère et a éclairé quelque face d'un problème singulièrement difficile et embrouillé, dont on ne trouvera la solution, vraisemblablement, qu'avec le recul et la simplification du temps. Pour le moment, nous pataugeons dans la multitude des faits, le monceau des informations, l'incohérence de l'actualité. Mais cet essai de coordination, un des premiers, je crois, s'il ne nous munit pas d'idées nettes, s'il contient des opinions très contradictoires, pose du moins un jalon et constituera un document précieux pour les futurs historiens. Car le cinéma, à n'en pas douter, sera, à leurs yeux, le phénomène essentiel de la civilisation de la première moitié du XXe siècle.

Pour Rudolf Arnheim, à l'heure actuelle, l'action du cinéma se présente comme absolument dangereuse ; il détourne l'atten-

tion de l'essentiel pour la concentrer sur le banal, sur les à côtés romanesques. Même un film de la classe de *Notre Pain quotidien*, de King Vidor, n'échappe pas à son humeur chagrine. Le spectateur, d'après lui, garde de cette bande, qui présente le collectivisme rural comme remède au chômage, le souvenir d'une histoire au cours de laquelle une vamp blonde ne réussit pas à enlever le mari d'une fermière. Le public ne cherche dans la pellicule que ce qui peut l'aider à s'étourdir, à s'évader. On voit que la critique est dure. Elle contient certainement une parcelle de vérité, mais qui, à mon sens, s'applique aussi bien à tout autre spectacle que celui de l'écran, et même à la littérature de grande diffusion.

Alberto Consiglio constate que les neuf dixièmes des connaissances d'un ouvrier ou d'un paysan de notre temps tirent leur origine de l'écran. Tout le développement intellectuel des masses vient de lui. Il observe également, avec beaucoup de justesse et de subtilité, les effets paradoxaux de la propagande. « Tandis que la Russie, dit-il, n'a qu'une production d'État, étroitement soumise à ses intérêts politiques, et que la valeur artistique de ses films est en général nettement supérieure à leur valeur politique, le Gouvernement des États-Unis, au contraire, n'exerce que peu d'influence sur l'industrie cinématographique de ce pays ; et pourtant il exporte une production qui répand les idéaux américains avec une efficacité exceptionnelle. » La remarque est fort juste. La propagande consciente et avouée n'a jamais converti personne ; elle ne peut que confirmer des fidèles. Mais les images, qui ne changent pas nos idées, nous disposent à recevoir certaines figurations du monde et à nous y adapter peu à peu. Le film nous impose des directions, plus physiques que morales. Une masse énorme de gens tend à se modeler sur ce qu'elle voit et qui lui est offert avec une intensité convenable. Les héros de l'écran engendrent des imitateurs. Avez-vous remarqué combien d'enfants ressemblent dans leurs jeux à Mickey ? Et peut-être le physique aiguille-t-il à son tour le moral. L'influence véritable du cinéma cheminerait ainsi sourdement, par des voies cachées, et n'éclaterait au jour que beaucoup plus tard, lorsque nous avons perdu toute mémoire du choc initial.

Élie Faure, vaste intelligence que la mort vient de nous enlever si cruellement, a écrit pour ce cahier un essai d'une hauteur et d'une ampleur de conception vraiment admirables. Il m'est impossible d'en résumer la richesse en quelques lignes ; je me contenterai de citer un passage de la conclusion : « Certes, le cinéma n'a pas encore réalisé les promesses que l'architecture, en d'autres temps, a tenues à l'égard des foules croyantes. Mais c'est que ses assises sociales et les élans mystiques qui ne peuvent jaillir que d'elles sont encore en formation, et qu'il a fallu plusieurs siècles à l'architecture pour réaliser son accord avec les sentiments en genèse dont elle a été, en fin de compte, l'expression. Il est étrange de voir tant d'esprits chagrins reprocher au cinéma, qui a quarante ans d'existence, de n'avoir pas encore réalisé le chef-d'œuvre définitif, alors qu'il accomplit au dedans de lui-même un travail complexe et difficile... La faiblesse du cinéma est fonction de sa grandeur. Le fait qu'il est et ne peut être qu'un art collectif exige de tous ceux qui participent à son organisation un effort continu d'assimilation à ses progrès et une complicité constante dans la mise en valeur des révélations qu'il apporte... L'art des grandes époques est un art totalitaire. »

Se plaçant sous un angle nettement pratique et commercial, Fayette Wart Allport, interprète, semble-t-il, des idées de Hays, expose les directives fondamentales du cinéma américain. Les considérations morales et financières se mélangent assez singulièrement à notre goût européen, dans sa contribution à l'enquête de l'Institut de Coopération intellectuelle. Il nous donne des chiffres très éloquents. Aux États-Unis, il y aurait environ 16 000 salles et 80 millions de spectateurs par semaine. Le nombre des salles de cinéma du monde entier s'élèverait à 66 000 et celui des spectateurs hebdomadaires, pour l'ensemble de notre globe, à 250 millions. Donc, les États-Unis, à eux seuls, représentent le quart des salles et le tiers du public. Ces statistiques expliquent bien des choses, et l'on conçoit que la puissance du film d'outre-Atlantique ne puisse se comparer à aucune autre ; la masse énorme de sa clientèle nationale lui bâtit des assises indestructibles. Du reste, il s'y appuie fermement et ne cherche pas à la soulever.

« La qualité moyenne de la production, ajoute honnêtement et ingénument Fayette Ward Allport, est nécessairement conditionnée par la qualité de ce que le public demande. En tous temps, la vraie mesure du problème du niveau plus élevé pour les films commerciaux est représentée par la marge existant entre le film idéal et celui qui trouvera toujours l'audience du public. »

Je ne peux, naturellement, qu'indiquer quelques traits particulièrement expressifs de cette vaste enquête internationale. Je me bornerai à signaler l'étude du documentaire anglais, par A. Cavalcanti ; l'analyse aiguë, par G. W. Pabst, de la servitude et de la grandeur d'Hollywood ; enfin, le résumé substantiel de l'évolution du cinéma, de sa naissance à aujourd'hui, qu'a écrit, comme introduction à l'ouvrage, Valerio Jahier. Malgré quelques objections de détail, principalement en ce qui concerne les dernières années, les derniers mois, période la plus difficile en raison de sa proximité et de son manque de perspective, on ne peut que souscrire à la plupart des opinions qu'il exprime et aux lignes principales de cette vue cavalière, à la fois précise, pleine de renseignements et intelligemment désencombrée.

*
* *

La saison et les présentations n'ont guère chômé cet été, à cause de l'Exposition ; il n'y a pas eu de semaines mortes. Parmi la foule des ouvrages, ne voulant pas me livrer à une rétrospective et un recensement fastidieux, je me contenterai de noter les principaux de ceux qui ont été produits en France ou qui nous arrivent de Russie et d'Amérique. D'autant plus qu'il ne me paraît pas très aisé de déterminer des courants nouveaux, qu'on continue à travailler sur l'acquis, que ni la technique, ni le style ne cessent de vivre, en les perfectionnant parfois, sur leurs réserves et que rien n'a changé, sauf peut-être à Moscou qui, avec *Pierre le Grand*, tente un effort considérable et un renversement singulier.

En France, je détacherai de la foule des bandes courantes *Gueule d'amour*, de Jean Grémillon. Ce metteur en scène, qui jouit parmi ses pairs et les amateurs éclairés d'une répu-

tation bien établie, n'avait pas eu encore la chance de frapper le gros du public et de s'imposer aux producteurs. On lui avait souvent confié des matières assez pauvres, où seul un œil averti pouvait discerner sa personnalité comprimée. Du livre de Beucler, étoffé pour l'écran, il a tiré une comédie un peu lente, souvent poignante et d'une grande perfection cinématographique. Le retour du régiment de spahis dans la petite ville, le passage où Gueule d'amour, civil et déchu, ne voit plus défiler sur le pavé que l'ombre symbolique des cavaliers, que l'ombre de sa propre gloire, sont des morceaux qui portent la marque d'un tempérament large et subtil. Il n'y a pas grand'chose à dire de *l'Affaire du Courrier de Lyon*, mélodrame honnête et théâtral. Marcel Achard nous a donné, avec *Alibi*, une fantaisie pleine d'esprit, de charme et de sentiment. *Drôle de drame*, de Carné, ne nous déçoit pas, mais ne comble qu'à demi les espoirs que nous avions placés, après *Jenny*, dans son jeune auteur. La prise de vues, l'enchaînement, la cadence, l'atmosphère témoignent toujours des plus belles qualités ; le scénario, amusant imbroglio policier sans crime, sans victime et sans assassin, offre de bien savoureux épisodes et les personnages se détachent de l'ordinaire recrutement de ces sortes d'histoires. Pourquoi donc le spectateur éprouve-t-il une gêne qui glace souvent son rire devant des bouffonneries théoriquement impayables ? Peut-être faut-il l'attribuer à l'excès de logique et de voulu de ces folles combinaisons, à un certain accent grinçant et âpre qui nous oblige à deviner des intentions mal dissimulées de satire sociale et nous empêche de nous détendre et de nous abandonner.

J. Duvivier, artisan excellent, conteur cinématographique d'un style clair et direct, à qui ne manque peut-être que le don de l'imprévu, a déjà derrière lui une œuvre abondante et de qualité très inégale. On dirait qu'il accepte tout scénario qui lui tombe sous la main et que son talent de réalisateur l'emporte de beaucoup sur sa faculté de discernement. Aussi, tantôt réalise-t-il des œuvres de premier rang et tantôt des ouvrages qui sont toujours de bonne confection, mais qui ne sont que cela. Le sujet de *Carnet de bal*, au moins dans la plus grande partie de son étendue, l'a bien servi. Une idée ingénieuse qui, malgré un changement total d'atmosphère, s'apparente à

Si j'avais un million, lui a fourni l'armature d'une suite de sketches. Une veuve déniche, en fourrageant dans ses papiers, un vieux carnet de bal qui date de vingt ans. Elle entreprend un mélancolique voyage à la recherche de ses danseurs, de ses amoureux de jadis. Elle les retrouve tous, sauf un, suicidé, et dont la mère, pauvre folle, nie la mort. La veuve errante ne connaîtra que l'amertume et la déception ; le pessimisme de Duvivier et de son principal collaborateur, H. Jeanson, ne faiblit jamais ; même les scènes bouffes de Fernandel et de Raimu ont un arrière-goût de cendre et de désenchantement. Si deux ou trois des sketches sont faibles et conventionnels, les autres, en revanche, ont beaucoup d'éclat et de mordant. En particulier, le moment où Marie Bell, voyageuse sentimentale, conduite par le coiffeur, confronte le bal rêvé de sa jeunesse à celui, si lamentablement médiocre, auquel elle assiste ; et surtout la peinture rapide, étincelante de verve caustique, de la boîte de nuit, où Jouvet, avocat dégradé et poète, se montre très grand comédien, ce qui ne nous étonne guère, et nous révèle en lui d'immenses possibilités cinématographiques.

D'après *la Mort du cygne*, nouvelle de Paul Morand, qui a pour sujet une rivalité à l'Opéra, J. Benoit-Lévy a tourné une bande toute fleurie de ballerines, d'envols de tarlatane, de pointes, de jetés-battus, de tourbillonnements. C'est, à la fois, un documentaire de la danse classique et un drame d'une sensibilité qui touche au larmoiement. Les scénaristes n'ont pris le récit de Paul Morand que comme point de départ ; ils ont inventé de toutes pièces un développement accessoire extrêmement moral et touchant, trop peut-être. Les deux ouvrages, le littéraire et le visuel, divergent et même s'opposent. D'un côté, une chronique vive, cruelle, corrosive, avec des types burinés de vieux abonnés, les intrigues de l'ambition, de l'argent, de l'amour ; de l'autre, un mélodrame pathétique où le Foyer de la danse, purgé de ses marchandages, se mue, avec quelque excès, en un temple de la sainteté de l'art et des renoncements cornéliens. Mais l'ensemble plaît. J. Benoit-Lévy réussit toujours ce qui concerne la vie enfantine et le travail ; les petits rats sont charmants, croqués à ravir ; le détail de l'existence et du labeur de cette ruche à ailes de pigeon possède beaucoup de fraîcheur et de saveur, et jamais sans doute

on ne nous avait représenté si minutieusement l'entraînement journalier, la patiente assiduité, les déceptions, les désespoirs, les triomphes de ces danseuses légères aux muscles durs, en qui habite un si farouche amour de leur métier.

Auteur, dialogueur, metteur en scène, directeur de production, libre de choisir les sujets de ses ouvrages et d'en distribuer les rôles aux acteurs de son excellente et cohérente équipe, Pagnol occupe sans doute, actuellement, une situation unique dans le monde du cinéma. Nul ne le contrôle, nul ne le brime, nul ne le plie à des obligations étrangères ; il fait ce qu'il veut et comme il veut. De là le caractère tranché de ses ouvrages. Devant eux, on éprouve toujours un sentiment de délivrance et de plénitude ; on discerne, derrière les images, un homme pétri de chair et de sang. Il y a chez lui de la jovialité, une sorte de profondeur parfois et d'amertume dissimulées sous la faconde ; c'est un Ibsen marseillais désembrumé par le pastis et en goguette. Comment ne pas le chérir ? Son âme sert de champ clos à une lutte épique ; tantôt le méridional du Vieux Port, du cabanon et de la bouillabaisse du dimanche domine en lui, tantôt le Provençal de la montagne, le méditatif, le poète de l'altitude où règnent le vent et la lumière. Du premier jaillissent César, Marius, les pittoresques hâbleurs frottés d'ail. De l'autre prennent source les solitaires des plateaux et des villages abandonnés. Mais pour enfanter ceux-ci, Pagnol a besoin de la collaboration d'une force naïve et primitive ; il la trouve à Manosque, en remontant la Durance, chez Giono. Et nous avons alors *Jofroy*, *Angèle*, et, tout récemment, le dernier venu, *Regain*. Je ne jurerais pas que Pagnol n'adoucisse pas un peu trop le romancier bas-alpin, n'apprivoise pas à l'excès sa poésie dure. Mais nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre ; l'effort, même s'il n'aboutit qu'à demi, commande la sympathie et l'admiration. Le seul reproche que nous puissions lui adresser tient à sa nature. Homme de théâtre, il pense scène par scène et, se souvenant soudain du cinéma, il lui accorde un intermède visuel ; jamais ou presque jamais ces procédés ne se fondent. D'où un métrage exorbitant, défaut dont souffre particulièrement *Regain*. Cette double rhétorique, cette surabondance ne m'empêchent pas de l'aimer. C'est si consolant d'avoir en face de soi un homme, un vrai,

qui travaille loin de Paris et de ses combinaisons, selon la pente de son inspiration propre, à des ouvrages que nul tyran industriel n'a banalisé, limé, désodorisé, affadi pour les besoins de son commerce.

*
* *

Il y a longtemps que la Russie ne nous avait envoyé d'ouvrage de poids. Le *Concerto de Beethoven*, juvénile et divertissant, ne montrait pas des prétentions à la grandeur. Mais *Pierre le Grand*, bande de proportions considérables, dont on ne nous montre aujourd'hui que la première partie, témoigne d'une évolution qui étonnera le public, et aussi bien celui des simples amateurs de cinéma que le groupe de spectateurs fervents, religieux, pour lesquels la production de Moscou arrive comme une manne céleste. La propagande a renversé sinon sa ligne générale, du moins sa courbe d'attaque. Imaginez que, chez nous, des hommes d'extrême-gauche, finançant et contrôlant une entreprise cinématographique, aient entrepris de glorifier Louis XI ou Napoléon. *Pierre le Grand* appartient à un cycle parallèle. Sous l'angle de l'écran, du reste, ce souverain de génie, d'une brutalité et d'une intelligence magnifiques, forme un pivot puissant de fresque historique. Mais que les Soviets, qui nous avaient toujours tracé des satires, des caricatures de l'ancien régime, des tsars, aient précisément choisi l'un d'eux pour héros, voilà le miracle ; un miracle, toutefois, qui s'explique à la réflexion.

Après une période de convulsions et de difficile établissement, la Russie se penche à nouveau sur ses origines, cherche maintenant des ancêtres et les trouve parmi les pères de ceux qu'elle a si ardemment combattus. Pierre Ier domine toutes les figures de l'épopée moscovite. D'autre part, cet empereur, qui a travaillé comme ouvrier en Hollande, qui a muselé l'opposition du clergé et des boyards, qui a épousé une servante, l'extraordinaire Catherine, et en a fait une impératrice, qui a permis l'élévation des petites gens aux emplois d'État, présente une physionomie assez populaire. En lui la terre russe respire fortement et sauvagement. Le film accuse une transformation non seulement des idées et des sentiments, mais

encore de la technique. Plus de piétinements, plus de ces gros plans si caractéristiques de l'écran soviétique, un montage allègre, une aisance dans le récit à laquelle nous n'étions pas habitués, l'abandon des lourdes insistances. Les scènes familières ont beaucoup de mouvement et un ton très juste, en particulier la rencontre de Pierre et de Catherine devant une bouteille de vin, l'enlèvement, au milieu de l'indignation des dévotes, des cloches qu'on va fondre en canons, la forge où le tsar se souvient qu'il a été artisan, les scènes de beuverie. Par contre, la bande me semble moins heureuse quand elle évoque les batailles, les sièges, les assauts. L'ascétisme, la lourdeur, la gaucherie, le réalisme épique du cinéma russe cèdent un peu trop, ici, au faste, à la convention, à la dextérité d'Hollywood. Je préfère, quant à moi, les passages vigoureux et simples où Pierre le Grand nous oblige à penser à un Staline jovial, réalisant, avec beaucoup d'acharnement et de grands rires, le plan quinquennal, chassant le tsarévitch louche et traître en qui les auteurs, je ne puis m'empêcher de le supposer, ont dessiné l'image avant la lettre d'un Trotski tel que le conçoit la doctrine officielle de l'U.R.S.S.

*
* *

Je n'essaierai pas de citer tous les films américains récents qui passent sur nos écrans. Beaucoup ont cette valeur moyenne conditionnée, comme le dit Fayette Ward Allport, *par la qualité de ce que le public demande.* Il est toujours agréable d'assister à la projection d'une bande bien tournée et adroitement équilibrée, conçue pour la récréation, qui atteint son but et ne cherche pas à le dépasser. Mais ces sortes d'ouvrages n'encombrent pas la mémoire. Je me contenterai donc de vous parler de trois ou quatre films qui me paraissent émerger et mériter qu'on s'y attache. Avec *Visages d'Orient*, adapté de *la Bonne Terre*, très beau roman de Pearl Buck, nous pénétrons jusqu'au cœur de la vie quotidienne des cultivateurs chinois, des habitants des rizières, patients, acharnés, ambitieux d'arrondir leur lopin, pauvres, malicieux et ingénus. Ils s'apparentent de très près à leurs frères de nos provinces, à nos Beaucerons et nos Briards. Pas une frivolité exotique,

pas une note hasardeuse ; tout, sauf un fragment romanesque de concession, est d'une précision de documentaire tourné par un poète géorgique. La bataille contre les sauterelles qui dévorent la moisson comptera parmi les plus belles pages qu'aient inspirées les tragédies de l'homme et de la nature.

On ne s'occuperait guère du *Roman de Marguerite Gautier*, mouture dernière de *la Dame aux camélias*, fort consciencieusement accommodée du reste, si Greta Garbo n'interprétait pas le rôle principal. Sortilège où se retrempent de vieilles émotions usées quand un visage élu entre tous leur rend leur naïveté première, les exalte à nouveau. Greta Garbo ne possède ni trucs, ni savoir-faire, ni même, peut-être, talent ; elle se livre à ses rôles et ne les maîtrise pas, nous apporte la réalisation instinctive, définitive des songes que nous inspirait une héroïne légendaire, fût-elle mille fois vulgarisée. Elle efface les images approximatives qui flottaient en nous, fixe, sans qu'on puisse discerner par quel moyen, par quel mystère, toutes nos brumeuses rêveries. Elle est la plus insoluble, la plus merveilleuse énigme du cinéma de notre temps.

King Vidor, le réalisateur d'*Hallelujah* et de *Notre Pain quotidien*, préfère sans doute s'attaquer à de plus grands ouvrages, à des matières plus lyriques que *Stella Dallas*, thème assez rebattu de la fille de condition humble qui ne peut s'adapter à la société élégante, qui se sacrifie pour ne pas compromettre l'avenir de sa fille. Mais il faut bien, entre deux bandes considérables, d'âpre travail et de petit rendement industriel, produire aussi des films de série. Celui-ci nous propose le spectacle émouvant d'un créateur, qui n'a que trois ou quatre égaux aujourd'hui, attelé à une tâche que, visiblement, il déborde. Un modèle de probité, où le génie enchaîné éclate parfois par éclairs, en traits fulgurants, presque malgré lui, avec une naïveté et une pudeur émouvantes. C'est, en soi, un exemple et un beau spectacle.

Parmi les ouvrages légers, pour lesquels les Américains ont un étonnant tour de main, il convient de noter *la Vie facile* et de mettre au premier rang *Deanna et ses boys*. Évidemment, il ne reste rien, au sortir de la salle obscure, de cette fantaisie enchantée, de ce chatoiement, de ce papillotement. Rien ou presque, à peine une petite ivresse, un optimisme mousseux,

musical, une propension à s'imaginer que tous les problèmes de notre sombre univers s'arrangeront à la fin par quelques gags, quelques flonflons d'orchestre. Mais cela a bien son prix. Comment analyser le sujet d'une bande qui ne se soucie guère d'en avoir? Le charme, la chance, le toupet, la ruse, les gaffes de la jeune Deanna sauvent de la misère une troupe de musiciens réduits au chômage. On chante à tout bout de champ ; le bonheur règne à l'épilogue. C'est ravissant et sans importance. L'improbable devient croyable, l'impossible vraisemblable ; la facilité et l'imprévu des événements, leur grâce et leur réalité imaginaire nous donnent le change pendant une heure ou deux et nous ôtent, le temps de la projection, toute faculté et toute envie de critique. Que pourrions-nous exiger de plus si nous n'avons voulu que nous divertir?

ALEXANDRE ARNOUX

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le jury d'un prix littéraire court toujours un danger. Chacun de ses membres tend à préférer le livre qu'il aurait lui-même écrit. Cette tendance n'est pas sans utilité, car elle maintient une espèce de fixité, ou, comme on dit, une tradition. Mais elle écarte les non-conformistes. En lisant *Nez-de-Cuir*, on doutait que ce livre pût être choisi pour le prix Goncourt, tant il contredit toutes les habitudes des arrière-petits-fils du naturalisme. Peut-être l'eût-il emporté si les votants ne s'étaient pas égaillés au premier tour, distribuant des votes de politesse, et réservant le bulletin sérieux pour le second tour. Il n'y eut pas de second tour, et M. Plisnier récolta tout de suite assez de voix pour que le prix fût donné à *Faux passeports* [1].

Faux passeports signifie, je pense, faux signalement, fausse identité. De fait, chacun des portraits peints par l'auteur semble jouer sous nos yeux, se défaire, se contredire et laisser apparaître un nouveau visage. Cette belle Pilar Guilhen y Ariaga, fille d'un père riche et inutile, convertie elle-même au marxisme pur, avide de voir naître un monde nouveau, dût-elle en souffrir, semble bien d'abord menée uniquement par les frénésies de l'esprit. Mais elle devient la maîtresse de Santiago et le premier portrait s'efface pour en laisser voir un second : celui d'une femme passionnément amoureuse ; elle souffre tout pour son amant, non seulement le danger,

1. Corréa.

la fuite et l'exil, mais la vie misérable, les privations, l'usure quotidienne de la pauvreté et cette angoisse pire encore, la certitude que cet homme l'aime moins qu'il n'aime sa mission. Dans tant d'épreuves, son amour s'use et nous voyons apparaître un troisième portrait : la fille riche, délicate, qui aime le luxe et qui retourne à la classe où elle est née.

Les trois personnes qui sont tour à tour Pilar se succèdent dans le temps. D'autres fois les êtres différents coexistent sous le même nom, et apparaissent tour à tour selon le milieu. L'Italien Cassini, héros tant qu'il est chez les Russes, ne peut s'empêcher, dès qu'il revient en Italie, d'être un agent provocateur. D'autres fois encore, une personnalité offusque l'autre, qui est réduite au silence, et qui réussit brusquement à se faire jour. Il y a dans Corvelise deux hommes : un poltron et un brave. C'est le poltron qui l'emporte et c'est sous ses traits que vit Corvelise. Un jour, Corvelise-le-brave, si longtemps tapi au fond du cœur de Corvelise-le-couard, triomphe de celui-ci, prend la direction et se fait tuer pour un ami.

Ces deux nouvelles sont très séduisantes. A l'analyse seulement on reconnaît qu'il suffit de les retourner pour voir qu'elles sont l'envers de deux données d'une grande banalité. M. Plisnier nous a montré un homme qui, loin de chez lui, est un cœur généreux, et qui, chez lui, est un misérable mouchard, et cette histoire est très pathétique. Changez les signes et imaginez un homme qui a vécu à l'étranger de moyens peu recommandables et qui, rentré dans son pays, le trouve en révolution et devient un sauveur de la patrie. Quelle pauvreté, dites-vous. Cette misérable moralité traîne partout. — D'accord, mais c'est pourtant la même histoire mise à l'envers. — Et qu'est-ce que cela prouve ? — Rien du tout, j'en conviens. Mais je me méfie d'une étoffe où l'envers diffère autant de l'endroit.

La dernière nouvelle du livre est fort belle. Elle a été visiblement inspirée par les dernières fusillades russes, où ont péri les pères de la Révolution. Personne n'a jamais compris pourquoi ces hommes, au lieu de se défendre, s'accusaient eux-mêmes de crimes qui n'étaient pas tous vraisemblables. M. Plisnier a composé là-dessus un conte explicatif. Il raconte comment pendant la guerre civile, Korochenko,

qui pourrait se justifier d'avoir quitté son poste, préfère se laisser fusiller, martyr de la discipline. Il raconte ensuite comment Iégor, qui a prononcé le jugement, donne plus tard le même exemple, et consent, pour la cause, à mourir injustement déshonoré. Là, pour la dernière fois, M. Plisnier joue à ce jeu des deux visages : le vrai Iégor est un communiste de stricte observance ; le faux Iégor est un misérable, digne du coup de revolver dans la nuque. Et le vrai consent, avec un stoïcisme héroïque, à être à jamais connu de la postérité sous les traits du faux.

Sous toutes ces histoires court une trame commune. L'auteur ne se lasse pas de distinguer entre deux révolutionnaires : l'un est le révolutionnaire de discipline et de raison, l'automate marxiste, le cadavre selon saint Ignace, l'outil sans volonté ni pensée entre les mains du parti ; l'autre est le révolutionnaire de sentiment, venu à la guerre de classes non par la considération des fatalités de l'histoire, mais par pitié de la misère des pauvres, obéissant à son cœur et non à une consigne. Il y a, dit-on, quelque chose de personnel là-dessous. Mais cela ne nous regarde point.

*
* *

J'avoue beaucoup de sympathie pour ce *Nez-de-Cuir, gentilhomme d'amour*[1], sous les traits duquel M. de la Varende a décrit son oncle Tinchebraye, laissé pour mort par les Cosaques en 1814, mais si bien vivant qu'il a peuplé le pays d'Ouche de bâtards. Bon sang ne peut mentir et, à la fin de son livre, M. de la Varende a montré, en 1871, à la fin de la bataille du Mans, trois moblots sanglants, gars de la Haute-Normandie, héros et braconniers, trois pays, tous trois nés aux alentours de Tinchebraye, et qui se nomment Roger Maillard, Roger Mathieu, Roger Lanquetot. — Roger, le prénom de Nez-de-Cuir ! Sur leurs domaines, ces gentilhommes savaient assurer l'avenir.

On dira que le livre est d'un romantisme de l'autre siècle et d'une assez mauvaise littérature. On pense d'abord à Barbey d'Aurevilly, ce qui n'est pas si mal ; puis au père

1. Plon.

Dumas ; puis à Paul Féval, ce qui est un peu moins bien. Mais on est séduit. M. Thérive lui-même, si sévère à ce style de cape et d'épée, rend les armes à certains passages. Au surplus, le roman se passe aux environs de 1830...

— Comment le savez-vous ? interrompt un lecteur.

— C'est que le même cheval, Agramant, qui pointe et qui rue au début du livre, mène encore un train forcené dans le dernier épisode. J'admets volontiers que, comme les chevaliers errants, Tinchebraye ait un coursier surnaturel. Mais la longévité a des limites, et le dernier galop ne peut guère dépasser le printemps romantique. Or l'âge du romantisme a connu cette étrange aventure, qu'à force d'avoir aimé les enlèvements, les cavalcades, les religieux penchés sur leurs tombes et les amants mortellement pâles, il a passé lui-même pour une époque ténébreuse et violente. Nous voyons aujourd'hui les sujets du roi Louis-Philippe comme ils voyaient eux-mêmes les sujets de Charles IX. Et rien ne nous étonne d'eux.

La première sortie que Tinchebraye, massacré par les sabres cosaques, fit pour sa convalescence fut une cavalcade de deux jours sur un cheval difficile. Toutes les filles s'éprirent de ce beau jeune homme qui n'avait plus de nez, mais un loup de bois et de cuir. Une maraîchère lui jeta des roses en lui criant : « Avec mon cœur, beau masque ! » Il lui jeta 3 000 francs. Allié aux meilleures familles de la province, il menait une vie endiablée. Dansait-on à Normanville ? Il allait danser. Il partait la veille, et faisait des étapes de soixante kilomètres, soixante-dix avec les crochets. Qu'est-ce que cela pour Agramant ? Telle était l'hospitalité de ce temps-là que, parti pour quatre jours, il restait trois semaines absent. Cet enragé était parfois triste. Il tenait des propos diaboliques. Débaucher des femmes vertueuses, et qui tremblent, là lui semblait le plaisir. Quand il les revoyait dans le monde, hautaines et prudes, sa mémoire lui donnait du plaisir. On l'appelait le Réprouvé.

Il avait installé un pavillon de chasse, où il recevait ses maîtresses. Un soir, Hélène, la femme de son ami Josias, est là. Un galop. La nièce d'Hélène, Judith, vient, à cru sur une jument déferrée, avertir sa tante du retour du mari. Nuit glacée, retour romanesque, rentrée muette par la fenêtre.

La fière jeune fille peut bien garder un silence indigné. Vous devinez que l'amour s'est glissé dans son cœur. Deux femmes aiment le même homme, ô Barbey d'Aurevilly !

Donc Judith aime le fatal Roger, mais d'un amour digne d'elle, entrecoupé de silences et d'orages. Et Roger l'aime aussi, sans cesser d'être satanique. Quand la pure Judith avoue son amour, Roger, pour bien manifester son indignité, déclare qu'il l'abandonnera. Désespérée, elle en épouse un autre, dont Roger devient l'ami. Cet autre meurt, dans un mystère, à la honte de Judith. Roger indigné disparaît, sans toutefois s'éloigner. Des étincelles de soufre tombent sur les pages. Mais que Judith annonce son départ, Roger escalade sa fenêtre. Alors se joue une grande scène en trois temps. Premier temps : Roger fait la plus émouvante des confessions d'amour, Juliette s'attendrit : nous ramons en pleine pureté. Deuxième temps : Roger redevient une brute. « Monstre », crie Judith. Alors, jouant le tout pour le tout, Roger arrache son masque. C'est le troisième temps. Judith écrase de la main la flamme de la lampe et couvre de baisers les hideuses cicatrices. Nous en sommes en plein sublime. Je ne crois pas que depuis cinquante ans on ait rien écrit d'aussi mauvais. Mais c'est très dramatique.

On ne peut sortir de l'extravagant que par la porte de l'absurde. Au petit jour, Roger sort par la fenêtre, comme il est entré, remonte à cheval, et fournit à plein galop une randonnée folle, au bout de laquelle Agramant se casse les reins et Tinchebraye l'épaule. Du moins cette course furieuse, qui a fini devant l'étang de la Trappe, a sauvé le Réprouvé du suicide. Il est soigné par les religieux. Les pauvres gens ne savent pas quel loup ils ont mis dans la bergerie du Seigneur. Bientôt, il y a des émeutes de femmes devant les murs et des suicides. Enfin, Roger, guéri, retrouve Judith. Maintenant qu'elle l'a vu tel qu'il est et qu'elle l'a aimé pourtant, qui peut les séparer ? Seule une idée peut faire un obstacle éternel entre ces âmes hautaines. Oui, Judith a connu le visage de Roger et elle en a aimé les blessures. C'est assez pour qu'elle encoure à jamais le soupçon d'avoir eu pitié de lui. Tinchebraye ne peut le supporter et il lui dit adieu pour toujours. Ces âmes mal commodes ne peuvent finir que dans une double

solitude. Mais peut-être n'est-il pas mauvais qu'un écrivain, en nous montrant ces destins de tragédie, nous contraigne parfois de le suivre, hors des sentiers commodes de la vie, sur ces escarpements vertigineux qui sont, par bonheur, inhabités.

*
* *

Les dames du jury Femina retournent à la nature. Nous ne pouvons que nous en féliciter. Elles décernent une couronne agreste à madame Raymonde Vincent, dont l'éditeur prend soin de nous dire qu'elle a vécu à la ferme jusqu'à dix-sept ans, sans aucune instruction. Hélas ! ce bonheur a été refusé à trop de nos nouveaux romanciers. Échapper aux niaiseries de l'école, aux lieux communs de l'instruction, et n'avoir de maîtres que la vie et les bois, quelle fortune pour un écrivain ! Que cette pureté est difficile à garder ! Madame Vincent elle-même, si son esprit est resté intact jusqu'au seuil de la jeunesse, s'est assez sensiblement rattrapée depuis. Mais laissons là les traînées de littérature qui sont dans les pages de *Campagne* [1] comme des brumes de septembre sur un pré. Dès que le livre en est débarrassé, il devient excellent. Mieux qu'excellent : d'une simplicité et d'une pureté qui font penser, toutes proportions gardées, à des chefs-d'œuvre simples et purs, aux *Quatre Livres de lecture*, de Tolstoï. Cette jeune femme retrouve sans le savoir la leçon que le vieux maître de Yasnaïa Poliana avait découverte au bout du chemin de la perfection. Qu'on ne me prête pas cette sottise de comparer cette débutante, au talent inégal et peut-être inconscient, à l'homme de génie qui écrivit *Guerre et paix*. Je veux simplement dire qu'une main ingénue et qui ne sait pas écrire trace parfois des signes que le génie lui-même ne trouve qu'après un long effort, comme une suprême récompense. L'éditeur nous garantit l'authenticité, comme il dit, de ce génie naturel. Ce soin est superflu, et cette authenticité va de soi. Les points où elle est gâtée ne l'attestent que plus sûrement.

J'aurais voulu citer quelques-unes de ces pages parfaitement simples. En feuilletant une fois de plus le livre, je m'aperçois qu'il ne faut pas les chercher dans les descriptions, ni dans

1. Stock.

ces passages solennels où le style devient, quoiqu'on fasse, un peu ambitieux, mais, au contraire, dans ces moments où il ne se passe rien de bien important, dans une scène prise à un moment ordinaire de la vie. Voici un passage vraiment exquis. L'hiver est venu. La mare derrière les bergeries est gelée. Les deux petits frères, Raymond et René, font des glissades. Raymond, l'aîné et le plus hardi, se risque à aller d'un seul coup d'un bout à l'autre de l'étendue glacée. Au beau milieu, il s'aplatit, les mains en avant, et ne bouge point. René, qui se tient prudemment près des roseaux, reste pétrifié d'horreur, pâle, incapable de faire un mouvement pour secourir son frère, incapable d'appeler. « Raymond, toujours étendu de tout son long, ne bougeait plus. René finit par se mettre à quatre pattes et, avec l'idée que la glace se rompant sous lui allait l'engloutir, il se traîne jusqu'à son frère. « T'es pas » mort, Raymond, dis? Réponds-moi, Raymond ! », implora-t-il. Raymond se souleva un peu sur ses mains, tourna vers son frère un visage grimaçant de douleur et, lorsqu'il le vit pleurer, se mit à en faire autant. De sorte qu'à son retour, Laurent (leur frère aîné) les trouva tous les deux étalés sur la glace, l'un pleurant parce qu'il s'était fait mal, l'autre parce qu'il avait tellement peur qu'il n'osait plus faire un mouvement pour gagner la rive. Il alla les relever et lorsqu'il les eut consolés, puis réchauffé leurs petites mains violettes de froid en les frappant l'une contre l'autre, ils recommencèrent ensemble les glissades jusqu'à l'heure du déjeuner. »

Il n'y a, dans ce petit passage et dans bien d'autres, pas un mot qui soit mis là pour l'effet, pas un geste, pas un sentiment qui ne soit vrai et naturel. Cette vérité communique au récit un son tout à fait fin et rare. Quant au sujet du livre, il tient en quelques mots. Il y a quelque part dans le Berry une grand'mère et sa petite-fille. L'enfant, qui s'appelle Marie, n'a plus ses parents et sa grand'mère a toujours veillé sur elle. Or dans une ferme qui n'est pas très éloignée, les Chaumes, vit un oncle de Marie, veuf, avec ses quatre enfants. Il a encore avec lui sa propre sœur, qui n'a pas été heureuse en ménage et qu'on appelle tante Victoire. Ce sont de braves gens, qui ont subi pas mal d'orages et qui commencent à connaître des jours meilleurs. Le fermier a alors l'idée de

faire venir, aux Chaumes, Marie et sa grand'mère, qui sont bien isolées. Qui sait ce que rumine l'esprit des vieilles gens? Bien accueillie, bien traitée, la grand'mère roule dans sa pensée de mystérieux griefs. Un jour, Marie, pour s'être éloignée des vaches qu'elle garde, les a perdues, et elles sont revenues seules en dévastant les fleurs du château. Le fermier, l'oncle, croit devoir corriger rudement Marie. Fureur de la grand'mère, qui désormais ne vient plus à table, vit à l'écart, ne parle plus et en fin de compte rentre chez elle pour ne pas tarder à mourir[1]. Voilà Marie aux Chaumes avec ses cousins. L'aîné de tous, Robert, est un vigoureux garçon, débrouillé et autoritaire. Le second, Laurent, est l'ami de cœur, le protecteur de Marie. On ne parlait pas beaucoup de la guerre, qui sévissait en ce temps-là. Mais de temps en temps on apprenait qu'un garçon était tué, et on voyait une famille en deuil. Les saisons, les enfants qui grandissent, parfois un bal dans un village voisin, la première communion des petits, un voisin à poil gris, mobilisé, qui revient en permission, voilà les événements des Chaumes. On dirait que le livre germe doucement. Les journées sont mesurées par les soins aux bêtes, les années le sont par les semailles et la moisson. Un jour, Laurent et Marie se fiancent. Robert est appelé pour la conscription, et bientôt envoyé au front. On le revoit, tout changé. Quelques jours plus tard, il est tué. L'oncle ne se relèvera guère de ce coup. Pourtant, Laurent et Marie s'épousent. Six années passent encore. Marie a maintenant deux enfants. La tante Victoire meurt si doucement qu'on dirait un rythme de plus, celui de la vie et de la mort, superposé à celui des jours et des années. Ce rythme, qui marque à tante Victoire la fin du travail, annonce à Marie et à ses petits le commencement de la saison heureuse. C'est tout.

Strictement, l'auteur écrit assez mal. La lourdeur de la syntaxe, l'impropriété des mots, l'enchevêtrement des phrases les plus simples découragent un peu le lecteur qui remonte assez péniblement les premières pages. Puis, il est saisi par la sincérité de l'accent, la vérité des scènes qu'il croit voir, le naturel de ces pauvres gens attelés à la besogne de vivre,

1. Toute cette première partie a paru dans la *Revue de Paris* du 1er octobre sous le titre *La Grand'Mère*.

et qui la font, heur ou malheur, avec une espèce de tranquillité honnête, une joie ingénue quand ils sont jeunes, un courage résigné quand ils sont vieux. Il y a de bons jours, une part d'épreuves, parfois une grande joie, parfois un coup terrible. Et tout recommence. C'est la vie. Madame Raymonde Vincent en a rendu sensible le cours. Son livre est rempli, page après page, de minutes surprises toutes vives, et qui restent là, incertaines et immobiles, comme des gouttes d'eau sur une branche de saule.

HENRY BIDOU

LE THÉATRE

M. François Mauriac : Asmodée *(Comédie-Française).* — *M. André Josset :* les Borgia, famille étrange *(Vieux-Colombier).* — *M. Paul Claudel : Reprise de* l'Échange *(Mathurins).* — *M. Jean Giraudoux :* l'Impromptu de Paris. — *Reprise de* La Guerre de Troie n'aura pas lieu *(Athénée-Louis Jouvet).*

Les débuts de M. François Mauriac au théâtre étaient attendus avec la curiosité et la sympathie qu'éveillera toujours un écrivain justement admiré lorsqu'il s'engage dans une voie différente de celle où il a rencontré jusqu'ici le succès. *Asmodée*, la première pièce du nouvel auteur dramatique, ne nous a ni déçu, ni transporté : elle retient, elle intéresse vivement par les sentiments mélangés qu'elle inspire et les débats qu'elle soulève dans l'esprit. Ce sont ces complexités et ces contradictions qu'il faut tâcher de démêler.

Disons tout de suite qu'il est dès maintenant hors de doute que M. Mauriac continuera d'écrire pour la scène. Il a même fait preuve, dès cette entrée de jeu, d'une sorte d'habileté dont il pensera bientôt lui-même qu'il doit s'en délivrer pour conquérir sur ce terrain une originalité égale à celle qu'il montre dans le roman. Cela me conduit à faire cette réflexion qu'on peut considérer l'ouvrage sous deux angles différents : du point de vue du théâtre, indépendamment de la personnalité de M. Mauriac ; et du point de vue de M. Mau-

riac lui-même, de son âme, de son tourment, de son talent, indépendamment des tendances actuelles de l'art dramatique.

Du point de vue proprement théâtral, l'œuvre ne renouvelle rien et ne vient pas non plus s'insérer dans le mouvement général que l'on constate à la scène depuis bientôt vingt ans. Autrement dit, elle retarde. Elle nous ramène à la comédie bourgeoise, au réalisme, au « vérisme », et point seulement par sa donnée, par les positions et les rapports de ses personnages entre eux, mais encore par sa structure, l'enchaînement de ses scènes, imité des rythmes de la vie quotidienne, par les parties enfin du dialogue, où le sombre génie de l'écrivain ne perce pas brusquement.

Du point de vue particulier de notre connaissance de Mauriac, l'ouvrage est attachant et troublant. Il m'apparaît non pas comme une transposition (nous venons de dire que l'absence de transposition est ce qui lui donne un air un peu désuet), mais comme un essai de transfert, en bloc, sur les planches, de l'étroit et profond univers mauriacien.

Voici la demeure des « Frontenac » et du « Nœud de vipères », les larges fenêtres closes et les volets tirés à cause de la grande chaleur, et, là-bas, le soleil sur les pins. Mais la présence de tout cela s'impose à nous avec moins de force, d'intensité pénétrante que dans les romans de l'auteur, et c'était inévitable. On ne transporte pas la forêt landaise au Théâtre-Français sans que la pointe emmiellée de son parfum ne s'émousse quelque peu en route. Car c'est la transposition (j'y reviens encore) qui seule aurait eu chance de conserver, de recréer cette odeur insidieuse et son charme étouffant. Dans le miroir de la poésie, j'entends d'une poésie dramatique, les couleurs, les parfums, les sons auraient pu se ranimer, revivre, plus émouvants encore, magnifiés, ainsi que brillent les rochers et rôdent les souffles de la forêt d'Ardenne dans *Comme il vous plaira*. Mais ici l'auteur est prisonnier, victime de son dessein, qui est de rendre la réalité et rien que la réalité. Ce ne sont pas ces petites phrases qu'il s'applique à vouloir le plus ordinaires du monde, telles qu'on en dit tous les jours dans les « châteaux » des Landes à propos du temps qu'il fait, du soir qui tombe et du clair de lune, ce ne sont pas ces humbles mots, tout semblables à ceux que lui-même a prononcés ou entendus

quand il était enfant, qui auront un pouvoir magique suffisant pour opérer le miracle de la résurrection en ce désert aride qu'est un plateau de théâtre. Aussi bien nous apercevons-nous que les murs de ce hall d'entrée, si exactement reconstitué (trop exactement), avec la voûte obscure de l'escalier et la porte en pan coupé qui donne sur la salle à manger, ne sont pourtant qu'un décor de bois, et les pins, les pins chanteurs de Gascogne, ici rien qu'une image en trompe-l'œil sur une toile de fond.

Donc, privés du secours de l'incantation qui eût transformé ces choses et restitué sur un autre plan l'atmosphère propre à M. Mauriac, nous voici réduits à l'histoire qui fait le sujet du drame, dépouillée des prestiges qui l'auraient entourée dans un roman du même auteur et soumise à toutes les fatalités de la scène, à cette optique sous laquelle la réalité, dans la mesure même où l'on s'efforce de la reproduire trait pour trait, apparaît grossie, raccourcie, simplifiée.

Le mari de Marcelle de Barthas est mort, il y a huit ans, la laissant veuve à trente ans, avec quatre enfants. Nous n'en verrons que trois : Emmanuèle, l'aînée, qui a dix-sept ans, jeune fille accomplie, pieuse et charmante, un « ange blanc », qui se plie avec grâce à l'autorité maternelle, à toutes les disciplines de la bonne éducation bourgeoise, où les gammes, sous la surveillance d'une institutrice (« Mademoiselle »), tiennent une place importante dans la longueur des jours; puis une fillette de treize ans et un garçonnet de douze, très gais, très bons petits diables, comme les enfants le sont au théâtre, hélas ! avec des cris faux. (O réalité, réalité, comme tu te venges ! On a cherché la ressemblance et c'est l'artifice qui éclate.) Le quatrième enfant, un garçon de quinze ans, est actuellement en Angleterre pour la durée des vacances. La mère, suivant un usage récent, l'a « échangé » avec un jeune Anglais de bonne famille, lequel doit arriver d'un moment à l'autre. Tout cela serait clair, uni, sans mystère, et le démon Asmodée, qui s'amuse à soulever les toits des maisons pour regarder ce qui se passe à l'intérieur, ne trouverait pas dans ce logis des Landes grande matière à se réjouir s'il n'y avait « Monsieur Couture ». Blaise Couture est le précepteur des garçons. Madame de Barthas, peu de temps après son veu-

vage, l'a engagé en cette qualité, sur la recommandation de quelques ecclésiastiques. Blaise Couture, en effet, a passé par le séminaire. Mais il n'avait pas la vocation. Son caractère, au surplus, insinuant, tortueux, rebelle, inquiétait ses supérieurs. Bref, on s'est débarrassé de cet élève incommode. A présent, il fait la loi chez celle qui l'a recueilli. Nous devons accepter le fait, je veux dire les conditions dans lesquelles Couture a été agréé et le pied qu'il a pris dans la maison, car ce postulat nous est imposé dès le lever du rideau. On s'étonne un peu, néanmoins, que madame de Barthas, propriétaire d'un domaine de trois mille hectares, ce qui suppose, en province, une situation importante, des relations, etc., ait été, au moment où elle a engagé le précepteur, réduite à ce bizarre choix. Si c'était une femme étourdie, qui laisse aller les choses, on serait moins surpris. Mais c'est une créature fière, assez jalouse de ses commandements, une mère de famille soucieuse de bien élever ses enfants, une personne de devoir. Si, d'autre part, Couture était beau, l'on pourrait admettre qu'il a plu sur-le-champ. Madame de Barthas avait alors, il me semble, trente-deux ou trente-trois ans. Elle était belle. Elle l'est encore. Et quoiqu'elle soit très honnête, voire un peu rigide, sous ses airs hardis d'amazone, on pourrait croire qu'elle a pu, à son insu, céder à quelque séduction physique. Mais le précepteur paraît, et il nous faut renoncer à cette banale explication. Couture est laid. Il est pire encore : il éveille l'antipathie, au premier abord, chez tous ceux qui l'approchent. Pourtant l'homme est capable d'inspirer des passions. « Mademoiselle » s'est toquée de lui. L'envoûtement de la lande. Un soir, la malheureuse s'est offerte ou abandonnée. Bref, il l'a prise une fois, une seule fois et rejetée immédiatement. Depuis, elle souffre, tourne autour de lui, s'humilie en vain. Après une rebuffade nouvelle, ne va-t-elle pas jusqu'à vouloir lui baiser la main ? Le geste a paru excessif. A cause de l'aspect de Couture, sans doute, ou plutôt de l'acteur. Affaire de distribution. Nous y reviendrons. Le spectateur n'est pas un lecteur, il est très sensible à l'apparence corporelle. Donc le précepteur traite l'institutrice comme une chienne. Ses pensées sont ailleurs. Marcelle de Barthas en est le centre. L'aime-t-il ? A sa manière, oui, terriblement. C'est

l'âme seule, dit-il, qu'il chérit, qu'il couve, en cette jolie veuve, qui touche maintenant à la quarantaine, déjà « sur le déclin de l'âge », comme il dira brutalement à Emmanuèle au dernier acte, dans une scène atroce. Il la devine ardente sous sa réserve hautaine, tourmentée de désirs confus sous ses froideurs voulues, ses manières de dame. Car c'est une vraie dame. Autre attrait pour ce garçon de petite extrace, fils d'une femme « qui faisait des ménages » à Bordeaux. Enfin, il s'est arrogé la mission de la surveiller, de la protéger, de la sauvegarder de toute défaillance et même d'en écarter l'occasion jusqu'au seuil de la vieillesse, jusqu'à l'âge du renoncement. Quand elle se promène à cheval avec ses amis, des propriétaires du voisinage, d'inoffensifs galantins plus ou moins titrés, il enrage, il la querelle au retour et dit qu'elle se compromet. — Mais elle, objectera-t-on, elle accepte cela? — Oui, là est le point délicat, elle accepte. Dans un roman, où il eût été facile à l'auteur de s'attarder à mille nuances rompues, où le lecteur, en outre, eût été libre d'imaginer aux personnages des apparences physiques qui aideraient aux explications, cette captation progressive d'un être, facilitée encore par l'envoûtement de la lande, déjà nommé, semblerait fort plausible. Nous avons connu, en province, des situations plus singulières encore. Mais nous sommes au théâtre, et dans ce cadre fâcheux d'un théâtre réaliste où les traits, je l'ai dit, sont forcément appuyés, abrégés. A ce propos, je constate même que mon analyse n'est pas tout à fait fidèle. Ayant affaire à M. Mauriac, j'incline malgré moi à replacer les héros et le drame dans l'atmosphère romanesque, à les montrer tels qu'ils se fussent présentés dans un livre. Je leur prête des justifications qu'ils n'ont pas toujours le temps d'avoir sous les perspectives ramassées du théâtre. Mais il m'a semblé que le public, réagissant plus naïvement au spectacle, à l'impression directe que le drame produisait sur lui, manifestait par quelques murmures que la tolérance de madame de Barthas à l'égard de ce rustre cauteleux, devenu son tyran domestique, passait les bornes de la vraisemblance. L'auteur indique pourtant les origines de l'ascendant que le précepteur a pris sur la veuve et les voies par où cette influence a progressé. Un attachement exclusif, un

dévouement jaloux, même de la part d'un homme laid, peuvent ne pas laisser une femme insensible, surtout lorsqu'elle vit à la campagne dans un grand isolement. Ils la toucheront d'autant plus que cette laideur est rassurante pour son honnêteté. L'indulgence qu'elle accorde à ce sentiment passionné ne lui fait courir, pensera-t-elle, aucun risque. Dans cette ardeur sourde, diffuse, que la présence de Couture répand autour de madame de Barthas, et qu'il ose exhaler en conseils, en exigences, en reproches dès qu'ils sont tête à tête, la veuve puise un réconfort ; elle s'y réchauffe comme à quelque reflet lointain, absurde, ridicule et doux de ce grand foyer qu'on appelle l'amour, dont le sort l'a séparée autrefois brusquement. Et il y a encore autre chose : ce Couture, sournois, despotique, parle le langage de l'âme. Il n'a que rancune pour les prêtres, mais ils lui ont enseigné leur art de confesser les cœurs et de les diriger. C'est en cela que les « anges noirs » sont dangereux : ils usent des mêmes termes, des mêmes pressions, des mêmes enveloppements que les serviteurs de Dieu. Cependant, Couture n'est « ange noir » qu'à moitié. Il ne cherche pas à perdre Marcelle de Barthas, au sens théologique du mot, à la damner. Son but est, si l'on peut dire, moins désintéressé. Non qu'il semble cupide, mais il est avide de domination, de possession, charnelle de surcroît, pour sceller sa prise, mais spirituelle principalement, car, dans le mal même, il n'y a de profondeur que spirituelle.

D'aucuns penseront que je glisse, de nouveau, sur la pente du roman, que je sors de la pièce. J'y reviens. Harry Fanning, l'hôte annoncé, arrive. Il tombe là comme un caillou dans une eau dormante. Floc ! On s'attendait à voir apparaître un garçon de quinze ans. Il en a vingt. Stupeur. Mais il est beau, aimable, franc, cordial. Il fait, dès le premier soir, la conquête des enfants. Il plaît à tous, sauf au précepteur, bien entendu, qui flaire le péril. Cet imbécile d'Anglais, avec sa jeunesse rayonnante, sportive, sa santé, sa vitalité, son perpétuel besoin de mouvement, ne peut apporter que le trouble dans la maison, dissiper l'enchantement affreux qui pèse sur madame de Barthas, délivrer cette Andromède, peut-être. Le monstre qui l'a enchaînée ne s'y trompe pas. Il représente à sa prisonnière

qu'elle ne peut décemment garder sous son toit un garçon adulte. Puisqu'il y a eu confusion sur l'âge, elle doit inviter le voyageur à partir. Madame de Barthas promet mollement de le faire. Mais au lieu de cela, elle flirte avec Harry. Le précepteur, qui les épie dans la salle à manger obscure, s'évanouit. La carrure de l'interprète nous préparait d'autant moins à cette syncope que les syncopes dues à un choc moral sont assez rares chez les hommes, en dehors d'une faiblesse physique caractérisée. L'erreur de « distribution », ici encore, apparaît flagrante. A l'acte suivant, c'est Couture lui-même qui, dans une scène très bien menée, obtient de Fanning qu'il s'en aille. Mais Andromède, de plus en plus conquise par la blondeur, la fraîcheur rose et vigoureuse du Persée britannique, s'oppose à ce départ et, se libérant elle-même de ses chaînes, renvoie le monstre à ses études. Hélas ! simple velléité. Bientôt le tortionnaire est supplié de revenir. C'est que la situation a changé. Le jeune homme, las de son flirt avec la beauté mûre, est tombé amoureux d'Emmanuèle ; et l' « ange blanc » qui, la veille encore, semblait promise au cloître, détourne ses yeux du ciel pour les reporter avec extase sur ce gentil garçon. Le curé du village, qui sait que les voies du Seigneur sont nombreuses et cachées, se refuse à intervenir. Seul Couture, avec son autorité onctueuse, sa façon de parler aux âmes, peut mettre barre à cela. — A quoi ? — Mais à cet amour, à ces fiançailles, dont madame de Barthas est ulcérée. Seulement, Couture est prompt à saisir la vérité : la mère est jalouse de la fille. Les raisons qu'elle allègue contre ce projet de mariage (qu'Harry est étranger, qu'il est protestant) ne servent qu'à couvrir (à ses propres yeux, peut-être) le dessous du jeu, le crime qu'elle médite et pour l'exécution duquel il lui faut un complice : empêcher son enfant d'être heureuse avec cet Harry. Si Couture déjoue le calcul de la veuve, ce n'est pas que lui ferait peur un crime quelconque dont il profiterait, mais il voit son intérêt plutôt dans une union qui le débarrassera de Fanning et, par surcroît, d'Emmanuèle. Il manœuvre en ce sens et précipite les fiançailles. Bientôt Marcelle de Barthas restera seule au logis (car les autres enfants aussi, quelque jour, s'en iront), seule, tête à tête avec « monsieur Couture ». Persée, abandonnant Andromède à son sort, regagne son île

brumeuse avec sa petite nymphe landaise. C'est la victoire du monstre.

D'aucuns, à propos d'*Asmodée*, ont prononcé le nom de Paul Hervieu. Le rapprochement ne me paraît pas juste. Les théorèmes dramatiques de Paul Hervieu ne ressemblent nullement à cet ouvrage complexe, riche de sous-entendus, et où c'est moins l'esprit de géométrie qui domine que l'esprit de finesse. On songe plutôt à Henry Bataille, qui, lui aussi, savait sa province et était curieux d'âmes et de cas singuliers. En outre, la dramaturgie de M. Mauriac dans *Asmodée* (à laquelle je suis certain qu'il ne se tiendra pas) est exactement celle de Bataille. Inutile d'ajouter que M. Mauriac écrit mieux et qu'il a plus de goût. On a dit encore que Harry Fanning était un personnage de Francis de Croisset, et, cette fois, je souscris au jugement. Le jeune Anglais bavard d'*Asmodée* n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans la pièce. C'est même, dans l'ouvrage, le seul rôle « littéraire ». Que ce scholar a de culture, de sensibilité raffinée, de trouvailles d'expression ! Il est doué pour écrire. Il écrira. C'est un Charles Morgan à vingt ans. Toutes mes préférences vont au personnage d'Emmanuèle. Je signale en particulier deux petites scènes admirables : la scène où Emmanuèle cherche à apitoyer le monstre en faveur de « Mademoiselle » et la scène, plus touchante encore, où Emmanuèle s'efforce de consoler son institutrice. Les intuitions d'une âme virginale devant ce monde obscur du péché, qu'elle ignore, mais soupçonne vaguement, sa compassion infinie pour des tortures incompréhensibles dont l'origine lui échappe, cette audace d'enfant innocente, qui la pousse à intercéder entre le bourreau et la victime, entre l'homme pervers et la fille coupable, tout cela est d'un prix exceptionnel — au théâtre surtout. J'ai dit en commençant qu'*Asmodée* ne renouvelait rien à la scène. Pourtant, ces courts passages rendent un son nouveau. J'ai cru entrevoir, à ces moments-là, dans une pure lumière, l'enrichissement que M. Mauriac pourrait apporter à l'art dramatique, lorsqu'il se sera dégagé de ses entraves. A la fin de la pièce encore, lorsque Marcelle de Barthas avoue son dépit, sa haine, sa furie intérieure, le cadre de la comédie bourgeoise a craqué tout à coup, le ton s'est élevé au tragique, un écho du « C'est Vénus tout entière... »

a retenti lointainement dans l'air. La voie est là, M. Mauriac.

La mise en scène de M. Jacques Copeau est un modèle de compréhension, un bel exemple de cette imagination psychologique dont le propre est de porter le jeu fourré des sentiments sur le plan visuel. L'interprétation appelle de sérieuses réserves en ce qui concerne le personnage de Couture. Le robuste talent de M. Ledoux n'est pas ici en cause. Il joue avec art, avec intelligence, mais il ressemble dans ce rôle à un ancien valet de charrue devenu surveillant d'internat. Il rend ainsi le personnage d'autant plus difficile à accepter au théâtre que madame Rouer (madame de Barthas) passe un peu les bornes des élégances provinciales. J'entends bien que Couture est laid. Mais il y a des laideurs qui peuvent troubler une femme. Ce sont les laideurs taurines (type Mirabeau, Danton), qui n'avaient pas place ici, ou bien les laideurs mêlées d'une langueur fiévreuse (compatible avec la syncope de la fin du II). Mademoiselle Casadesus donne l'impression d'un véritable « ange blanc », ce qui est diablement méritoire. M. Martinelli se tire avec esprit de sa propre faconde. J'espérais qu'en route il perdrait un peu de son accent. Mais les accents de théâtre sont incorrigibles. A la fin des vacances, Fanning n'a fait aucun progrès. Mademoiselle Barreau (l'institutrice) a de la tenue, comme il se doit, dans un rôle bien pénible. M. Dessonnes ressemble plutôt à un premier vicaire de la cathédrale de Bordeaux qu'à un curé des Landes. Et il y a encore les enfants que je laisse à leurs cris.

*
* *

Le triomphe obtenu il y a deux ans par *Elizabeth, la femme sans homme*, nous avait causé le plus vif plaisir. Il est dommage que les réserves que nous avions cru cependant devoir faire, au sujet de certains défauts qui, selon nous, étaient sensibles dans l'ouvrage, trouvent aujourd'hui à s'appliquer plus fortement encore dans la seconde pièce de M. André Josset : *les Borgia, famille étrange*. Nous avions noté quelque lenteur, dans la première partie, tout au moins, d'*Elizabeth*, et, dans l'ensemble, le caractère un peu court de la psycho-

logie. Mais la vigueur de l'enchaînement dramatique, surtout dans la seconde partie, avait emporté notre adhésion, en même temps que justifié l'enthousiasme du public. Dans *les Borgia*, le rythme lent et le trait simpliste ont reparu, mais il a manqué, cette fois, la puissance qui, brusquement, secoue la torpeur, précipite l'action et masque la naïveté. Comme la pièce languit, tout loisir nous est en outre laissé de considérer l' « écriture » : celle-ci est visiblement, trop visiblement soignée, elle abonde en images dont pas une seule n'est inventée. Bref, un drame romantique (puisque la psychologie est sommaire) et romantique sans style. Qu'est-ce donc qui reste? Un ouvrage scolaire. Ce fut un grand désenchantement.

Nous l'avons dit souvent : le pittoresque a épuisé son attrait dans la pièce historique ; la magie même du style ne suffirait point à rénover le genre. Cette magie, Hugo la possédait. Qui peut ambitionner de surpasser Hugo dans l'art verbal? Pourtant, son théâtre a beaucoup vieilli, certaines parties en sont même tout à fait mortes. Donc c'est d'un autre biais que le renouvellement peut être tenté. J'estime qu'il peut l'être par l'étude des caractères, par la psychologie. De ce côté, l'horizon est ouvert, il est immense, mais toutes les autres voies sont barrées.

L'auteur des *Borgia* nous dira que c'est précisément en psychologue, voire en psychiâtre, qu'il a abordé son sujet. Telle fut, je n'en doute pas, son intention. Elle apparaît en certains passages (d'ailleurs moins parce qu'elle s'affirme que parce que nous avons tendance à nous demander où elle se cache, M. Josset, dans ses « avant-première », nous ayant prévenus de son dessein). Mais le dramaturge n'a pas réussi à exprimer ce qu'il avait entrevu ou supposé. Au théâtre, il n'y a qu'une seule manière de vérifier une hypothèse : c'est d'obliger le public à l'admettre pour vraie. L'expérience scientifique cherche sa preuve dans la réalité ; l'expérience dramatique cherche la sienne dans l'illusion collective des spectateurs. M. Josset n'est pas parvenu à créer cette illusion. Il a rêvé d'une Lucrèce innocente, victime d'un double amour incestueux, l'un, conscient et hurlant, celui de son frère César, l'autre, inconscient et refoulé, celui de

son terrible père, le grand pape Alexandre VI. Les explications ne manquent pas, criées par un César lycanthrope, qui marche les bras ballants devant lui, de la façon dont les kanguroos portent leurs pattes antérieures ; ou bien sifflées entre les minces lèvres railleuses d'un Malatesta ; ou encore distillées goutte à goutte par la voix feutrée d'un Niccolo. Mais une explication est toujours extérieure à son objet ; donc celles-ci sont extérieures au drame qui se joue dans les âmes, à la psychologie des personnages. De sorte que tout cela nous semble irréel, artificiel et gratuit. Nous n'y croyons pas une minute. Nous ne voyons que de beaux décors, de superbes costumes et de magnifiques attitudes, parfois, quand c'est M. Squinquel, en souverain-pontife, le camail pourpre aux épaules, qui s'avance sur les degrés.

*
* *

La Compagnie Pitoëff, aux Mathurins, nous a offert le trop rare plaisir d'entendre, à la scène, un texte de M. Paul Claudel, pieusement dit, selon les plus pures traditions du drame claudélien, qui est d'essence proprement liturgique. Il me souvient d'avoir vu représenter *l'Échange*, au Vieux-Colombier, durant la première saison qui suivit la fondation de ce théâtre par Jacques Copeau. C'était en 1914, à la veille de la guerre. Copeau lui-même interprétait Thomas Pollock Nageoire, et le rôle de Louis Laine était tenu par Charles Dullin, lequel, avec sa chemise rouge, sa face triangulaire et son œil aigu, ressemblait à un Indien Sioux.

Du point de vue dramatique, *l'Échange* n'est peut-être pas la meilleure pièce de M. Claudel. La péripétie, réduite aux ressorts les plus simples, semble, en dépit de ses violences finales, quelque peu submergée sous le débordement lyrique. Les morceaux s'y déploient sans souci du *tempo* scénique, selon les seules lois du poème. Les rythmes du verset y appellent la déclamation plutôt que le jeu, le récitant plutôt que l'acteur. C'est ce qu'ont parfaitement compris madame Pitoëff, M. Pitoëff et M. Salou (qui étaient respectivement Marthe, Laine et Pollock), et ce que madame Eve Francis, interprète savante

de l'œuvre claudélienne, a illustré, une fois de plus, en Lechy Elbernon.

L'influence de Walt Whitman, si puissante sur M. Claudel à ses débuts, est encore sensible ici dans la façon dont les rameaux secondaires du développement verbal s'insèrent sur les maîtresses branches et dans la luxuriance de la végétation lyrique, laquelle souvent procède par longues énumérations. Le personnage de Louis Laine est même tout entier d'inspiration whitmanienne. C'est l'aventurier, le citoyen de « toute la terre », qui porte en sa conscience, à chaque minute, le sentiment de l'heure qu'il est et du temps qu'il fait sous toutes les latitudes. Il aspire à vivre toutes les vies : « Je voudrais être menuisier... Je voudrais être conducteur de diligence en Californie... » Le destin de l'homme ne lui suffit même pas : « O je voudrais être comme un crapaud dans le cresson quand brille la lune sereine. » Ne croirait-on pas entendre un écho du bon Walt, de ses salutations au Monde? Et Marthe, dite « Douce-amère », est la femme des vieux pays, pas seulement de la France, mais d'Europe, une sœur de la Solweig d'Ibsen, la fileuse au foyer, l'image de la fidélité. Pollock : l'oncle Sam, type éternel, sommaire et toujours vrai. Enfin, la figure de Lechy apparaît aujourd'hui comme une transition entre la femme fatale des romantiques et la « vamp » du film muet.

Le poète sublime des *Grandes Odes* et du *Cantique du Rhône* et de *Cette heure qui est entre le Printemps et l'Eté* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, honneur du langage français, s'annonce déjà dans ces passages de poésie substantielle qui déplacent beaucoup d'air, pareils aux migrations d'énormes oiseaux.

*
* *

Étant tout ensemble auteur, critique et mari d'une comédienne, laquelle fut même, un certain temps, directrice d'une scène parisienne, peut-être ne suis-je pas trop mal placé pour juger l'*Impromptu de Paris*, du quadruple point de vue d'où l'esprit ironique de M. Jean Giraudoux a choisi de considérer le théâtre.

M. Giraudoux a puisé dans ce fonds commun qui compose

l'esprit et les mœurs des coulisses. Les façons de penser et de sentir en usage dans ce gentil milieu lui ont fourni la plupart de ses thèmes. Chacun est devenu un sujet de développement, et c'est là, dans l'amplification lyrique des thèmes communs, que l'originalité de l'écrivain reparaît, avec ses pointes, ses saillies, ses ruades lâchées au travers des guirlandes. Cependant, le jeu reste concerté. Il suffit d'en sonder attentivement les rythmes, pour découvrir la raison de cette froideur. Chaque développement est d'un tissu continu, d'une seule pièce, composé comme un discours français et comme une conférence. Ce n'est, semble-t-il, qu'après coup que M. Giraudoux a partagé les paragraphes entre plusieurs voix. Il arrive, d'ailleurs, à la scène, que la mimique des récitants souligne (inconsciemment peut-être, imprudemment tout au moins) le procédé. Quand un acteur a fini de réciter son texte, il se tourne légèrement vers le camarade qui doit le relayer, comme pour lui dire : « A toi, mon vieux ! » Et l'autre continue la tirade dans le même mouvement. Et ainsi du suivant. Tout ce qui, dans la bouche de M. Jouvet et de M. Renoir, a trait à leur expérience personnelle de directeurs, au public, à l'aspect, l'humeur des salles, à la durée des pièces est charmant. Quand la satire emprunte ensuite des voix moins autorisées, on assiste à un curieux phénomène de transposition. La dialectique de M. Giraudoux, sur les lèvres de comédiens qui la présentent comme l'expression de leur propre pensée, devient d'une fausseté incroyable, d'un pédantisme inouï... Comprenez-moi bien. Ce ne sont pas les idées en soi qui produisent cette impression, mais le fait qu'elles sont développées par de braves gens incapables de leur prêter cette forme subtile et qui y ajoutent tout autre chose qu'un surcroît de subtilité : une solennité présidentielle, un poids sacerdotal, une emphase noblement contenue, une satisfaction rayonnante d'avoir à tenir, comme étant de leur cru, des propos si intelligents. Un M. Boverio, entre autres, est du plus haut comique, en Boverio giralducien, enseignant et remontrant. A ces moments-là, l'objet de la satire se déplace et l'on se demande si M. Giraudoux n'a pas joué un tour de sa façon à la troupe de l'Athénée.

Les balles de terre cuite lancées aux critiques ne sont pas

meurtrières, mais on peut s'étonner que M. Giraudoux ait éprouvé le besoin de tourner sa sarbacane de ce côté. Il oublie combien la critique l'a servi, car, quoiqu'il dise, le plaisir que procure une pièce n'est pas toujours aussi simple qu'une odeur de rose. Et cela est surtout vrai de son propre théâtre, dont les parfums sont un mélange qui, pour être pleinement goûté, ne pouvait que gagner à l'analyse. Que devons-nous croire? Que M. Giraudoux accepte les éloges comme dus et n'admet aucune réserve? Il fait dire par ses acteurs que la critique a soutenu le bon théâtre (c'est le seul satisfecit qu'il lui accorde, en passant), mais qu'elle n'a pas assez combattu le mauvais théâtre. Il ne lui suffit donc pas d'avoir du succès, il faut encore que disparaissent ceux qui, selon lui, ne méritent pas d'en avoir. Ah! que cet *Impromptu* révèle de choses sur un caractère!

Une reprise de *la Guerre de Troie n'aura pas lieu* venait ensuite. Décors et costumes nouveaux, en vérité pas très heureux. Pourquoi ces étoffes noires? Et pas seulement chez les Troyens, mais chez les Grecs aussi! Cassandre aurait dû porter le deuil en rouge, si tout l'Orient est en noir. Le maillot flamboyant d'Iris est à faire peur. L'œuvre, dans ses meilleures parties, reste magnifique. Elle le restera longtemps — je le jurerais par ma barbe! Les sommets (première scène entre Hector et Andromaque, discours aux morts, scène entre Ulysse et Hector) sont du Giraudoux dépouillé, le plus beau, le plus rare, l'égal des plus grands. Mais attention, monsieur Jouvet! Exception faite pour M. Renoir dans Ulysse (et pour madame Solange Sicard dans Hécube) on ne parle plus à l'Athénée, on chante. Vous, le premier. Est-ce au Conservatoire que vous avez attrapé cela?

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Dès le début de décembre des dispositions plus satisfaisantes ont paru prévaloir sur le marché. Timidement, il est vrai ; mais peut-être, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Depuis trop longtemps les déconvenues ont été si fréquentes et si douloureuses qu'il convient, désormais, d'être prudent, même à l'excès.

Il apparaît, cependant, de divers côtés, des signes encourageants.

Notons, d'abord, le retour sur le marché d'une aisance monétaire que traduit le taux de l'argent à court terme (2 p. 100 pour les reports au Parquet, 6 1/2 p. 100 en coulisse, à la liquidation de fin novembre) ce qui ne provient pas seulement du volume modéré des positions engagées, mais aussi de l'abondance avérée des capitaux mis par leurs détenteurs à la disposition de la Bourse. D'autre part, on constate depuis plusieurs semaines un réveil symptomatique des émissions privées — en actions ou en obligations — que ne paraissent pas gêner les opérations de l'État. Il est infiniment à souhaiter que ce mouvement puisse se développer. Un très grand nombre de nos entreprises industrielles ont besoin de réapprovisionner leur trésorerie soit pour assurer la reconstitution normale de leurs stocks, soit pour renouveler ou développer leur outillage. S'il leur est possible, dans l'année qui va venir, de faire appel avec succès à des capitaux nouveaux ce sera un échelonnement de précieuses possibilités d'activité pour le marché boursier.

Le retour vers l'Europe des capitaux quittant les États-Unis constitue, à cet égard, pour la France, une coïncidence heureuse. A notre tour nous pourrions leur offrir un refuge satisfaisant pour peu que, du côté politique, certains dangers soient écartés ou certaines appréhensions paraissent s'éloigner. La récente confirmation, à Londres, de la concordance de vues des Gouvernements anglais et français, ainsi que le vote rapide du Budget de 1938 (il convient de souligner que la Chambre a adopté à l'unanimité, les charges de la Défense Nationale) nous ont déjà apporté, à ce sujet, une impression réconfortante. Le

rapatriement des capitaux, ou l'apport de capitaux étrangers, trouveraient certainement chez nous des emplois intéressants en ramenant, à notre Bourse, une période de saine et fructueuse activité.

Ne comptons point, toutefois, sur un vigoureux entraînement des transactions boursières. Le temps du choc psychologique, dont on a si souvent parlé dans le passé, est révolu. La gestion d'un portefeuille de valeurs devra être, désormais, et pendant longtemps, sans doute, minutieuse et attentive, toujours prête aux modifications que des circonstances inattendues peuvent imposer. Il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer les soubresauts récents de la Bourse de New-York.

On signale de divers côtés un certain ralentissement de l'activité industrielle et commerciale en France. Cependant, des entreprises industrielles de qualité qui tiennent leurs assemblées annuelles en cette fin d'année n'hésitent pas à accroître un peu leurs répartitions précédentes. D'autre part, il semble que les prix des métaux et matières premières ont tendance à réagir contre la régression des six derniers mois. Le Comité international du caoutchouc vient, d'ailleurs, de réduire le tonnage des exportations autorisées. On pense que les producteurs de cuivre ne tarderont pas à prendre des mesures analogues.

Bref, un peu partout, sous des influences diverses, les marchés ayant été assainis au courant de cette année, il semble qu'ils puissent envisager, progressivement, désormais, de meilleures perspectives et que les capitaux en y opérant judicieusement auront, dans les jours proches, plus de chances de satisfaction que de risques de déception.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1937

		Pages.
JULES CAMBON	La Paix (Notes inédites - 1919)	5
ANDRÉ BELLESSORT	Eugène Sue	39
GEORGES DUHAMEL	Les Maîtres. — Fin	65
GEORGES IMANN	Marseille et la Commune	109
JEAN FONTENOY	La Guerre en Chine	138
EDGAR NEVILLE	Eté madrilène	154
MAURICE CAULLERY	L'Embryologie expérimentale	176
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	196
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	208
* * *	Les Elections cantonales	216
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Hollande	223

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1937

GEORGES GOYAU	Thiers contre les Instituteurs	241
PAUL CLAUDEL	Trois petits Poèmes d'Automne	264
ARMAND LUNEL	Jérusalem à Carpentras. — I	270
JOHN MIDDLETON-MURRY	Katherine Mansfield	292
XAVIER DE LIGNAC	Enquête sur la Jeunesse	328
JEAN MARIOTTI	Le Conte de la Tourterelle	351
W. DRABOVITCH	Le Régime de l'U.R.S.S.	390
ROBERT DREYFUS	Un Conservateur hérétique	408
F.F. LEGUEU	Expériences financières	432
ROGER VERCEL	Automne sur le Fjord	443
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	455
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	463
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	475

LIVRAISON DU 1er DECEMBRE 1937

		Pages.
MAURICE BARRÈS	Mes Cahiers (1914). — I.	481
GEORGES OUDARD	Retour d'Espagne	504
Mme St-RENÉ TAILLANDIER	Madame de Sévigné chez Elle	528
JACQUES ROUVIER	La France se ruine	561
ARMAND LUNEL	Jérusalem à Carpentras. — Fin	583
ROLAND DE MARÈS	Le Problème belge	610
ANTONIO ESPINA	Luis Candelas	621
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique à l'Exposition	641
ROBERT DE SMET	Le Théâtre en Angleterre	658
FRANÇOIS LEUWEN	Automne politique	675
MARCEL THIÉBAUT	Trois Romanciers étrangers	685
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris et d'ailleurs	701

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1937

PAUL VALÉRY	Mémoires d'un Poème	721
PAUL REYNAUD	Perspectives financières de 1938	750
MAURICE BARRÈS	Mes cahiers (1914). — Fin	765
G. MARAÑON	En marge de la Guerre civile espagnole	799
LOUIS FRANCIS	Hassan. — I	818
JEAN FRAISSINET	La Grande Pitié de notre Marine marchande	843
HENRI FAUCONNIER	Noël Malais	856
ANDRÉ THÉRIVE	Visite aux Musulmans d'Europe	879
JEAN POMMIER	Un Cours de Sainte-Beuve	901
GÉRARD BAUËR	Réceptions académiques	916
ALEXANDRE ARNOUX	Le Cinéma	923
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	934
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	943

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN et BOUTELLEAU, ÉDITEURS, PARIS

PRIX FEMINA

RAYMONDE VINCENT

Campagne

roman

Voici un livre qui, pour la douceur du ton et l'ampleur des horizons moraux et rustiques, égale, s'il ne la dépasse, Maria Chapdelaine.

LÉON DAUDET.
de l'Académie Goncourt.

Un tel livre devrait être répandu par milliers dans nos villages. Le lire au fond d'une ville, c'est avoir le sentiment du paradis perdu.

EDMOND JALOUX,
de l'Académie Française.

CHARLES MORGAN

SPARKENBROKE

roman

LOUIS BROMFIELD

LE CAS DE
MISS ANNIE SPRAGG

roman

JACQUES CHARDONNE

L'AMOUR

C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR

1 vol. éd. ord. . . . . **15** fr. | Relié suédine . . . . . **25** fr.

" ... C'est un ouvrage puissant et magnifique,
très probablement
un chef-d'œuvre "

Voilà ce qu'écrit ANDRÉ THÉRIVE *dans* " LE TEMPS " *sur*

SERVITUDE HUMAINE

(Texte français de Mme E.-R. BLANCHET)

de

SOMERSET MAUGHAM

LES ÉDITIONS DE FRANCE, 20, avenue Rapp, PARIS-VIIe - Ség. 92-80 et 92-81

Un volume in-8° de 612 pages. .. .. **30** francs

CHEMIN DE FER DU NORD
CHEMINS DE FER BRITANNIQUES

vers l'ANGLETERRE...

— — Service de jour — —

par BOULOGNE ou CALAIS **1** HEURE de TRAVERSÉE

— — Service de nuit — —

Train - ferry Paris - Nord à Londres
par
DUNKERQUE - DOUVRES
Voitures-lits première et deuxième classes

Billets à prix réduits délivrés tous les samedis et lundis, valables **17 jours**.
Billets directs de fin de semaine,
de **Paris-Nord** à **Londres**, valables du **vendredi** au **mardi** inclus.
(Sans passeport pour les sujets français, belges et britanniques.)

RENSEIGNEMENTS ET BROCHURES :

CHEMINS DE FER BRITANNIQUES
12, boulevard de la Madeleine, à Paris.
(Téléphone : Opéra 01-64.)

CHEMIN DE FER DU NORD
SERVICE DE LA PUBLICITÉ
18, rue de Dunkerque, à Paris.
(Téléphone : Trudaine 99-40, Poste 53.)

CHEZ PLON

MARC CHADOURNE

DIEU CRÉA D'ABORD LILITH

" Femmes, l'homme et le roi,
tremblez et songez bien
A la sombre Lilith,
femme née avant Ève... "
VICTOR HUGO *(La fin de Satan).*

Édition ordinaire.. .. .. **16 fr. 50**
Édition " La Palatine ",
sur Alfa .. .. **30 fr.**

PH. BUNAU-VARILLA

DE PANAMA A VERDUN

MES COMBATS POUR LA FRANCE

In-16 avec 7 gravures hors
texte et 8 fac-similés .. .. **20 fr.**

COLLECTION " PRÉSENCES "

LES JUIFS

par

PAUL CLAUDEL, R. P. BONSIRVEN, ANDRÉ SPIRE, R. MONTAGNE, RENÉ SCHWOB, G. CATTAUI, Lt.-Cl E. MAYER, D. DE ROUGEMONT, R. DUPUIS, R. POSTAL, SIMON LANDO, JACQUES MARITAIN.

6e cahier de la Collection
" Présences ".. .. .. **20 fr.**

ERNST ERICH NOTH

LA VOIE BARRÉE

traduit de l'Allemand par A.-E. SERNIN

Un livre franc, douloureux, impartial
sur la tragédie allemande
.. . et contemporaine . ..

Collection " Feux croisés ". **20 fr.**

DU MÊME AUTEUR :

Un homme à part .. .. **15 fr.**
L'enfant écartelé .. .. **15 fr.**

JÉROME ET JEAN THARAUD

ALERTE EN SYRIE

La France se laissera-t-elle
mettre à la porte de la Syrie?

In-16 avec une carte
dans le texte. .. .. .. **16 fr. 50**

FRÉDÉRIC A. CHASSERIAU

MES SOUVENIRS SUR PIERRE LOTI ET FRANCIS JAMMES

In-8° écu avec 8 gravures
hors texte. .. .. **12 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

ÉTRENNES 1938

Albums "Pour nos Enfants"

NOUVEAUTÉS

• • •

Louis BATIFFOL

HENRI DE BÉARN

ROI DE FRANCE

Illustrations de CARLEGLE

• • •

Mme SAINT-RENÉ-TAILLANDIER

LA FONTAINE

Illustrations de MAURICE LALAU

• • •

Paul GÉRALDY

CLINDINDIN

Illustrations d'ANDRÉ HELLÉ

Chaque album, format 20 × 26, cartonné, dos toile, pages de texte abondamment illustrées en plusieurs couleurs . .. . 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

Albums " POUR NOS ENFANTS "

Déjà parus dans cette Collection :

OCTAVE AUBRY
Le Roi de Rome.
Illustrations de CARLEGLE.

ANDRÉ DEMAISON
Bêtes sur la Terre et dans le Ciel.
Illustrations de MARIETTE LYDIS.

COLETTE YVER
Histoire de Jeanne d'Arc.
Illustrations de MIRANDE.

Le Cardinal A. BAUDRILLART
La Grande et Belle Histoire de la Première Croisade.
Illustrations de D. CH. FOUQUERAY.

ÉMILE MAGNE
Au Temps du Grand Roi.
Illustrations de CARLEGLE.

ANDRÉ LICHTENBERGER
Angomar et Priscilla.
Illustrations de MARIETTE LYDIS.

THÉRÈSE LENOTRE et G. LENOTRE
Un Voyage à Paris sous Louis XVI.
Illustrations de CARLEGLE.

PIERRE MILLE
Line en Nouvelle-Calédonie.
Illustrations d'ÉDY LEGRAND.

JACQUES BAINVILLE
Les Étonnements de Michou.
Illustrations d'ALAIN SAINT-OGAN.

Beaux albums en couleurs,
32 pages de texte et gravures, sur beau papier. Format 20 X 26.
Couverture en couleurs, cartonnée, dos toile, avec couvre-livre en couleurs.

Prix : **15 francs.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		50 fr.	95 fr.	180 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	72 fr.	140 fr.	270 fr.
	Autres pays	95 fr.	185 fr.	360 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte pas même 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa présentation et la qualité de ses lecteurs

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Vient de paraître :

MARCEL DUTHEIL. — **La Population allemande.** Les variations du phénomène démographique allemand. Leur influence sur la civilisation occidentale ..... 25 fr.

1850-1950. Où va l'Allemagne ?

ED. FOLLIET, docteur en droit, professeur à l'Université de Genève et à l'Institut des Hautes Etudes Commerciales, avocat au barreau de Genève, expert-comptable A.S.E. — **Le Bilan dans les sociétés anonymes** au point de vue juridique et comptable ..... 100 fr.

Savoir établir un bilan. Savoir lire un bilan. Une étude complète de toutes les questions comptables et juridiques, par un spécialiste du droit des sociétés, qui est à la fois un expert en matière de bilan et un homme d'affaires.

ROBERT BLEICHSTEINER, professeur à l'Université de Vienne, conservateur du département asiatique au Musée d'Ethnographie. — **L'Eglise Jaune**..... 36 fr.

« Il s'est constitué, entre les grandes chaînes de montagnes et les déserts de l'Asie, un empire spirituel, en son genre unique au monde : c'est le vaste domaine des lamas. » *Herder.*

H. G. CREEL, chargé de cours d'histoire et de langue chinoises à l'Université de Chicago. — **La Naissance de la Chine.** La période formative de la civilisation chinoise, environ 1400-600 avant J.-C. Préface de Carl Whiting Bishop, conservateur du « Smithsonian Institute » à Washington..... 42 fr.

Le premier ouvrage sur la préhistoire de la Chine basé sur les fouilles archéologiques et la découverte des os divinatoires.

C. L. WOOLLEY et T. E. LAWRENCE. — **Le Désert de Sin.** Introduction de Sir Frédéric Kenyon ..... 42 fr.

L'exploration, par le colonel Lawrence et par le professeur Woolley du désert qui sépare la Palestine de l'Egypte au nord du Sinaï.

EUGÈNE TARLÉ, professeur d'histoire moderne à l'Université de Léningrad et à l'Université de Moscou. — **Napoléon**..... 45 fr

Une biographie nouvelle de Napoléon par le célèbre historien de Leningrad.

JACOB S. MINKIN, docteur ès lettres hébraïques. — **Hérode, roi des Juifs**.... 25 fr.

« Un monarque de génie. mais un personnage odieux par les crimes qu'il commît. »

SIR GALAHAD. — **Byzance** ..... 30 fr.

L'histoire, les mœurs, les coutumes de Byzance, qui fut pendant mille ans le centre de la civilisation du monde.

BERTITA HARDING. — **La Toison d'Or.** Histoire de François-Joseph et d'Elisabeth d'Autriche ..... 25 fr.

Toutes les « royales tragédies » de la maison de Habsbourg.

WALTHER PAHL. — **Les Routes aériennes du globe**..... 36 fr.

L'importance des transports aériens dans la vie économique mondiale.

Dr. HERBERT H. GOWEN, professeur de langues et de littératures orientales à l'Université de Washington. — **Histoire de l'Asie**..... 33 fr.

« Napoléon a dit : « l'Europe est une taupinière ; il n'y a eu de grandes guerres » et de grandes révolutions qu'en Asie ». C'est dire l'intérêt de l'Asie, le plus grand et le plus mystérieux des habitats humains. » *L'Illustration.*

KLÉBER HAEDENS

—

L'ÉCOLE des PARENTS

18 francs.

Récents succès :

M. RUÉ — Jours Nouveaux
F. LE JEMTEL — Terre sucrière
J. MARTEAU — Pont tournant
J. JENSEN - Histoire du Himmerland
G. AUGSBOURG — Vie de Lifar, en images

PRIX GONCOURT

CHARLES PLISNIER

FAUX PASSEPORTS

20 francs.

—

MARIAGES

27 francs.

ÉTIENNE HUYARD

—

L'AFFAIRE FOUQUET

24 francs.

CHARLES DU BOS

—

APPROXIMATIONS

VIIe Série

35 francs.

ÉDITIONS CORREA
8, rue Sainte-Beuve, PARIS

a REVUE DE PARIS *publiera en 1938 :*

ouvenirs de Belgique et de Russie
par Paul DE LABOULAYE,
ambassadeur de France.

Lettres de Gambetta
ésentées par D. HALÉVY et E. PILLIAS.

La Jeunesse de Louis XIV
par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

L'Abbé de Pure
par Emile MAGNE.

Caroline de Brunswick,
la Reine offensée,
par Georges IMANN.

Mémoires de Mme Cornu
présentés par M. EMERIT.

Le Système de Versailles
par Jacques ROUJON.

La naissance du boulangisme
par Adrien DANSETTE.

Idéologie de la Commune de 1871
par Robert DREYFUS.

L'Œuvre de Napoléon à Ste-Hélène
par Ernest D'HAUTERIVE.

Lettres d'amour de madame de la Popelinière au duc de Richelieu,
présentées par Pierre GAXOTTE.

s études politiques et économiques de MM. P.-E. Flandin, Paul Reynaud, Francois Piétri, François Leuwen, André Siegfried, Jean Mistler, Ed. Giscard d'Estaing, F.-F. Legueu, Jacques Rouvier, Roland de Marès, René Lauret, Raoul de Roussy de Sales, Ortiz-Echagüe, Stéphane Lauzanne, Georges Suarez, Georges Oudard, Robert Lacour-Gayet, Jean Massip, Albert Mousset, Georges-R. Manue.

Optimisme maçonnique, par le Comte DE FELS.

s voyages :

Sur l'Amazone
par Henry BIDOU.

Égypte
par Camille MAUCLAIR.

Paraguay
par Roger BREUIL.

Hawaï
par Eva MÉTRAUX.

Au Groenland
par P.-E. VICTOR.

Nouvelles-Hébrides
par André DESCHAMPS.

Voir au verso la suite des annonces concernant les publications de la REVUE DE PARIS

La REVUE DE PARIS *publiera en 1938*

des études historiques et archéologiques de MM. Pierre Gaxotte, F. Char Roux, André Parrot, Jules Bertaut, René Dussaud, Paul Rival, Pierre d'Espez Bernard Barbery, commandant Bertrand, Pierre Mélon, colonel Mayer, Em Dard, baron de Bourgoing, Marcel Emerit, Marcel Granet, Jean Piveteau.

Paris gallo-romain
par J. TOUTAIN.

Sculptures grecques
par J. CHARBONNEAUX.

Les Hébreux au Sinaï
par le major JARVIS.

Paris sous Louis XIV
par Emile MAGNE.

Fouilles en Égypte
par l'abbé DRIOTON.

Fouilles en Asie
par J. HACKIN.

des études scientifiques de MM. le professeur Debré, P. Lecomte du Nou René Johannet, Emile Moureu, Marcel Boll, Lucien Plantefol, le docteur J. Verr Maurice Caullery.

L'Anesthésie
par le professeur T. DE MARTEL.

La Psychanalyse
par le docteur HEUYER.

La Genèse de la Vie
par Jean ROSTAND.

La Radiesthésie
par Louis HOULLEVIGUE.

Les Poissons de Mer
par Louis ROULE.

La Science dans l'Antiquité
par Abel REY.

des études militaires de l'amiral Castex, du général Koeltz, du général Duval de MM. Edmond Delage, Raoul Desjardins.

Les Tableaux de Paris
d'Albert Flament.

des études artistiques de Paul Alfassa ;

la chronique des livres par Henry Bidou, Marcel Thiébaut, Jean Poirier ;

la chronique historique par A. Albert-Petit ;

la chronique philosophique par C. Bouglé ;

la chronique musicale par Constantin Photiadès ;

la chronique dramatique par François Porché ;

la chronique cinématographique par Alexandre Arnoux ;

le théâtre à l'étranger par Robert de Smet et René Lauret.

BAZAR de l'HÔTEL de VILLE

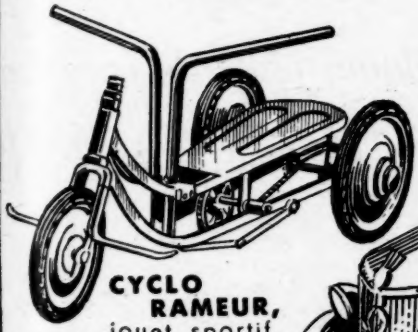
PARIS

LANDAU de poupée Aérodyne teintes mode, capote moleskine, roues flasquées caoutchoutées.

	0m64.	0m75.
	99.	**119.**
Autres modèles.	**120.**	**140.**
Av. garde-boue.	**150.**	**170.**

GRAND BÉBÉ parlant entièrement articulé, tête incassable, yeux dormeurs à cils, voix réversible, habillage soigné, 0m70.

99.



CYCLO RAMEUR, jouet sportif, propulsion à bras par double levier, châssis tout acier, roue avant directrice.

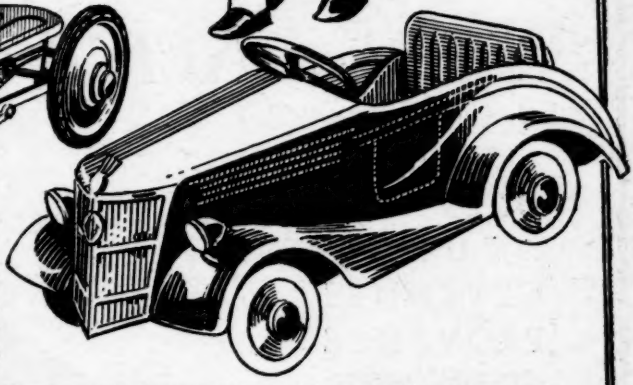
3 à 6 ans. **179.** 4 à 10 ans. **199.**

Autres modèles luxe.

4 à 10 ans.	10 à 15 ans.
289.	**299.**

Grand luxe avec garde-boue.

340. **350.**



AUTOMOBILE à pédales B. H. V., carrosserie renforcée, forme nouvelle peinture 2 tons, siège réglable, tableau de bord, corne d'appel, radiateur nickelé, éclairage électrique, 2 à 6 ans, **199.**

Les joies de la neige sont proches, ne manquez pas de venir visiter notre Rayon de Sports d'Hiver, vous y trouverez le plus grand choix à des prix les plus étudiés.

Chèques Postaux 684-26 R. C. Seine 447-94

CHEMIN DE FER DE L'EST

UTILISEZ LES TRAINS DE NUIT

RETENEZ UNE COUCHETTE, VOUS FEREZ UN VOYAGE

AGRÉABLE • REPOSANT • RAPIDE

20 Frs en 3e classe
25 Frs en 1re et en 2e classe

Départ de Paris pour Strasbourg.. .. .. 22 h. 25
Départ de Strasbourg pour Paris.. .. .. 23 h. 16

RENSEIGNEMENTS GARE DE L'EST - Botzaris 49-90

Prenez, cet hiver, quelques jours de vacances

AUX PAYS *DE LA* *NEIGE* *ET DU* *SOLEIL*

SAVOIE
DAUPHINÉ
JURA
CÉVENNES
PROVENCE
COTE D'AZUR
CORSE

CHEMINS DE FER FRANÇAIS

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES ET AGENCES DE VOYAGES

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Un siècle de succès

PATE REGNAULD

Recommandé aux Orateurs, Chanteurs et dans toutes les Affections de la gorge

Quelques bonbons de Pâte Regnauld suffisent pour calmer très rapidement les accès de toux les plus opiniâtres et les irritations de la gorge et des bronches.

En vente dans toutes les pharmacies

Dépôt : Maison Frère
19, rue Jacob, PARIS (VIe)

ÉCHANTILLON GRATIS
en se recommandant de *La Revue de Paris*

Plaisirs de Neige en Auvergne

LE MONT-DORE-SANCY

1.300-1800 m.

TÉLÉFÉRIQUE
ÉCOLE DU SKI-CLUB DE PARIS

...

Relations de jour et de nuit
Couchettes (toutes classes)
Lits-toilettes -:- Hamacs

...

BILLETS DE WEEK-END
BILLLETS DE SÉJOUR (40 jours)

Renseignements aux gares et agences du P.O.-MIDI

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

NOEL - JOUR DE L'AN

FAIRE PLAISIR

?

OFFREZ UN BILLET DE LA
LOTERIE NATIONALE

COMPAGNIE PARISIENNE DE DISTRIBUTION D'ÉLECTRICITÉ

Société anonyme
au capital de 400.000.000 de francs

Cette Société procède au placement d'obligations à **5 1/2 0/0** de **500** francs, de **1.000** francs et de **5.000** francs nominal faisant partie d'un emprunt d'un montant nominal maximum de **500.000.000** de francs, au prix de **400** francs par obligation de **500** francs nominal, de **800** francs par obligations de **1.000** francs nominal et de **4.000** fr. par obligation de **5.000** francs nominal, jouissance du 1er décembre 1937.

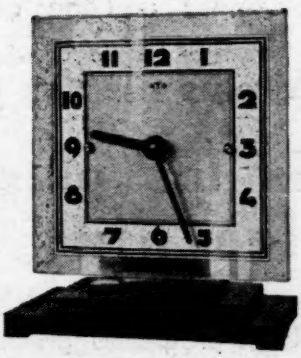
Le payement des coupons et le remboursement des titres seront effectués nets de tous impôts français présents et futurs, à l'exception de la taxe de transmission et de la fraction de l'impôt cédulaire sur le revenu des valeurs mobilières excédant le tarif de **18 0/0**. Le droit de transmission dû à raison du transfert sera à la charge du cessionnaire. Le cas échéant, le droit de conversion du nominatif au porteur restera à la charge des intéressés.

PENDULES ÉLECTRIQUES

ATO

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

UN DE NOS NOMBREUX MODÈLES, A PARTIR DE **295** FRANCS



EN VENTE CHEZ VOTRE HORLOGER

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 Mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1937, ses opérations ont porté su

plus de 12 milliards de francs
de Capitaux assurés

et plus de 180 millions de francs
de Rentes Viagères constituées

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS – MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLETES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ

ASSURANCES COLLECTIVES POUR LE PERSONNEL
ASSUJETTI OU NON AUX ASSURANCES SOCIALES

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie e **constitue le plus sûr des placements.**

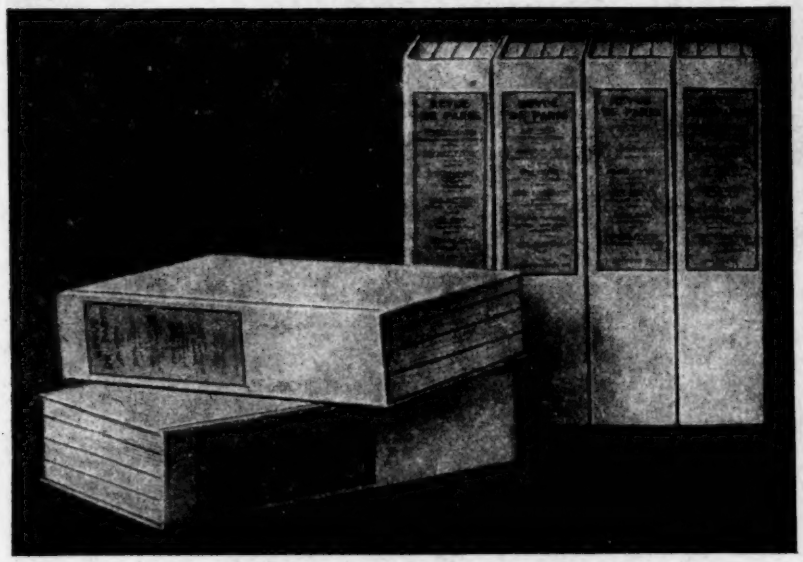
Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris,* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition *à l'étranger :* **1 franc.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs).**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3 RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31 50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46 50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.